EMBLEMES
PAR
BAVDOIN

TOM. 2
1660

12615/B
The plates to Emblems 27 & 28
are transposed

O. XXIII

17/6.

ÆTERNITATI
OBLIVIONI
RECVEIL D'EMBLEMES DIVERS.
SECONDE PARTIE.
Par I. BAVDOIN.
A PARIS,
Chez I. Baptiste Loi
son rue S. Iacques
a la Croix Royalle
1659.

73508

EMBLEMES DIVERS,

REPRESENTEZ DANS CENT QVARANTE FIGVRES EN TAILLE-DOVCE.

Enrichis de diſcours Moraux, Philoſophiques, Politiques, & Hyſtoriques.

Par le Sieur BAVDOIN.

Tirez d'Horace, Alciat, Paradin, Philoſtrate, Ceſar, Ripa, Lucian, Ouide, Virgile, & autres Celebres Autheurs, tant anciens que modernes.

Où il traité de la ſcience des Roys, Princes, Miniſtres d'Eſtats, & Generaux d'Armées, du deuoir de la Nobleſſe, de la Prudence des Magiſtrats, de l'obeyſſance des Peuples, & de la parfaite connoiſſance de tous les Arts & Sciences.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë S. Iacques, à la Croix Royale.

M. DC. LX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

ADVERTISSEMENT.

IE n'ay qu'vn mot à vous dire, Lecteur, qui eſt qu'en la continuation de cét Ouurage, i'ay fait gloire de me ſeruir aduantageuſement de quelques Autheurs, anciens & modernes ; tels que ſont, Seneque, Lucian, Lipſe, Baccon, & Scipion Amirato. Ce que vous ne trouuerez pas eſtrange, ſi vous conſiderez, comme i'ay deſia dit, en la Preface de mon premier Volume, Que ie me ſuis proposé de faire ce *Recueil d'Embleſmes*, partie de mon inuention, partie de celle de pluſieurs celebres Eſprits que ie cite, & dont i'applique les raiſonnemens aux diuers ſuiets que i'ay à traiter. Vous ſçaurez au reſte,

qu'il s'y est glissé quelques fautes, que ie ne marque point icy, pour la bonne opinion que i'ay de vous. Car ie sçay trop bien, que vous estes assez clairvoyant pour les connestre, assez habile, pour les corriger, & assez genereux aussi, pour les excuser.

TABLE DES DISCOVRS
contenus en ce Volume.

DISCOVRS I.

QV'il y a des hommes tousiours esgaux, dans le succez, ou bons, ou mauuais. 3
Discours II.
Que l'Art aide la Nature. 17
Discours III.
Qu'il ne faut point rechercher les secrets des Cieux. 25
Discours IV.
Contre l'Hypocrisie, & la feinte Religion. 35
Discours V.
Des entreprises militaires. 43

Discours VI.

Que de la Valeur precipitée s'ensuit une fin lamentable. 47

Discours VII.

Que l'argent est le nerf de la guerre. 51

Discours VIII.

Des mauuais Conseils ; & que ceux qui les donnent s'en trouuent mal. 59

Discours IX.

Que les Flatteurs sont contagieux aux Princes,

Discours X.

Qu'on ne doit point se iouër aux Grands. 75

Discours XI.

De la patience dans les tourmens. 81

Discours XII.

Qu'il faut se haster bellement. 89

Discours XIII.

Que le vin pris sobrement aiguise l'esprit. 97

Discours XIV.

Des marques d'Honneur, & de Vaillance. 103

Discours XV.

Qu'on se desgouste des Voluptez auec le temps. 113

Discours XVI.
Qu'il faut endurer, & s'abstenir. 117
Discours XVII.
Que les biens de l'homme sont en l'homme mesme 127
Discours XVIII.
Du Conseil des Princes. 137
Discours XIX.
Du Conseil ioint à la Force. 141
Discours XX.
Que le Vulgaire aime les faux bruits, & qu'il se plaist aux factions. 147
Discours XXI.
Qu'il faut pardonner les offences. 151
Discours XXII.
Qu'il n'est pas impossible de vaincre l'Enuie, 159
Discours XXIII.
Que les Remonstrances sont quelquefois inutiles. 165
Discours XXIV.
Qu'il faut tousiours bien esperer. 171
Discours XXV.
Que ce qui est paruenu à sa fin ne se peut re-

nouueller. 179

Discours XXVI.

Contre les Trompeurs. 183

Discours XXVII.

Contre les Traistres, 189

Discours XXVIII.

Contre la Colere 197

Discours XXIX.

Contre l'Ingratitude. 207

Discours XXX.

Qu'il faut saccommoder à l'humeur de ceux que l'on sert. 213

Discours XXXI.

Que la Beauté deuient la proye du Temps, & la ruine de ceux qu'elle attire. 217

Discours XXXII.

Qu'il n'y a point de charme contre l'Amour. 227.

Discours XXXIII.

De l'Art d'agreer aux Souuerains, 235

Discours XXXIV.

Qu'à force de vouloir tout sçauoir, on ne sçait rien la plusþart du temps. 239

Diſcours XXXV.
De la vraye Eſchole des ieunes Princes. 251

Diſcours XXXVI.
Qu'il ſied bien aux Princes de pardonner. 469.

Diſcours XXXVII.
Du reglement de la vie. 277

Diſcours XXXVIII.
Qu'on impute fauſſement à la Fortune, d'eſtre quelquefois victorieuſe de la vertu. 285

Diſcours XXXIX.
De la neceſſité du Conſeil, & que la Prudence y doit eſtre iointe. 291

Diſcours XL.
Qu'il faut aimer la Vertu. 269

Diſcours XLI.
De l'oubly de la Patrie.

Diſcours XLII.
Que les moindres choſes ſont quelquefois de grands Fleaux.

Diſcours XLIII.
Que les biens mal acquis ne proffitent point. 319

Diſcours XLIV.

Que les maux ſont prompts, &c. les remedes tardifs.

Diſcours XLV.

Que le Trauail eſt vn chemin à la Gloire. 333

Diſcours XLVI.

De la Nobleſſe, & de la Generoſité. 339

Diſcours XLVII.

De la Vaillance. 351

Diſcours XLVIII.

De la vie humaine. 361

Diſcours XLIX.

Contre les Courages laſches. 369

Diſcours L.

Qu'il fait mauuais attaquer vn plus fort que ſoy. 375

Diſcours LI.

Des veritables Amis. 383

Diſcours LIII.

Que les gens de bien ne s'eſtonnent point d'eſtre blaſmez des Méchans. 395

Diſcours LIV.

Que les querelles entre gens de lettres, ſont

malſeantes. 403

Diſcours LV.

Du menu Peuple, & de ſes humeurs. 411

Diſcours. LVI.

Des Couleurs, & de leur differences. 419

Diſcours LVII.

Contre les mauuaiſes Meres. 429

Diſcours LVIII.

Que ceux qui ſuiuent la Cour, doiuent vſer prudemment de la Fortune. 437

Diſcours LIX.

Que l'eſclat du monde n'eſt que fumée. 447

Diſcours LX.

De la Vertu, & de la Fortune. 455

Diſcours LXI.

Du deuoir des Magiſtrats. 465

Diſcours LXII.

Contre l'Auarice, & la Conuoitiſe. 473

Diſcours LXIII.

De la Liberté. 487

Diſcours LXIV.

Que ce qu'on eſtime loüable à la Guerre, ne l'eſt pas touſiours. 497

Discours LXV.
Contre l'Ambition. 513
Discours LXVI.
De la Preeminence des grands Princes. 527
Discours LXVII.
De l'establissement des Estats, & des Colonies. 537
Discours LXVIII.
Des Parasites, ou des Amis de table. 553
Discours LXIX.
Qu'on ne iuge pas tousiours en faueur de la Vertu. 565
Discours LXX.
Que les vrais thresors sont dans les bons Liures. 571
Discours LXXI.
Du Poëme Heroïque. 577

RECVEIL
D'EMBLEMES
DIVERS.

SECONDE PARTIE.

Qu'il y a des hommes tousiours esgaux, dans les succez ou bons, ou mauuais.

DISCOVRS I.

LES courages des hommes, dit Tacite, *vont mollement la plus-part du temps, & deuiennent lasches dans les disgraces de la Fortune.* Ce qui ne semblera pas estrange à qui sçaura bien considerer, que comme chacun est amoureux de soy-mesme, chacun aussi n'est pas moins prompt à suiure les choses qui lui plaisent, qu'il est ardent à fuyr celles qui luy sont desagreables. Ainsi ce n'est pas

merueille, ſi par ie ne ſçay quelle foibleſſe attachée à l'homme, ſa ioye finit inſenſiblement, à meſure que ſa proſperité ſe termine.

Le plaiſir des Mortels s'efface ;
Et leurs ris ſont ſuiuis de pleurs :
Quand pour les liurer aux mal-heurs ;
La Fortune change de face.

Il faut donc bien dire, que ce ne peut eſtre que par vne particuliere grace du Ciel, qu'on void parmy nous des perſonnes extraordinaires, & des Heros inuincibles dans toute ſorte d'euenements. Leur diuin Genie leur inſpire l'art de trouuer le calme dans la tempeſte ; Quelque violente qu'elle ſoit, ils n'ont pas moins de courage à ſe l'aſſujettir, qu'en eut autres-fois Ceſar. Les plus dangereux eſcueils leur ſont des Havres ; & il eſt à croire que cette meſme Prouidence qui les a eſleuez par deſſus la condition des autres hommes, prend auſſi le ſoing de les y cõſeruer, en

leur faiſant vaincre l'enuie. A quoy certes ils contribuent infiniment par leur vertu miraculeuſe; Car celle des grands hommes comme eux eſt en vain choquée, puis qu'elle ne ſe laiſſe iamais ſurprendre. Ce luy eſt vne choſe naturelle de ne rien faire qui la puiſſe des-honorer. Si on l'attaque, elle a des armes pour ſe deffendre; Et ne croit point de pire Deſtin que de ceder laſchement aux coups de la mauuaiſe Fortune. Que s'il ne falloit qu'appuyer cette verité par les exemples, il me ſeroit tres-facile d'en produire icy pluſieurs, & particulierement celuy d'Ageſilaüs, à qui quelqu'vn ayant voulu dire, que toutes les choſes du monde auoient leur reuolution; *Cela ne me regarde point*, reſpondit-il, *veu qu'il y a long temps que ie m'accouſtume à ne changer point, quelque changement qui arriue dans mon Eſtat.* I'obmets celuy du Centenier Sulpitius Aſper, lequel interrogé par Neron, pourquoy tant de gens le

ſouhaitoient mort : *C'eſt*, dit-il, *pource qu'ils ne ſçauroient croire, que tes crimes ſe puiſſent terminer autrement que par la fin de ta vie.* A cecy ſe rapporte ce que l'Hiſtoire raconte de Sylla. Vn peu apres qu'à force de brigues il eut pris vn imperieux aſcendant ſur la Republique Romaine, & reduit les principaux Senateurs à ſe declarer pour luy ; comme il vid vn iour, qu'vn ſeul Sceuola refuſoit abſolument en pleine aſſemblée, de donner ſa voix au deſauantage de Marius : il eut recours aux menaces, pour le contraindre par force à ce qu'il ne vouloit point faire de gré. Mais Sceuola ſans s'eſtonner de rien : *Crie tant que tu voudras*, luy dit-il, *ie ne crains ny tes paroles, ny ta puiſſance. Ma reſolution ſe trouuera plus forte que ton entrepriſe ; & toutes ces troupes de gens de guerre, dont tu tiens la Cour comme aſſiegée, ne ſeront pas capables d'eſbranler tant ſoit peu la fermeté de mon ame. Car il ne me ſera*

iamais reproché, que pour vn peu de vieux ſang qui me reſte, i'aye declaré ennemy de la Republique le valeureux Marius, qui en a touſiours eſté le deffenſeur, & de toute l'Italie. Cette force d'eſprit fut grande à vray dire; Et toutesfois beaucoup moindre que celle de l'inuincible Caton. Ie laiſſe à part les teſmoignages de ſa conſtance, qui eſclatterent dans ſes plus tendres années, pour m'arreſter à trois ou quatre preuues bien manifeſtes qu'il en rendit en l'aage viril. La premiere fut au temps de Metellus, lors qu'eſtant nouuellement creé Tribun du peuple, il voulu faire quelques Loix pernicieuſes à la Republique. Mais Caton ne le pouuant ſouffrir, s'aduiſa de le preuenir accortement, & reſolut de s'y oppoſer. Le Tribun cependant fit en ſorte, par l'authorité de Ceſar, de ſe ſaiſir de la place, où il mit de nuict vn bon nombre d'eſclaues pour la garder: dequoy s'offenſerent

tous les amis de Caton. Luy ſeul neantmoins ne s'en eſmeut point, & paſſa la nuict dans vne tranquilité merueilleuſe. Le lendemain matin il fut à la place : où voyant le Temple de Caſtor enuironné de Soldats, Ceſar & Metellus ioints enſemble, & tout le monde en alarme, il ſe prit à rire : & ſe tournant vers ſes Amis : *O le laſche !* dit-il, *qui a leué tant de troupes contre vn ſeul homme deſarmé !* Il fendit la preſſe en meſme temps ; & ſuiuy de Munatius, l'vn des bons Tribuns, il monta iuſques au plus haut de l'Eſcalier, où il s'aſſied entre Ceſar & Metellus, malgré lequel il vint à bout de ſon genereux deſſein ; & empeſcha que la Loy proposée ne fuſt receuë. Le ſecond exéple de cette probité religieuſe & ſeuere, que tout le monde admiroit en luy, eſtonna particulierement le grand Pompée. La Fortune qu'il auoit faite en Leuant, d'où il eſtoit de retour, auec des honneurs & des richeſſes ine-

ſtimables, luy fit croire qu'apres tant de victoires gaignées, il ne luy reſtoit plus qu'à vaincre Catton, pour l'attirer à ſon party. Il rechercha donc ſon alliance, & le fit prier de luy vouloir donner ſa ſœur, ou ſelon quelques-vns, la fille de ſa ſœur. Mais luy auec ſa moderation ordinaire reſpondit, qu'il y falloit penſer, & luy fit dire depuis; *Qu'il ne ſe laiſſoit iamais tomber dans les pieges qu'on luy tendoit par les femmes ; Qu'il ſeroit touſiours amy de Pompée, ſi Pompée l'eſtoit de la Republique ; ſinon, qu'il renonçoit à ſon amitié, n'eſtant pas homme à ſe proſtituer pour de l'argent.* A ce ſecond exemple i'en adiouſteray vn troiſieſme, qui n'eſt pas moins remarquable. Ceſar eſtant Conſul, & voulant pouruoir à la diſtribution des terres de la Champagne, s'aduiſa de faire publier vne Loy, qui d'abord ſembloit vtile à l'eſgard des particuliers, mais qui en effet eſtoit mauuaiſe de ſoy, & d'ommageable au

public. La plus-part du Senat y consentoit neantmoins : & Caton estoit le seul qui s'y opposoit courageusement. Ce qui despleut si fort à Cesar, que pour le ranger par la force, il le fit en leuer de la place aux Rostres, & mener en prison, se seruant pour cét effet du pouuoir & de l'authorité de sa charge. Comme on l'y menoit donc, il persistoit tousiours plus fort en son opinion, & s'en alloit publiant par les ruës : Que cette Loy ne valoit rien pour l'Estat, & qu'il y auoit là-dessus quantité de fourberies & de finesses cachées. Ce disant, comme il estoit sur le poinct d'entrer en prison, où la plusspart des Senateurs, & les premiers de la ville l'accompagnoient, Cesar changea de resolution : & vaincu par la constance d'vn si grand homme, il enuoya l'vn des Tribuns pour le deliurer. C'estoit sans doute se posseder fortement, & auoir bien plus de passion pour l'vtilité publique, qu'il

n'en eut depuis pour ſon intereſt particulier, quand on luy refuſa la Preture. Il l'euſt aſſeurement obtenuë, ſi Ceſar, Pompée, &tous les principaux de Rome, qui le redoutoient cõme vn dangereux eſcueil à leur ambition, ne ſe fuſſent liguez enſemble, pour l'empécher, comme ils firent. Car ils eurent ſi peu de courage, que de permettre qu'à force de preſens & des brigues, Vatinius l'emportaſt ſur luy, bien qu'ils le connuſſent en leur ame, pour le moins vertueux, & pour le plus inhabile de tous les hommes. Caton neantmoins ne s'en offéça point & ſans en monſtrer vn viſage plus triſte, il vint à la place; & s'y diuertit à la Paume.

Iugez maintenant ſi ie pourrois former vn plus beau modelle d'vn courage inébranlable & touſiours eſgal, que ſur vn homme d'vne vertu ſi haute. Auſſi me le ſuis je proposé pour exéple par deſſus les autres de l'Antiquité, afin que luy ſeul me tint lieu de tous enſéble dans ce diſ-

cours, auec lequel & vn ancien Poëte, ie peusse à bondroict dire de luy ;

Vrayment i'ayme vn Caton plus que trois cens Socrates.

Que si parmy les Modernes il en faut chercher quelqu'vn qui luy ressemble : en voicy vn que le docte Lipse nous propose en la personne d'Alfonse Perez de Gusman. C'estoit, dit-il, vn homme celebre pour ses richesses : & encore plus, pource qu'il en vsoit si bien, & dans la paix, & dans la guerre, que sa probité merueilleuse luy auoit acquis le tiltre de *Bon.* Aussi tesmoigna-il qu'il l'estoit. Car Dom Sancho, Roy de Castille, ayant pris la ville de Tariffe sur les Mores, & ne sçachant commẽt la garder, Alphonse s'offrit volontairement à prendre ce soing, & mesme à fournir de ses deniers vne partie des frais qui seroiẽt necessaires pour la deffence de cette place. Comme elle fut dõc assiegée par le propre frere du Roy, qu'on appelloit Iean,

qui par vn excez d'ambitiõ ſe ietta dans le party des Mores, les Aſſiegez ne s'e-ſtonnerent de rien, & ſe defendirent vn aſſez long temps auec vne reſolution in-uincible. Mais enfin leur courage s'aba-tit vn peu par vn facheux accident, qui fut la priſe du fils d'Alphonſe, que les Ennemis ſurprirent à la campagne, & qu'ils amenerent deuant les murailles, pour le monſtrer. D'abord ils menacerẽt les Aſſiegez de le mettre en pieces, s'ils ne rendoient prõptement la ville; à quoy ils conſentirẽt enfin, pour r'auoir le Pri-ſonnier. Mais le Pere qui commandoit dans la place, & qui n'auoit que ce Fils-là, fut le ſeul qui dit abſolumẽt, que cela ne ſeroit pas, & que cette conſideration étoit trop foible pour le faire ſortir hors des bornes de ſon deuoir, & de la fidelité qu'il auoit promiſe. *Que ſi cela ne ſuffit*, adiuta-il, *& s'ils ont ſi grande enuie d'immo-ler cette victime, voyla pour cét effet vne eſpée*, & ce diſant, il leur ietta la ſienne. Il

ſe retira en meſme temps, & ſe mit à table; où il ne fut pas pluſtoſt aſſis, qu'il ſe fit vn cry vniuerſel ſur la muraille. Il y accourut à l'inſtant; & en ayant demandé la cauſe, comme il eut appris que les Barbares venoient de tuer ſon fils, *Ie penſois*, dit-il, *que ce fuſt autre choſe, & qu'on euſt deſia pris la ville:* Sur quoy il s'ē retourne diſner auec ſa femme, ſans eſtre non plus émeu qu'auparauant; Ce qui eſtonna ſi fort les Ennemis, qu'ils ſe reſolurent de leuer le ſiege, ne croyant pas qu'il fuſt poſſible de riē gaigner ſur vn courage ſi reſolu. Par où il fit voir aſſeurement, que le ſien l'eſtoit au dernier point, & qu'encore qu'il ſoit plus facile de ſouſmettre au ioug des peuples barbares, que de reſiſter à la violēcē du ſang, & aux tēdreſſes de la nature, il eſt vray pourtant qu'il y peut auoir des Alcides, ſur qui les foibleſſes humaines ne peuuent rien: qui apprennent à ſe poſſeder eux-mémes, dans les affaires les plus épineuſes, & qui à for-

ce de lutter contre le mal-heur, s'accouſtumét enfin à le vaincre. La perſeuerance de ces grandes ames, qui ne ſe dementent iamais, ny dans l'orage, ny dans la bonaſſe, nous eſt fort bien demonſtrée par le Soleil de cét Embleme. Car comme cét Aſtre ne change point, & perce par ſes rayons les nuages les plus eſpais, qui s'oppoſent à ſa clairté: Ainſi l'hõme genereux eſt touſiours le meſme; & plus la Fortune luy veut oſter de ſon luſtre, tant plus il ſe redouble parmy les vents impetueux, & les broüillards de la vie.

Il ſe rit d'vn peuple mutin,
Qui ne prend plaiſir qu'à meſdire;
Tout releue de ſon Empire,
Et luy meſme fait ſon Deſtin.
Dans l'obſcurité la plus noire,
La viue ſplendeur de ſa gloire
Met les tenebres à l'eſcart;
Et contre les traits de l'Enuie
Sa Conſcience eſt vn Rampart,
Capable d'affermir le bon-heur de ſa vie.

Que l'Art aide la Nature.

DISCOVRS II.

C'ESTOIT la couſtume des anciens Peintres, de planter touſiours ſur vn Globe l'Image de la Fortune: Au contraire, ils poſoient ordinairement ſur vne baſe ſolide, & faite en quarré, la ſtatuë de Mercure, Dieu tutelaire des hommes de lettres. Par où, ſi ie ne me trompe, il nous eſt enſeigné, que les vertueux ont en tout temps dequoy reſiſter aux reuolutions des choſes du monde, dans la haute profeſſion qu'ils font des Arts Liberaux, & de la vraye

Philoſophie. Ainſi le ſage Bias, tout nud qu'il eſtoit, ſe vãtoit de porter auecque ſoy toutes ſes richeſſes; Et pour la meſme raiſon encore Ariſtippe Cyreneen ne ceſſa tant qu'il vécut, de recommander à ceux de ſa Ville, qu'ils ne ſe miſſent en peine que d'amaſſer les vrays biens, auec leſquels ils ſe peuſſent ſauuer en cas de naufrage.

Il nous eſt donc icy demonſtré, qu'il nous faut embraſſer auec ſoin les honneſtes diſciplines, afin qu'elles nous donnent moyen, non ſeulement d'acquerir les choſes neceſſaires, mais de nous en paſſer courageuſement, ſi le malheur nous en priue. C'eſt à quoy Galien nous exhorte, dans vne harangue qu'il a faite en faueur des Arts, qui ſont dignes d'vn homme libre: où il deduit ainſi les differentes qualitez de Mercure & de la Fortune. Les Anciens, dit-il, nous voulant donner à connoiſtre le peu d'aſſeurance qu'il y a en cette Deïté

imaginaire, ne se sont pas contentez de la representer sous la forme d'vne femme, (ce que i'appelle, pour moy, vne grande marque de folie) mais luy ont encore mis vn Gouuernail à la main, & sous les pieds vne Boule. Auecque cela, ils l'ont peinte aueugle, ou du moins ils luy ont bandé les yeux; Et par toutes ces choses ensemble ils ont pris plaisir à rendre visible son inconstance. Mais comme lors qu'vn Nauire est de tous costez si fort agité des vents & des vagues, que les Nauigateurs se croyent desia perdus, ce seroit estre bien depourueu d'esprit, que d'en donner le Gouuernail à vn Aueugle: Ainsi estant veritable, qu'en plusieurs familles il se fait plus de naufrages que sur l'Ocean; celuy meriteroit bien d'estre appellé fol, qui en pareilles disgraces voudroit hazarder entierement sa vie & son salut entre les mains de la Fortune. Ne sçait-on pas bien qu'elle est aueugle, & qu'il y a si

peu de raiſon, & tant d'injuſtice en ſes effets ordinaires; qu'elle fauoriſe plus ſouuent le Vice que la Vertu; que ſur la ruine des vns elle baſtit la proſperité des autres; que ſans auoir eſgard au merite, elle donne indifferemment à qui bon luy ſemble des richeſſes & des honneurs, puis les oſte indifferemment auſſi, eſtant de l'humeur d'vne volage Maiſtreſſe: Auec tout cela neantmoins, la pluſpart des hommes ne laiſſe pas de ſuiure à la foule cette volage Deeſſe; qui pour eſtre posée, comme elle eſt, ſur vne boule touſiours mobile, ſe laiſſe emporter tantoſt en des lieux gliſſans, tantoſt en des precipices affreux, & quelquesfois meſme dans la Mer, où ſe perdent miſerablement tous ceux qui la ſuiuent: Elle cependant, libre de danger, ſe rit de leurs plaintes. Que s'ils l'inuocquent pour la fléchir, elle eſt alors inexorable à leurs cris; & ſe mocque de leurs prieres, ſans daigner leur

eſtre ſecourable. Voylà les beaux ouurages de la Fortune, qui ne dementent en rien la peinture que les Anciens en ont faite. Mais quant à Mercure, ils l'ont repreſenté tout autrement. Car eſtant, comme il eſt, le Dieu des Sciences, & du Bien-dire, il eſt peint icy beau par excellence, de bonne mine, & dans vne fleuriſſante ieuneſſe. Il n'y a ny fard ny artifice ſur ſon viſage ; & par les agremens qui s'y remarquent, on iuge auſſitoſt de ſes Vertus eminentes, & des ſecrettes beautés de ſon ame l'obmets qu'vne viuacité merueilleuſe brille dans ſes yeux, d'où s'eſlancent des regards charmans, qui penetrent iuſques dans les cœurs. Que s'il eſt aſſis ſur vn Cube, c'eſt pour monſtrer la fermeté des Arts, & des Sciences, que les efforts de l'Ignorance, non plus que ceux de l'Enuie, ne peuuent abatre.

C'eſt le raiſonnement que fait Galien, pour nous aduertir que les biens de l'eſprit valent plus incomparablement que tous les threſors dont la Fortune nous ſçauroit combler. Mais q'autant qu'il arriue ſouuent que ceux qu'elle traitte mal ſont recompenſez d'ailleurs, & que la Nature y ſupplée par l'excellence de ſes dons ; il eſt neceſſaire que pour les cultiuer, ils ayent recours à l'Art ; c'eſt à dire qu'ils s'inſtruiſent de bonne-heur dans les plus nobles connoiſſances de Mercure, pour les oppoſer au beſoin à la tyrannie de la Fortune. Car ce n'eſt pas d'auiourd'huy que nous ſçauons par eſpreuue : *Qu'il n'eſt point d'Art, ſi petit ſoit-il, qui ne nourriſſe ſon Maiſtre : & que pour diſcerner bien-toſt vn Ignorant d'auec vn habile homme, il ne faut que les laiſſer tous nuds dans vn pays eſtranger.*

En quelque terre où la Fortune
Expoſe vn homme de vertu ;
Malgré la fureur de Neptune ;
Son cœur n'eſt iamais abatu ;
Au contraire, le moindre orage
Surprend celuy qui ne ſçait rien ;
Et c'eſt auec raiſon que manquant de courage
Il manque auſſi de bien.

Qu'il ne faut point rechercher les secrets des Cieux.

DISCOVRS III.

BIEN qu'au precedent volume i'aye pris pour vn ſuiet d'Embleme la Fable de Promethée, ie ne laiſſeray pas toutesfois de la rapporter icy derechef, ſous vn diuers ſens, & ſous vne autre Figure. Il n'y a celuy qui ne ſçache, que Iupiter irrité contre ce Voleur illuſtre, qui par l'ayde de Mineruе oſa deſrober le feu celeſte, apres auoir fait de boüe la Statuë d'vn homme, qu'il anima, fit venir tout auſſitoſt Mercure, & luy comman-

da de le lier ſur le Caucaſe, Mont de Scythie extremement rude, & que ſa froidure rend inhabitable. Là ce mal-heureux fut exposé iour & nuict à vn ſupplice cruel, & qui eſtoit extraordinaire. Car vn Vautour, à ce que diſent les Poëtes, ou ſelon quelques autres, vne Aigle affamée, luy rongoit cruellement le cœur, qui ſe renouuelloit à veuë d'œil, à meſure que cét Oyſeau inſatiable s'en repaiſſoit.

Macrobe en ſon premier liure ſur le ſonge de Scipion, explique grandement bien le ſens myſtique de cette Fable. Les Anciens Mythologiſtes, dit-il, par le ſupplice de Promethée nous ont voulu donner à entendre les ſecrets remords d'vne mauuaiſe conſcience; Elle eſt l'impitoyable Bourreau de ceux à qui elle remet en memoire leurs crimes. Ils ont beau ſe cacher à tout le monde, pour adoucir la peine qu'ils ſouffrent. Il eſt impoſſible qu'ils ſe cachent à eux-

mesmes, & que le souuenir de leurs fautes ne les accompagne tousiours, en quelque lieu qu'ils puissent aller.

Par vne fureur insensée,
Ils sentent la flamme & le fer;
Et pourtant par tout leur pensée
Par tout ils portent leur Enfer.

Les hommes, dit Platon, doiuent à Promethée l'vsage du feu, & ont appris de Vulcan tout ce qu'ils sçauent dans la Mechanique. Quelques-vns ont creu que Promethée fut vn grãd Deuin, qui aduertit Iupiter, qu'il n'eust rien à d'emesler auecque Themis. Or bien que tout cela tienne de la Fable, si est-ce qu'vn ancien Autheur veut qu'il ait quelque rapport auecque l'Histoire, dans les notes qu'il a faites sur Appollonius Rhodien. Il met en auant à ce propos, Que ce qui donna lieu au supplice de Promethée, à qui vn Oiseau de proye rongeoit sans cesse le cœur, fut qu'il y auoit en Scythie vne certaine riuiere

qu'on appelloit *Aigle*, qui par ses debordemens rauageoit tout le païs ; Ce que le vaillant Hercule ayant enfin empesché, & trouué moyen de destourner le courant & l'impetuosité de ce fleuue ; il fut dit de luy fort à propos, qu'il auoit desliuré Promethée, en exterminant par sa valeur *l'Aigle* qui le persecutoit. A ce sentiment ne s'accommode pas mal celuy du Pere de l'Eloquence, qui dans ses Questions Tusculanes, rapportant quelque chose de semblable ; *Il est à croire*, dit-il, *que Promethée eust vne merueilleuse connoissance des choses de la Nature, & qu'il en communiqua les secrets aux hommes ; de quoy Iupiter se mit bien fort en colere, ne pouuant souffrir, que la Verité, qu'il vouloit estre comme cachée dans le fonds d'vn puits, fust descouuerte à personne. Quant au martyre continuel, où l'expose l'Aigle, qui luy becquette le foye, c'est vn Symbole des inquietudes & des ennuys, que se donnent quelque-fois les plus aduisez. Car quand ils*

penſent rompre leurs chaines , & ſe deliurer des maux qu'ils endurent , ils ſe laiſſent cheoir inſenſiblement en d'autres mal-heurs encore pires.

Cette Fable donc, que i'ay priſe pour ſuiet de cét Embleme, s'applique diuerſement, & ſe doit entendre de ces eſprits curieux, qui font les ſubtils à rechercher les myſteres de la Theologie, ou qui s'imaginét de pouuoir entẽdre les Oracles de la Foy Chreſtienne, par des raiſons naturelles; & qui ſont meſme ſi hardis, que de vouloir penetrer iuſques dans les ſecrets du Ciel; ſans conſiderer qu'il y a là haut des lumieres ſi brillantes, que les yeux des hommes n'en ſçauroient iamais ſouffrir l'eſclat, quelques clair-voyans qu'ils puiſſent eſtre. A quoy ſe rapportent ces paroles du Sage, *Que la Gloire accablera celuy, qui voudra ſonder la Maieſté trop auant*; Et ces autres d'Euripide, *Qu'il n'eſt pas ſeant aux mortels de vouloir ſçauoir les ſecrets d'enhaut.* Ils les

recherchent pourtant, auec vn excez de passion ; Et c'est dequoy se plaint à bon droit Arnobe, lors que parlant aux Gentils, *Que vous importe*, dit-il, *de vous mettre si fort en peine de la creation de l'homme, de l'origine des Ames, & de la grandeur du Soleil ? Ne vous enquerez point s'il luit de sa propre clarté, ou si c'est de luy que la Lune emprunte la sienne. C'est à Dieu seul qu'appartient la connoissance de ces choses : qui pour estre trop esloignées de vous, & hors de vostre portée, ne fond qu'inutilement embarrasser vos esprits.*

Voilà le sentiment de ce grand homme, qui plaidant la cause des Chrestiens adiouste en vn autre endroit ; *Nous laissons agir chaque chose selon sa cause, sans nous imaginer vainement que le succez en doiue respondre à nostre desir, ny à l'esperance que nous en auons conceuë. Car qu'y a-t'il de si pur & de si net, qui puisse eschapper à la hardiesse que prennent les hommes (tant ils ont l'esprit pointilleux) ou de le corrompre en*

y contredisant, ou l'affoiblir, s'il est possible, quand mesme il seroit fortifié du sacré seau de la Verité? Manquent-ils iamais de raisonnements specieux, ny d'argumens vray-semblables, pour soustenir le mensonge, & mettre à couuert la fausseté, quelque manifeste qu'elle soit? Ne sçait-on pas bien, que selon qu'ils se persuadent qu'vne chose est, ou qu'elle n'est pas, ils s'aheurtent si fort à leurs sentimens, qu'ils n'en demordent iamais? A quoy certes ils prennent plaisir de s'obstiner, afin qu'en matiere de science on les croye plus affinez que les autres, principalement si le suiet de la dispute est obscur de soy, & si pour s'en esclaircir l'on veut penetrer dans ces profonds secrets, que la Nature enueloppe de tant de nuages. Cela se voit clairement dans les diuerses opinions que les Philosophes ont du monde. Ils disent tantost, qu'il n'a ny commencement, ny fin, tantost, que pour estre creé, comme ils l'asseurent, il ne laisse pas d'estre immortel, & tantost que de sa generation se doit necessairement ensuiure sa decadence. Or bien que

ce ces trois propositions, il n'y en puisse auoir qu'vne seule de veritable, si est-ce qu'à les ouyr dire, ils ont tous raison ; & ne manquent iamais d'argumens, soit pour appuyer leurs maximes, soit pour destruire celles d'autruy.

Cét endroit d'Arnobe m'a semblé si beau, que i'ay bien voulu le mettre icy tout entier ; pour monstrer que les esprits des hommes les plus sçauans sont tout à fait louches en matiere des connoissances d'enhaut. Tellement qu'on ne doit pas s'estonner, s'ils deuiennent aussi tout à fait aueugles, lors que par vne certaine curiosité trop vaine & trop insolente, ils entreprennent de s'approcher de ces lumieres inaccessibles. Car tant s'en faut qu'ils ayent la veuë assez bonne, pour en supporter l'esclat, qu'ils n'ont pas mesme l'imagination assez forte, pour en cõceuoir la moindre idée. Surquoy ie pourrois produire encore les tesmoignages de diuers Autheurs celebres, & particulierement celuy de Minu-

tius, Felix, n'estoit qu'ayant desia trait-
té cette matiere plus au long sur le suiet
de l'Astrologie, il seroit superflu que
i'en disse dauantage.

Briot. fe.

Contre l'Hypocrisie, & la feinte Religion.

DISCOVRS IV.

CE n'est aucunement mon dessein de rapporter icy l'explication ridicule, que plusieurs esprits du siecle, plus amis de leur passion que de la Verité, ont accoustumé de donner à cette Figure, qui est tirée de l'Apocalypse. Il me suffit de dire, m'arrestant plustost aux sentimens des Anciens, qu'aux opinions des Modernes, qu'il faut l'entendre en general de la fausse Religion, directemẽt opposée à la vraye pieté. Cette beste effroyable, sur qui elle

eſt aſſiſe, monſtre par la diuerſité de ſes teſtes, les differentes erreurs de l'impudique Maiſtreſſe dont elle tire le Chariot; & par le dangereux venin qu'elles vomiſſent, les contagieuſes approches de ſes opiniaſtres Adorateurs. Elle tient au reſte vne Couppe d'or à la main, c'eſt à dire qu'elle ſe plaiſt à l'Hypocriſie; & que donnant vn faux eſclat à ſes vices, elle les couure malicieuſement d'vn ſpecieux pretexte de Vertu. Cependant par ſes tromperies ainſi deguiſées, elle eſſaye de corrompre la ſainte doctrine, & en fait accroire aux hommes trop curieux, qu'elle perd enfin, à force de leur mettre l'eſprit en deſordre, & de leur ietter le ſcrupule dans l'ame.

Sainct Auguſtin dans ſon vingtieſme liure de la Cité de Dieu, parlant de cette monſtrueuſe beſte; *Par elle*, dit-il, *ſe doiuent entendre les Infidelles, & tous ceux generalement qui ſe declarent ennemis du peuple de Dieu. Par elle encore nous ſont*

demõſtrez les Superſtitieux, & les Hypocrites, qui ne ſont deuots qu'en apparence. Car ils feignent d'eſtre ce qu'ils ne ſont pas, & n'ont rien de Chreſtien que le nom. La fauſſe Religion eſt donc à blaſmer, autant que la vraye eſt loüable d'elle meſme; Et toutesfois, comme le grãd Lipſe l'a fort iudicieuſement remarqué, de quelque façon qu'on la conſidere, il y a touſiours à craindre pour les mal aduiſez, d'autant qu'elle eſt comme flanquée entre deux eſcueils, qui ſont la Superſtition & l'Atheïſme. A raiſon dequoy, adiouſte le meſme Autheur, il eſt neceſſaire de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'eſquiuer l'vn & l'autre. Cette conſideration me touche infiniment, & i'ay pitié de la condition des hommes, ou de *l'impuiſſance humaine*, pour vſer des termes de Plutarque, *quand ie me repreſente qu'elle n'a ny but, ny limites, & qu'elle ſe laiſſe emporter, tantoſt à la Superſtition, & à l'Hypocriſie, tantoſt à la nonchalance, & au meſpris des*

choſes diuines. O les grandes peſtes que voylà ! La premiere de ces deux eſt la plus commune, & la derniere la plus nuiſible. Celle là s'en fait vainement accroire: & pour pareſtre ce qu'elle n'eſt pas, elle ſe déguiſe du maſque de Pieté. Car apres tout, la Superſtition qu'eſt-elle autre choſe que le joüet des cerueaux humains ? Les hommes brutaux & les ignorans ſont ceux qu'elle attaque plus volontiers. Elle s'attaque en vn mot à toute ſorte d'eſprits mal-faits; Et c'eſt choſe rare, comme dit le meſme Autheur, de voir vn peuple Barbare, qui ne ſoit naturellement enclein à la Superſtition. Que s'il la faut definir; *C'eſt vne gloire qu'on donne à Dieu, tout autrement qu'on ne doit;* ou pour mieux dire, c'eſt vne fauſſe election que fait le Superſtitieux; qui dans ſon pretendu zele, ou ſe iette dans l'excez, ou s'y comporte ſeruilement. Comme donc en tous les deux enſéble, il tient de la femme, & de l'enfant, auſſi

eſt-il touſiours en alarme, & n'a iamais repos: ce qui luy rauale ſi fort le courage, qu'il ne peut, ny rien entreprendre de ſerieux, ny faire aucune action genereuſe.

Ce que i'ay dit cy-deſſus, eſt l'explication ordinaire que donnent les Peres à cette Figure. Origene neantmoins en parle autrement, & veut que cela s'entende de l'Eloquence des Gentils, la pluſpart deſquels, dit-il, en ont vſé pour la ruine des ames, comme d'vn philtre contagieux & mortel, qu'ils ont verſé dans vne couppe d'orée. I'aurois pû rapporter icy ce qu'ont imaginé là deſſus quelques celebres Autheurs modernes. Mais il m'a ſemblé plus à propos de m'attacher aux Anciens: eſtant veritable, comme dit Varron, qu'il vaut touſiours mieux courir aux ſources qu'aux ruiſſeaux. Pour conclurre doncques cét Embleme par vne explication à peu pres conforme à celle d'Origene.

Ie diray que souuẽt vn faux éclat nous trõpe,
Et que souuent aussi tel qu'on nõme parfait;
Si vous en retranchés l'aparence & la pompe,
N'est qu'vn sot en effet.

Cette verité se peut difficilement contredire, & si l'on en recherche la cause, ie m'asseure qu'il ne sera pas difficile de la trouuer. Car bien qu'estre malicieux, & prudent, auare, & bon mesnager, prodigue & genereux temeraire & vaillãt, superstitieux, & zelé, soyent des choses extremement differentes, si est ce qu'il arriue souuẽt que la Malignité, l'Auarice, la Profusion, & la temerité, se déguisent des liurées de la Prudence, de l'Esperãce, de la generosité, de la Valeur, & de la Religiõ, ou du vray culte qu'on doit à Dieu. Ainsi la plusspart des Philosophes Grecs, se faisoient accroire qu'afin de passer pour vertueux, il leur suffisoit d'en porter la mine, & de parestre en public, auec vne grande barbe, & vn long manteau; Ainsi, dis-je, pour dupper le peuple, les

plus raffinez d'entr'eux se composoient de telle sorte, qu'en matiere de sagesse, ils prometoient en apparéce ce qu'ils ne tenoient iamais en effet; & bien qu'ils eussent tousiours à la bouche ces beaux mots *d'Honneur*, & *de Liberté*, ils ne posse-doient pourtát, ny l'vn, ny l'autre. Ce qui nempechoit pas neanmoins, qu'ils ne se picquassent effrontemét du tiltre de ver-tueux & de libres, quoy que leurs vices les dementissent secrettement. A cecy nous pouuons adiouster, que côme parmy les Iuifs, il y auoit des Pharisiens & des Es-seens, dont l'habit modeste, & le visage mortifié, les faisoiét passer pour Ss. dans l'opinion du Vulgaire: ainsi ce n'est pas d'aujourd'huy, qu'au grand regret des plus gens de bien, il n'y a que trop d'Hy-pocrites & de faux Docteurs, qui de leur propres opinions se font vne nouuelle croyance: & qui pour n'auoir la foy assez forte, cherchent en vain à se satisfaire par le raisonnement humain, où ils ne trouuent iamais leur compte.

Marie Briot fe.

Des entreprises militaires.

DISCOVRS V.

LEs Anciens escriuent, qu'Hercule & Acheloüs ayant querelle ensemble pour les nopces de Dejanire, en vindrent finalement aux mains. Là-dessus, ils ajoustent qu'Acheloüs ayant sous diuerses formes, & selon le pouuoir qu'il en auoit, assailly Hercule, prit finalement celle d'vn Taureau: Dequoy s'auisant Hercule, & retenant tousiours la figure humaine, il se rüa de toute sa force sur cét Animal, auquel il rompit l'vne de ses cornes, ce qui affligea de telle sorte Acheloüs, que pour la recouurer, il fit vn present à Hercule de la corne qu'on appelle d'Amalthée, ou d'Abandonce.

Cette Fable appartient proprement

aux entreprises militaires. Car les preparatifs de la guerre, faits par la partie qui deffẽd, & qui nous est representée par le fleuue Acheloüs, sont differẽds, & de plusieurs sortes. Quant à l'assaillãt, ses forces sont composés d'vne armée nauale: mais pour le regard de celuy qui attẽd l'ennemy sur ses propres terres, l'on ne sçauroit croire cõbien il a de choses à faire. Il luy faut tantost fortifier les places, ou les démanteler, tantost leuer des gens de guerre, & les appeller des champs aux villes, ou les mettre en garnison dãs les principales forteresses; tantost faire des ponts tous nouueaux, & abatre les vieux, tenir l'armée preste, la pouruoir de viures, & les partager entre les Soldats. Bref il ne manque iamais d'occupation, ny sur les riuieres, ny dãs les ports, ny au creux des montagnes, ny a trauers les forests: Et ainsi au iour de la bataille il chãge de face pour en prendre vne autre toute nouuelle, dont il puisse faire épreuue. A la

fin, quand il a bien diſpoſé toutes choſes, & mis en eſtat ſes preparatifs, c'eſt alors qu'il nous repreſente au vif la forme, & les beuglemens d'vn Taureau, qui entre au combat. Or comme l'aiſſaillant ne cherche qu'à donner la bataille, l'apprehenſion qu'il a de manquer de viures dans les terres de l'ennemy luy fait auancer ſon entrepriſe. Que ſi la bonne fortune veut qu'il gaigne la victoire par ſes exploits aguerris, & qu'ainſi par maniere de dire il rompe vne corne à ſon ennemy, il obtient alors que luy-meſme affoibly de reputation, & tremblant de peur, mettre ſon ſalut en la fuite, & ſe retranche en d'autres lieux fortifiez, & plus aſſeurez, afin de s'y pouruoir de nouuelles forces. Par ce moyen, outre que la Ville demeure en la puiſſance du Vainqueur, le butin en reuient aux Soldats; ce qu'on peut tenir pour vne eſpece de corne d'Amalthée.

Que de la Valeur precipitée s'ensuit vne fin lamentable.

DISCOVRS VI.

LEs Poëtes ont feint que Memnon fils de l'Aurore, ſignalé par les beaux faits d'armes, & par la grande eſtime que tout le monde faiſoit de luy, s'en alla courageuſemẽt à la guerre de Troye; où plein d'vne fougue de ieuneſſe,&d'vne ardeur trop precipitée de s'acquerir de l'honneur dans les combats,il oſa deffier Achille, le plus valeureux des Grecs, de la main duquel il mourut. Comme on faiſoit ſes funerailles, l'on tient que Iupiter meſme en fuſt

touché de compaſſion, & qu'il fit paroi-ſtre à ſon honneur, certains oyſeaux ex-traordinaires, qui par leur chant ſem-bloient regreter ſa perte. L'on adiouſte à cecy, que la ſtatuë de Memnon, frapée des rayons du Soleil leuant, auoit cette proprieté ſecrete, de faire oüir ie ne ſçay quelle voix lamentable, dont on ne pou-uoit connoiſtre la cauſe.

Cecy ſe peut entendre de pluſieurs ieunes hommes de grande eſperance, & dont c'eſt en vain qu'õ ſe promet beau-coup de choſes, puis que le ſuccez en eſt deſtourné par leur fin tragique, qui arri-ue lors qu'on y penſe le moins. Mais tout cét excez de courage ne peut empeſcher qu'ils n'y laiſſent la vie; pource que la partie n'eſt pas égale. Cependant il n'y a perſonne que le regret de leur mort ne touche bien auant dans l'ame: d'autant que de toutes les diſgraces des hommes, la plus deplorable & la plus ſenſible eſt celle, qui nous fait voir la fleur de la Ver-

tu

tu coupée deuant qu'eſtre écloſe. Car ce premier âge n'ayant pas eſté de ſi longue durée, qu'il ait pû engendrer de l'enuie, ou de la hayne, & ainſi apporter de l'alegement au dueil de la mort, ou du moins le moderer; de-là vient que les plaintes & les gemiſſemens, comparez à des Oyſeaux funeſtes, ne volent pas ſeulement autour du tombeau de ces ieunes courages, mais que le regret qui s'en enſuit n'eſt pas ſi-toſt effacé. Ce qui ſe remarque particulierement en certaines occaſions conſiderables, comme en la naiſſance des nouueaux troubles, & en celle des grandes reuolutions; Par où, comme par les rayons du Soleil leuant, cette perte ſe renouuelle, auec vne deplorable memoire qui en reſte à la Poſterité.

Que l'argent est le nerf de la guerre.

DISCOVRS VII.

EN tous les Conseils, où il est traité d'affaires d'importance, principalement lors qu'il y va du bien de l'Estat, & de sa conseruation il y a deux choses grandement considerables, qui sont l'execution du Conseil, & le vray moyen d'y paruenir. Car ce n'est pas assez que le Prince sçache discerner les bons aduis d'auec les mauuais ; il faut encore qu'il ait dequoy les faire reüssir vtilement : & auec adresse

durant la Paix : mais encore plus en temps de guerre. Soit qu'on l'ait entreprise, ou iustement, ou à tort, tant y a qu'estant necessaire de la continuer heureusement, & de l'acheminer à sa fin auec ardeur de courage, le Prince en doit chercher les moyens, de peur que s'ils luy manquent vne fois, il ne manque aussi de bons succez, & qu'il ne se flatte vainement dans l'esperance de la Victoire. Par ces moyens se doiuent entendre les forces, qui dependent si absolument de l'argent, que comme le corps ne peut subsister sans les nerfs, ny estre animé s'il n'a du sang, puis que selon l'Escriture, *C'est dans le sang que l Ame a son siege* ; Ainsi sans l'argent il n'y a point de commerce, point de vigueur, ny point de courage parmy les hommes.

C'est luy, dont le pouuoir, qu'on ne sçauroit borner,
Oblige les Mortels à l'adorer sans cesse,
Luy qui charme les cœurs, & luy qui peut donner

La force, la beauté, le rang, & la Noblesse.

Les Grands du monde, qui ont à leur suitte quantité d'Esclaues, le sont eux mesmes de leur argent. Il se les assujettit, quant il luy plaist, & en est seruy comme de ses Creatures. Les plus vaillans hommes luy cedent; & quelques victorieux qu'ils soyent, ils le recognoissent pour leur vaincœur. Comme son empire est souuerain à la guerre, on pose les armes où il est: on luy rend les places; on luy ouure les portes des villes: les murailles tombent deuant luy: les tours s'abaissent, & les fossez s'aplanissent. Il n'y a point pour luy de forteresse imprenable. On ne voit que dõs & qu'offrandes sur ses Autels, où il a des Adorateurs à millier. Il transforme les amitiez en haines secrettes, & les haynes en amitiez, qu'il destruit en vn moment, apres les auoir long temps cimentées. En vn mot, il fait changer de face aux choses du monde: & comme dit Pline, il sçait

l'Art de faire des machines à qui rien ne resiste, & qui s'opposent à la violance des Elemens. Ie trouue plaisante à ce propos la pensée de Menandre, qui pour encherir encore plusfort sur cette matiere; *Lon tiẽt*, dit il *que le Feu, le Soleil, la Terre, l'Eau les Vents, & les Estoiles, se peuuent nommer de puissantes Diuinitez. Mais i'estime pour moy que l'Or & l'Argent sont encore plus puissans. Car si vous les auez chez vous demandés hardiment; vous aurez tout à souhait; des maisons aux champs & à la ville, des valets de toutes les sortes, des riches meubles, des amis, des Iuges, & des tesmoins: iusques-là mesme, que vous reduirez les Dieux à vous estre fauorables.*

Philippe de Macedoine eut fort bonne grace, lors que certains Espions qu'il auoit enuoyez exprés pour voir vne Forteresse, qu'il desiroit assieger, l'ayant asseuré qu'elle leur sembloit imprenable; *Et quoy* leur dit-il, *les aduenues en sont elles si difficiles, qu'vn mulet chargé d'argent n'y puisse entrer;* I'obmets ce beau trait de

T. Quintius, qui voyāt Philopomen ſans argent, bien qu'il euſt d'ailleurs de tres-grandes forces de gens de cheual & de pied, ſe mit à dire par raillerie; *Que ce Capitaine auoit veritablement des mains & des cuiſſes, mais point de ventre*; Par où il faiſoit alluſion à l'argent, *qui eſt le nerf de la guerre*, comme il nous eſt demonſtré par cét Embleme. Auſſi ne fut-ce pas ſans ſuiet, que Demades preſſé par les Atheniens d'armer ſur Mer, & d'y mettre vne puiſſante flotte: *Voylà qui eſt bon*, leur reſpondit-il, *mais cela ne ſe peut, ſi nous n'auons des finances*. Cette verité ne ſe pouuoit dementir, puis qu'aſſeurément l'Hiſtoire & l'experience nous aprennent; *Que les grandes entrepriſes n'ont point de ſuccez à faute d'argent; & que pour en auoir, les gens de guerre abandonnent ſouuent leur party, afin de ſe ietter laſchement dans celuy des ennemis*. Car où l'eſpoir de la paye & du butin les attire, c'eſt là qu'ordinairement leurs volontez & leurs courages ſe tournent.

Comme il eſt donc vray que le bon Pilotte ne doit iamais ſe hazarder ſur la mer, qu'il n'ait premierement mis ordre à sõ équipage, & qu'il ne ſe ſoit pourueu de toutes les choſes qui luy sõt beſoin pour ſa nauigation, Il faut de meſme qu'auant que s'engager à la guerre, le Prince aduiſé prenne bien garde s'il a de l'argent à ſuffiſance; & qu'en ſuitte de cela il compoſe ſon Armée de Capitaines experimentés, & de Soldats valeureux. S'il fait autrement, ou toutes les maximes de la guerre ſont fauſſes, ou il eſt à croire que ſes entrepriſes ne peuuẽt que reüſſir inutilement. Ainſi n'y ayant point de force dans les Armées, que l'Argent n'appuye, & qu'il ne ſouſtienne, c'eſt la principale munition, dont vn Arſenal doit eſtre fourny. Quelques puiſſans que ſoient les autres reſſorts, il n'en eſt point de plus fort, que celuy-cy, pour faire ioüer les machines de Mars; Et peut-on bien dire, qu'encore que le fer ſoit vn Metal qui luy eſt pro-

pre, il n'agit point neantmoins, si l'or ne le fortifie. Tel est l'aduis de Thucydide, de Xenophon, & de Procope, qui disent tous d'vn accord : *Que les despenses q'uon fait à la guerre donnent la victoire : Que l'Argent & le Conseil en sont les Dieux, Que sans ces deux choses, vn Capitaine, pour grand qu'il soit, ne peut ny accroistre son estime, ny maintenir son authorité, puis que l'vne & l'autre ensemble donnent des Palmes aux Soldats, & des Couronnes aux Conquerans.*

Des mauuais Conseils ; & que ceux qui les donnent s'en trouuent mal.

DISCOVRS VIII.

PVIS que les euenemens des choses ne dependent nullement de nous, & ne sont point en nostre pouuoir, il ne faut pas que nous prenions en mauuaise part, s'il arriue quelquefois que les conseils qu'on nous a donnés à la bonne foy, s'opposent à nos desirs, & ne respondent pas à nostre esperãce. Car ce n'est pas vne maxime Chrestienne, que d'attribuer au ha-

gard tous les ſuccez, ou contraires, ou fa-uorables, puis que ce qu'on appelle Fortune, n'eſtant qu'vne choſe imaginaire, elle n'a par conſequent aucun Empire ſur les actions humaines: Ce qui me fait dire auec Camerarius; qu'aſſeurément c'eſt ſe tromper ſoy meſme, & ſe laiſſer abuſer aux autres, que de ne s'attacher qu'à ce qui peut apparemment arriuer; au lieu de s'eſtudier à des conſeils honneſtes, loüables, & ſerieux, auquels ſoient jointes en meſme temps des actions genereuſes, & dignes d'vn homme d'honneur: laiſſant l'euenement à Dieu ſeul, puis qu'autre que luy ne peut parfaictement produire le bien, ny deſtourner le mal.

Or pource qu'en matiere de conſeils on laiſſe ſouuent l'Honneſte pour ſuiure l'Vtile, ou l'intereſt propre; il ne faut pas s'eſtonner ſi l'iſſuë en eſt mauuaiſe. Comme au contraire, quelquefois il s'en enſuit vne bonne d'vn mau-

uais conſeil ; On ne doit pas le loüer pourtant , ny blaſmer non plus vn excellent aduis, ſi le ſuccez n'en eſt point à noſtre contentement. La raiſon eſt , pource qu'il peut aduenir que ceux qui conſeillent bien les autres, ſoient trompés tous les premiers , par des accidens inopinez , ou par vne mauuaiſe coniončture, qui lors qu'on y penſe le moins , s'entre-meſle fortuitement, & ſe rencontre dans les affaires. Syramnez le Perſien le voulut ainſi donner à entendre , lors qu'interrogé par vn de ſes amis ; pourquoy ſes entrepriſes , quoy qu'excellentes,lui ſuccedoient auec ſi peu d'auantage ? *C'eſt*, reſpondit-il , *que ie ſuis maiſtre de mon Conſeil ; & que de l'euenement la Fortune eſt la maiſtreſſe.* Mais quoy qu'il en ſoit , la choſe du monde qui me ſemble la plus iuſte, c'eſt que le mauuais conſeil tourne à la ruïne de celuy qui le donne: Auſſi arriue-t'il ainſi d'ordinaire & l'experience nous ap-

prend, Que toutes les fourberies & les intrigues que font les méchans pour la ruine d'autruy, la fin en eſt touſiours tragique pour eux. Car bien que des conſeils temeraires & malicieux la face en ſoit agreable, le reuers pourtant en eſt hideux, comme il ſe verifie par diuers exemples des ſaints Eſcrits, & de l'Hiſtoire prophane. Teſmoin Ammon fils de Dauid, qui ſe trouue fort mal à la fin du pernicieux conſeil que luy donna Ionadab, de prendre à force ſa Sœur: Teſmoin Aman, qui pour auoir eſté d'auis de perdre generalement tout le peuple Iuif, en porta la peine qu'il meritoit, & fut luy-meſme pendu au Gibet, qu'il auoit fait dreſſer pour Mardochée.

Teſmoin ce Perille inhumain,
Cét Ennemy de la Nature,
Inuenteur du Taureau d'airain,
Où luy tout le premier fut mis à la torture.

Et teſmoin encore cét Arnutius Pa-

terculus, dont il eſt parlé dans Camerarius ; qui remarque qu'il fut condamné luy-meſme à eſtre mis à l'eſpreuue du Cheualet de cuiure, qu'il auoit malicieuſemét inuenté, pour y faire expoſer les Innocens, auſſi toſt que les coupables.

I'obmets quantité d'autres exemples de cette nature ; & il me ſuffit de dire en vn mot touchant cét Embleme ; Que la Iuſtice diuine ne laiſſe iamais impunis les pernicieux conſeils, non plus que ceux qui les donnent pour la ruïne des gens de bien. Dequoy nous eſt vn Symbole ce que les Naturaliſtes ont dit des Serpens, leſquels ſi l'on enferme dans vn Cerne de Bethoine, ils n'en peuuent ſortir, & s'entretüent enfin, à force de ce picquer, & de ſe mordre. Où il eſt à remarquer, que la Prudence, dont le Conſeil fait vne partie, eſt denotée par ces Animaux, que le Sauueur meſme

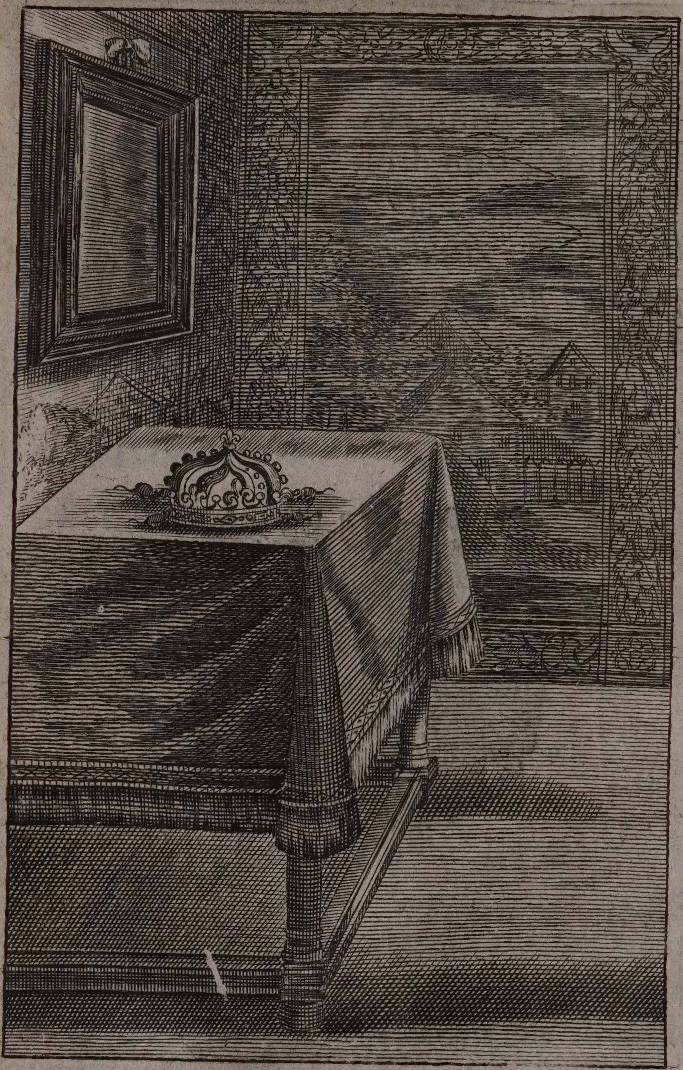
appelle Prudens, lors qu'il nous commande de les imiter. Il ſe faut ſouuenir neantmoins, que les Eſprits artificieux, couurent ſouuent leur fourberie du nom de Prudence & s'en donner ſoigneuſement garde.

Car ces hommes malicieux ;
Dont le ſouuenir eſt infame,
Dardent de la langue & des yeux
Le venin qu'ils couuent dans l'ame.
Ils apprennent de leur malice
L'art de colorer l'Iniuſtice
D'vn beau pretexte d'equité ;
Et c'eſt aux ames les plus nettes
Que ces Monſtres d'iniquité
Dreſſent des embuches ſecrettes.

Il eſt vray que les Bons ont dequoy ſe conſoler de ce coſté-là, veu que par vn iuſte iugement de Dieu, il arriue d'ordinaire, que les méchans, qui par leurs intrigues, & par leurs mauuais conſeils

conſpirent

conſpirent la perte de leur prochain, ſe perdent enfin eux-meſmes : Ce qui fait dire à bon droit à Salomon ; *Que l'homme qui croira faire vne foſſe, pour y prendre vn autre, y tombera le premier dedans, & que celuy qui remuera la pierre, y choppera contre.*



Que les Flateurs sont contagieux aux Princes.

DISCOVRS IX.

L'ON ne peut mieux comparer la Flaterie qu'à certains breuuages que donnent les Charlatans, qui semblent delicieux à ceux qui les prennent, & qui ne laissent pas toutesfois d'auoir des qualitez veneneuses. Elle est comme le miel d'Heraclée, que les Naturalistes disent estre doux à la bouche, & amer au cœur. Ou po[ur] la mieux definir, C'est vn poison agr[éa]ble au goust, & nuisible à la vie: c'e[st en] vn mot vne maladie attachée à l'An[...]

propre, & contagieuſe à tous les hommes en general. Mais elle l'eſt ſur tout aux grands Princes, & ſe gliſſe inſenſiblement par l'oreille, iuſques au fonds de leur ame, d'où il eſt ſouuent bien difficile d'effacer les impreſſions que les Flateurs y ont faites. Car comme il eſt vray qu'ils tournent en habitude la diſpoſition naturelle qu'ils ont à ce vice : auſſi eſt.il certain que de la façon qu'ils le pratiquent, c'eſt leur couſtume de preoccuper l'eſprit des Grands par leurs perſuaſions, & d'vſer de faux rapports, comme de fermes colomnes, pour éleuer leur fortune ſur la ruine d'autruy. Il eſt donc bien iuſte, non ſeulement que les Princes ſe donnent garde de cette engeance d'hommes artificieux & nuiſibles; mais u'à l'exemple de Veſpaſien & de Titus, ne les ſouffrent aucunement, & qu'ils r deffendent la Cour, comme fit autre. Domitian, qui voulut qu'on les ban- de Rome, diſant que c'eſtoit les irri-

ter que de ne les punir point Pour cette mesme raison, Diogene les comparoit au Corbeau, & n'y trouuoit point d'autre difference, sinon que le Corbeau mange les morts, & le Flateur, les viuans. Sur quoy l'on peut dire encore, que comme il y a des serpens qui ont leur venin à la queuë; le Flateur de mesme porte le sien à la langue, *qui est beaucoup pire*, dit Saint Augustin, *que le glaiue du Persecuteur.* L'Histoire raconte à ce propos, que l'Empereur Sigismond ayant pris garde qu'il y en auoit vn à sa Cour, qui osoit bien l'esgaler aux Dieux, luy couurit la ioüe en mesme temps, & luy deffigura le visage. Ce que le Flateur ne pouuant souffrir, & s'estant mis à luy dire; *Pourquoy m'esgratignez-vous ainsi, Seigneur? Mais toy*, luy respondit l'Empereur, *pourquoy me mords-tu?* On tient que Iustinian en fit de mesme, & qu'Heliogabal se lassant enfin de se voir assiegé d'vne trouppe d'Importuns, qui ne

s'estudioient qu'à le flater, leur ioüa ce plaisant tour. Il leur fit vn iour vn festin de viandes peintes, & voulut que pour dessert, on respandist sur la table quantité de mouches, de grenoüilles, & de scorpions. Il se mit à les railler là-dessus, leur disant, qu'ils fissent bonne chere, & que les feintes loüanges qu'ils luy donnoient meritoiēt bien ce traittement. En effet il ne pouuoit mieux representer la Flaterie que par ces animaux differans; dont les vns se nourrissent de miel, & ne laissent pas toutesfois d'auoir vn aiguillon bien picquant: les autres ne se font oüir qu'au Printemps, auec vn bruit insupportable à tous ceux qui les escouttent; & les derniers, lors qu'on s'en défie le moins, dardent par derriere des traits venimeux, dont ils nous blessent iusques au sang.

S'il y a donc quelque chose qui nous doiue faire hayr la Flaterie, c'est la secrette malignité, qui sous vne belle appa-

rence s'atache à cette imperfectiõ, qu'Epitete n'appelle pas sans suiet la peste de l'Amitié: ce qui fait dire au mesme Autheur; que comme le Loup ressemble au Chien en quelque façon; ainsi le Flateur a ie ne sçay quoy de specieux & de semblable à l'Amy. Vne lasche complaisance authorise pour vn temps la plusspart des hommes de cette nature. Mais ils se ruinent enfin, & leurs faux rapports vne fois reconnus, les font bannir honteusement de la Cour des Princes. Aussi comme il leur importe grandement de n'adiouster foy qu'à des personnes qui ne leur déguisent iamais la verité, il faut qu'ils prennent bien garde de ne point croire de leger tout ce qu'on leur dit, de crainte que tels rapports ne les entretiennent dans la deffiance, & ne leur soient dommageables. C'estoit en cela particulierement qu'on admiroit la Vertu de Iean Albert Roy de Poloigne, qui ne pouuoit souffrir qu'on lui rappor-

taſt aucune choſe, ſi on ne la ſouſtenoit en méme téps deuant celuy que l'on accuſoit. L'Empereur Lucinius, bié que peu loüable d'ailleurs, le fut neantmoins, en ce qu'il haiſſoit mortellement les Flateurs, & qu'en ayant vn iour remarqué quelques-vns qui luy comptoient des merueilles, touchant les moyens d'acroiſtre le bien plublic, quoy que neantmoins eux meſmes le diminuaſſent, les nomma tout haut, les vers & les ſouris de ſa Cour. Et à vray dire, il auoit raiſon de les appeller ainſi. Car comme les vers qui s'engendrent dans les habits, haſtent la matiere qui leur a donné naiſſance; Et comme il n'eſt point d'endroit dans vne maiſõ, où les rats & les ſouris ne trouuent moyen d'entrer, afin d'en emporter les prouiſions & de les cacher dans leurs trous; les Flateurs de meſme fouillent & furettent iuſques dãs les plus ſecrets recoins des Palais des Princes, qu'ils infectent de leur venimeuſe cajollerie; Et où viuans dans

l'oisiueté, ils rongent la meilleure substance du public, & ostent aux gens de bien les commoditez & les recompenses, qui leur sont legitiment deues.

Par cét embleme donc se doiuent entendre les flateurs, qui s'insinuent secrettement à la Cour des Princes, ou ils entrent en souris, & ou tels que ces Animaux, ils font d'estranges dégats, depuis qu'on les y souffre vne fois. A quoy les grands peuuent difficilement mettre remede, s'ils ne s'estudient à discerner les vrays Amis d'auec les Flateurs. C'est le conseil que donne Seneque, lors que parlant de tels hommes artificieux : *Gardez-vous bien*, dit-il, *de vous y fier, de peur que s'ils ne vous trahissent, vous ne vous trahissiez insensiblement vous-mesmes. Car la flaterie à cela de particulier, qu'encore que nous nous en defendions, elle ne laisse pas de nous plaire.* Et en vn autre endroit il adiouste: *Qu'elle a beaucoup de rapport auec l'Amitié ; mais qu'en nous chatoüillant elle nous blesse.*

Qu'on ne doit point ſe ioüer aux Grands.

DISCOVRS X.

LA Fable raconte que iupiter voulant punir l'inſolence & l'extréme cruauté des Cyclopes, les cõfina premierement dans le Tartare, auecque deſſein de les y tenir enfermez à perpetuité; Mais qu'il arriua depuis, que la Terre luy fit trouuer bon de les deliurer de cette priſon, pour s'en ſeruir à forger des armes, & des machines à ſon vſage.

La chose ne fut pas si tost accordée, que les Cyclopes se mirent à leur deuoir, & à preparer des dards, & tels autres instrumens de terreur, auec vne continuelle fatigue, accompagnée d'vn bruit estrange, & qui sembloit menacer toute la race des hommes. Quelque temps se passa là-dessus, à la fin duquel il auint vn iour que le Pere des Dieux se mit en colere contre Esculape fils d'Apollon, pour auoir par ses medicamens redonné la vie à vn mort. Or d'autant qu'il n'osoit point faire esclater sa passion, pour le peu de sujet qu'il auoit d'estre fasché d'vn acte si charitable & si signalé, il enuoya secretement contre luy les Cyclopes, qui ne faillirent point à l'heure mesme de s'en depescher à coups de fleches; ce qui fascha si fort Apollon, que pour se venger de cette offense, il recourut comme eux, à ses dards; si bien que Iupiter n'y apportant aucun obstacle, il les

tua tous l'vn apres l'autre.

Cette Fable semble regarder les actions des Roys, la coustume desquels est de punir d'abord d'vn rigoureux chastiment les maluersations de leurs Officiers, en les demetant de leurs charges, quand ils s'y comportent auec vne seuerité qui degenere en barbarie. Mais apres les auoir ainsi traitez, ils s'auisent quelquefois de les remettre en leur premiere dignité, induits à le faire par vn conseil qui vient de la Terre, c'est à dire, qui est de soy des-honneste, rempant, & tiré de l'interest particulier qui leur en reuient; ne se souciant nullement que l'execution en soit exacte & seuere, pourueu que le gain l'accompagne. Ceux-cy cependant, qui sont cruels de leur naturel, & qui le deuiennent encore plus par leurs derniers disgraces, n'oublient rien de tout ce que la diligence peut

requerir de telles affaires, ne ſçachant que trop ce que l'on attend de leurs pourſuites. Or comme ils ſont peu ruſez à ſe mettre en grace ; & trop ardens à l'acquiſition d'vne nouuelle faueur ; Il aduient quelquefois à leur perte, que prenant langue des ſignes ſecrets, ou des commandemens incertains que fait le Prince, ils paſſent outre en l'execution d'vn acte odieux ; ce qui eſt cauſe que les Princes effaçant la hayne du fait, & bien aſſeurez de n'auoir iamais faute de tels inſtrumens de meſchancetez, les abandonnent entierement, & les laiſſent entre les mains des parens, ou des amis de ceux qu'ils ont mal traitez: Et voila comme ils ſont faits la proye des accuſations & des inimitiez du peuple ; tellement qu'on peut bien dire d'eux, qu'ils meurent trop tard, & non pas à tort, tandis qu'en leur particulier les Souuerains

ſont bien aiſes des applaudiſſemens & des acclamations que le public leur en donne.

De la patience dans les tourmens.

DISCOVRS XI.

L'ANCIENNE Hiſtoire ne peut aſſez admirer la Courtiſane Lionne, & nous la repreſente dans les tourmens pour vn exemple de Patience, qui ſe peut nommer incomparable, puis qu'il eſt au de là de tout merueille. Elle eſtoit maiſtreſſe d'Harmodius, & d'Ariſtogiton, ieunes Gentils-hommes Atheniens, qui pour ſecouer le joug de deux Tyrans qui les opprimoient, conclurent entr'eux de les mettre à mort; comme en effet ils en

tuërent, l'vn, qui estoit Hipparchus, & manquerent l'autre, qu'on appelloit Hippias. Ainsi leur entreprise estant descouuerte on se saisit de Lionne, qu'on mit aussitost à la torture, pour luy faire descouurir, s'il estoit possible, tout le dessein des Conspirateurs. Mais de quelques violãs supplices dont on vsât, pour la contraindre à dire la verité; on ne pût iamais arracher d'elle la moindre parole; si bien qu'elle mourut ainsi resoluë, au milieu des gesnes & des tourmẽs, dont les Bourreaus se lasserent. Les Atheniens cependant donnerent des applaudissemens à ce courage inuincible; & comme cette action n'estoit pas commune, aussi en voulurent-ils laisser à la Posterité quelque marque extraordinaire. Car pour empécher que le Temps n'en effaçat la memoire, ils firent eriger publiquement vne Lionne de bronze, & voulurent qu'elle n'eust point de langue. Cét exemple de Constance est miraculeux, à vray

dire, & ce n'eſt pas ſans raiſon, que Tertulien dans ſon Apologetique s'en ſert comme d'vn fort aiguillon, pour inciter les Chreſtiens au Martyre. Auſſi le deuoient-ils bien ſouffrir, puis qu'en ce temps-là il ſe trouuoit des femmes, qui pour vn petit ſuiet s'y expoſoient volontairement. Teſmoin celle-cy, qui pour n'eſtre forcée par la violence de la douleur, à rien deſcouurir au preiudice de ſes Amans, ſe couppa la langue, & la cracha droit au viſage du Tyran qui la perſecutoit.

A cét exemple de Lionne eſt preſque ſemblable à celuy du Philoſophe Anaxarque. Cét excellent homme, natif d'Abdere, ville de Thrace, & diſciple de Democrite, eſtoit ſi bien dans l'eſprit d'Alexandrie, que ce grand Prince prenoit vn extréme plaiſir à s'entretenir auecque luy. L'ayant pour cét effet inuité en vn feſtin

ſolennel, où les plus Grands de ſa Cour
eſtoient; il luy demanda ce qui luy ſem-
bloit de ce banquet. A quoy Anaxarque
fit reſponſe, que tout y eſtoit ſplendide;
mais qu'il y manquoit la teſte d'vn Sa-
trape, & ce diſant il regarda Nicocreon.
Luy cependãt s'offença fort de cette pa-
rolle, & diſſimula neantmoins vn aſ-
ſez long-temps. Mais enfin apres la
mort d'Alexandre, Anaxarque s'eſtant
mis ſur Mer, fut jetté par la tourmente
en l'iſle de Chipre. Nicocreon fut incon-
tinent aduerty de ſa venuë; Et pour ſe
venger de l'affront qu'il auoit receu de
luy, il l'enuoya prendre en meſme temps,
& commanda qu'on euſt à le mettre
dans vn mortier de pierre, pour y eſtre
pilé tout en vie. La plus grande con-
ſtance qu'on ſçauroit auoir au milieu des
ſupplices, Anaxarque l'euſt en endurant
celuy-cy. Les coups ne l'eſtonnerent non
plus que les menaces; & quoy que ſon
eloquence euſt pû flechir ſon perſecu-

teur, il n'en vſa neantmoins que pour luy reprocher ſa perfidie, & ſon extréme cruauté. Ce que le Tyran ne pouuant ſouffrir, il commanda que la langue luy fût couppée. Mais Anaxarque le preuint; & ſe la couppant luy-meſme, *Tien*, luy dit-il, en la crachant contre luy, *Voyla qui n'eſt pas de ta iuriſdiction*. Mais la principale force de ſon raiſonnement fut dans ces grandes paroles, *Pile tant que tu voudras Tyran, tu n'aduances rien pour tout cela. Ce n'eſt pas Anaxarque que tu bats en ruine, c'eſt ſa priſon que tu demolis*. Ce qu'il ne pouuoit dire apparamment, ſans auoir vne parfaite connoiſſance de l'immortalité de l'Ame, à comparaiſon de laquelle le corps ne luy ſembloit autre choſe qu'vne priſon d'argile & de bouë. En quoy, ſi ie ne me trompe, ce qu'il y a de merueilleux, eſt, que cette verité prononcée par la bouche d'vn Payen, ne s'acommode pas mal à celle que nous enſeigne l'Apoſtre Saint Paul, quand il

dit, *Que le thresor de nostre ame est caché dans vn vaisseau de terre.* Or de ce qu'Anaxarque appelle son corps vne prison, il ne faut pas inferer, que son sentiment fut tel que celuy qu'eurent depuis quelques Philosophes, qui se persuaderent follement, que le corps estoit en effet la prison de l'ame, qu'ils disoiẽt estre creée la premiere, comme Platon se l'imaginoit. Origene & les Priscilianistes en disoient autant, & soustenoient par escrits que les Ames n'estoient enfermées dans les cachots du corps, que pour punition des pechez qu'elles auoient commis, comme il se verifie par vne lettre que S. Leon Pape en a escrite. Mais selon le sentiment du Philosophe Anaxarque, le corps s'appelle à bon droit la prison de l'ame: pource qu'il l'embarrasse biẽ fort, & qu'il en est par maniere de dire, & la closture, & la garde. La Sapience nous l'enseigne ainsi, quand elle asseure, *Que le corps corruptible appesantit l'Ame;* & pour

la mesme raison, le Sauueur du monde recommandant à ses Disciples la resolution & la constance dans les tourmens; *Ne craignez point*, leur dit-il, *ceux qui peuuent tuer le corps, & non pas l'ame; mais aprehendez plustost ce qui donne la mort à l'vne & à l'autre.*

Qu'il faut se haster bellement.

DISCOVRS XII.

DANS les affaires espineuses non plus que dans celles qui ne souffrent aucune difficulté, il ne faut iamais aller trop viste, ni aussi trop lentement. Cela veut dire, qu'en toutes les choses que nous desirons d'acheminer à leur fin, il est necessaire d'y tenir vn milieu; autrement c'est ioüer à tout perdre, que de fuïr la Moderation, pour se ietter dans l'excez. Le dommage qu'en reçoiuent les esprits violés ne peut estre mis en doute, puis qu'il se voit par espreuue, qu'en la Vertu mesme les extre-

mités sont bien souuent vicieuses. Les Atheniens le creurent ainsi, quand ils bannirent de leur Ville le sage Aristides, pource qu'il leur sembloit trop ponctuel à rendre la Iustice. Ceux d'Ephese en firent autant à Hermodore; & ce fut pour le mesme sujet, qu'en la seconde guerre Punique les Romains associerent à T. Varron le grand Paul Emile, afin que par sa prudence, & par son âge rassis, il refroidist l'ardeur violente de son Compagnon, qui estoit ieune & fougueux; comme Fabius Maximus arresta iudicieusement celle de Marcellus.

Cette Moderation dont ie parle icy, se doit non seulement obseruer au fait de la guerre, mais encore en matiere d'estude. Car comme les Plantes sont estouffées par vne trop grande abondance d'eau; au lieu qu'elles prennent nourriture, & s'en portent mieux, si elles sont mediocrement arrousées;

Ainsi les esprits qui estudient auec excez, s'affoiblissent par le trauail, & se fortifient par le relasche. A faute d'en prendre, quand il en est besoin, il leur arriue souuent comme aux Rossignols, qui se tuent à force de chanter; pour où ils espreuuent à leur dommage la verité de cette maxime, Que les choses violentes ne sont iamais de longue durée. Et à vray dire, les plus excelens Maistres gastent souuent leurs ouurages, lors que pour les mettre au poinct où ils les desirent, ils s'obstinent d'y apporter plus de soin & plus d'assiduité qu'il ne faudroit; Ce qui m'oblige à croire; qu'à force de repasser sur vne piece acheuee, vn Peintre qui penseroit faire vne Venus, pourroit bien faire vn Satyre. Ainsi lisons nous qu'Apelles ne consideroit les tableaux de Protogenes, que comme des ouurages d'vn prodigieux trauail; sans que toutesfois il les loüat, pource, disoit-il,

qu'il ne pouuoit ofter la main de deffus la toile ; voulant donner à connoiftre, par là, qu'vne trop grande diligence luy eftoit nuifible. Le renommé Fabius en difoit autant des Harangues de Socrate, & c'eft le mefme fentiment qu'ont eu les anciens Autheurs, tant il eft vray, qu'aux exercices, foit du corps, foit de l'efprit, & generalement en toutes les chofes du monde, il y a ie ne fçay quelles limites, au delà defquelles il eft impoffible d'aller, à moins que de fe laiffer cheoir dans le precipice.

L'homme qu'vn effort infensé
Porte plus loing que la carriere,
Se voit bien fouuent deuancé
Par celuy qu'il laiffe derriere.

Ce n'eft pas pourtant qu'en certaines chofes ie veüille blafmer la promptitude: Au contraire ie l'approuue fort, pourueu qu'on y apporte quelque forte de temperament; & que pour aller trop

viſte dans vne affaire, il ne la faille point recommencer. En tel cas ce qu'on appelle Diligence eſt proprement precipitation, qui n'eſt rien moins que cette viſteſſe moderée, dont i'entends parler icy. L'Empereur Auguſte l'a iudicieuſement compriſe dans ces deux mots *Haſte-toy bellement*, dont il ſe ſeruoit comme de Deuiſe, & par eſcrit & de viue voix. Par où, ie m'aſſeure, il vouloit monſtrer, Qu'en matiere d'affaires il falloit ioindre la promptitude à l'induſtrie, & la Moderation à la diligence, qui ſont deux contraires, d'où ſe forme ce qu'on appelle *Maturité*. Le grand Virgile vſe à peu pres de ce terme, lors qu'il introduit Neptune, qui commande aux vents de ſe retirer; mais de telle façon, que ce ſoit comme en fuyant ſans violence, pour ne point incommoder la flotte d'Enée. Cette ſorte de promptitude ne peut mieux eſtre repreſentée que par

les deux marques hyerogliphiques qui font le ſuiet de cét Embleme. Car on ſçait bien que le dard en eſt vne de viſteſſe, & que la Remore en eſt vne autre d'empéchement & de tardiueté ; Ce que quelques-vns ont encore ſignifié par vn Dauphin enlacé à vne Anchre, comme il ſe voit par la Marque d'aldus, excellent Imprimeur. A quoy i'adiouſte ſur le meſme ſuiet, que Paul troiſieſme, Souuerain Pontife, auoit pareillement pour Deuiſe vne Remore & vn Dauphin attachez enſemble.

Cét Embleme ſe peut encore fort bien appliquer, à ceux que la viuacité de leur eſprit pouſſe comme vn trait à l'eſtude des Diſciplines honneſtes : Mais qui dans le milieu de leur couſe ſont arreſtez, ou par l'amour des biens de la terre, ou par celle de quelque Maiſtreſſe, qui leur donnāt dans la veuë leur oſte à l'inſtāt la liberté, & les empeſche d'aller plus

auant dans les actions vertueuſes; Fn cela ſemblables à la Remore, qui n'eſt, ſelon Pline, qu'vn fort petit Poiſſon, & qui ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre ſur la Mer vn grand obſtacle à la route du Nauire.

Que le vin pris sobrement aiguise l'esprit.

DISCOVRS XIII.

IL me seroit aisé de prouuer par diuers endroits de Ciceron, de Lactance, & d'Eusebe, que les anciens donnoit de l'encens, & attribuoit des honneurs diuins à tous ceux generalement à qui la race des hommes estoit obligée de quelque bien-fait. Mais il me suffira de dire, que la plus-part des Dieux de cette nature ont eu de mesmes Autels, & de méme Temples. Tels ont esté Cerés & Neptune, pour monstrer que presque toutes les viandes sont insipide sans sel: Tels Hercule & les Muses, d'autant que ce Heros inuincible apprit à Euandre l'vsage des lettres: Tels Mercure & Venus,

pource que les charmes du discours contribuent infiniment aux douceurs du Mariage; Telles encore la Deesse de la Persuasion, & les Graces, à cause du merueilleux pouuoir qu'elles ont de faire obtenir aux Amans ce qu'ils desirent auec passion; Et tels pareillement Bacchus & Minerue, tous deux compris dans cét Embleme, & que les anciens adoroient ensemble, affin de monstrer par là, que le vin n'aiguise pas seulement l'esprit, mais qu'il augmente beaucoup la Prudence, si on le prend sobrement. Car comme dit Pline, *il fortifie la chaleur naturelle; & par vne vertu secrette il inspire dans le sang ie ne sçay quelle vigueur, qui passe à l'entendement.* Platon raporte le mesme dans son second liure des Loix, où il appelle le vin *vne flammeche à l'esprit, & vne amorce à la vertu.* Tel est encore le sentiment d'Aule-Gelle, qui pour corriger ce mesme passage, qu'vn Ignorant auoit mal expliqué; *Le diuin Platon*, dit il, *en quelques endroits de*

ses ouurages, où il parle en faueur du vin, n'entend pas loüer cette infame yurognerie, qui est la ruine de l'esprit, & la mort de la memoire, mais bien cette honneste liberté qu'on prend d'en boire quelquefois en compagnie, vn peu plus que de coustume. D'ou il s'ensuit, adiouste-il, *que l'on en comprend mieux l'intention d'autruy, qu'on s'en expliquer plus nettement, & que la viuacité de l'ame en est augmentée.* En effet, comme il y a dãs le bon vin certains esprits vigoureux qui agissent insensiblement, il ne faut pas s'estonner, s'ils tirent le nostre de l'assoupissement où il est, pour le mettre dans vne belle agitation; ny trouuer estrange non plus, que cette aimable liqueur, pourueu qu'on n'en abuse point, deslie la langue, au lieu qu'elle a de coustume de la noüer, quand on en prend par excez. En vn mot, il est bien certain que Baccus, si l'on ne l'irrite point, à force de le trop caresser, rend ceux qu'il inspire, inuentifs, eloquens, ingenieux, & pleins de courage.

Tesmoing ce bon Vieillard, qui n'alloit à la
guerre,
Qu'apres auoir vuidé le verre.

I'obmets qu'en la plusʃpart de ʃes Odes, le Poëte Horace demande à boire à tout coup, que les vers d'Anacreon ne coulent iamais ʃi bien, que dans les hymnes qu'il fait expres à la loüange du bon Pere Liber, & qu'en ces pieces de Theatre, le fin Eʃchyle laiʃʃe touʃiours à part les eaux d'Hipocrene, pour n'abreuuer iamais que de vin ʃa Muʃe Tragique.

A raiʃon dequoy le meʃme Aule Gelle, que i'ay ʃcité cy-deuant, remarque fort bien, que les feʃtins qui ʃe faiʃoient anciennement, commençoient par les graces, & finiʃʃoient par les Muʃes. Auʃʃi les aʃʃocioit-on ordinairement à Bacchus, pource que par luy, comme par vn puiʃʃant aiguillon, les forces de l'ame ʃont eʃueillées, & que la prudence en eʃt augmentée. Les Grecs l'appelloient pour cét effet *Eubulus*, comme qui diroit *ʃage Con-*

seiller. Car ils auoient accoustumé, comme les Perses, de tenir leur Conseil à la table, pource, dit Plutarque, qu'ils sçauoient assez par espreuue, que le propre du vin est d'exterminer la crainte; de ne point souffrir de complaisance seruile, & de parler franchement, sans rien oster à la Verité. Quoy dauantage? Ne sait-on pas que les anciens Romains ont veu souuent auec admiration.

La Vertu de Caton par le vin eschauffée?

Et n'est-il pas vray encore que dans Homere, Agamemnon, Vlysse, Achille, & les autres Heros, ne tiennent iamais leur Conseil de guerre que parmy les pots, & en pleine Table? Virgile obserue le mesme dans sa diuine Eneide; & il me sieroit mal de vous dire mon sentiment là-dessus, apres celuy de Plutarque; qui dans vn traitté qu'il a fait, vous apprendra, s'il est seant dans la bonne chere de parler d'affaires serieuses, & de les mettre en deliberation.

Des marques d'Honneur, & de Vaillance.

DISCOVRS XIIII.

C'Est le Tombeau d'Aristomene, Capitaine Grec, à qui l'Oracle d'Apollon donna la gloire de n'auoir point son pareil en sagesse, ny en grandeur de courage. Ce fut en effet vn homme que ses grandes actions firent estimer de tout le monde, & qui gagna plusieurs memorables victoires sur ceux de Lacedemone. Mais comme les Armes sont iournalieres, il tomba finalement entre leurs mains, apres en estre eschappé plusieurs fois. De ma-

niere que l'ayant mis à mort, quelques-vns d'entr'eux eurent la curiosité de le faire ouurir, & luy trouuerent le cœur tout velu, comme il est raporté par Valere le Grand, & par Dion Chrysostome. Ce n'est donc pas sans suiet qu'vne si prodigieuse valeur que la sienne, est particulierement denotée par vne Aigle, comme par la plus belle marque d'honneur, qu'vn si renommé Guerrier sçauroit auoir euë apres la mort. Car à vray dire, parmy tant d'illustres Symboles que les anciens Heros ont pris pour signaler leurs conquestes, ils n'en ont iamais trouué de comparable à cét oiseau genereux: Aussi s'esleue t'il iusques auprés du Soleil, qu'il regarde fixement; Et c'est auec raison qu'il est la fidelle garde de ce Tombeau, puis qu'il l'estoit autresfois du Bucher des Empereurs, dont l'Antiquité croyoit qu'il enleuoit l'ame au Ciel, apres que le corps en estoit bruslé, & qu'il n'en restoit plus rien que la cendre.

Cela signifie, si ie ne me trompe, que la mort des grands Princes n'est pas moins illustre que leur vie, durant laquelle ils ont eu sur le reste des hommes le mesme aduantage que la Nature a donné à l'Aigle pardessus les autres Oyseaux, dont elle est Reyne. Aussi fut elle autres-fois la principale Enseigne qu'eurent les Romains, qui l'emprunterent des Perses, & les Perses de Iupiter, dont elle portoit la foudre. Quelques-vns tiennent que Marius fit vne Ordonnance expresse, par laquelle il voulut qu'entre les autres Enseignes militaires, celle-cy tint le premier rang, & ie trouue pour moy qu'il le fit auec beaucoup de raison. Car à bien considerer cét excellent Oyseau, l'on trouuera qu'il tient de la Nature quantité de dons, qui rendent recommendable vn Prince, tels que sont la Beauté, la Force, la Valeur, & la Generosité. Les Anciens mesme, au rapport de Platon & de Pline, souloient ap-

peller Royales les perſonnes qui auoient le nez aquilin. Tel eſtoit Cyrus parmy les Perſes, & tels deuoient eſtre encore les autres Princes, qui pretendoient à la Royauté. Pour cette meſme raiſon le nom *d'Aigle* fut dõné à Pirrhus Roy des Epirotes, qui le receuant auec allegreſſe de la bouche de ſes Soldats, *Puis que vous m'appellez ainſi*, leur dit-il, *n'ay-ie pas raiſon de croire, que pour m'eſleuer en haut, il ne me faut point d'autres aiſles que vos Armes.*

Ie pourrois adiouſter icy quantité de belles choſes à la loüange de ce meſme Oyſeau, que les Thebains appelloient ſacré, & qu'ils ſouloient adorer, comme faiſoient les Egyptiens l'Ibis, les Crocodiles, & les Cynocephales. Mais il me ſuffit pour le bien loüer, de paſſer aux fauorables Augures qu'on en tiroit, comme Iupiter l'eſprouua luy meſme en la guerre contre les Geans, où l'Aigle qu'il vid pareſtre tout à coup, luy fut vn aſſeuré preſage de la victoire. I'en laiſſe à part

diuers exemples, qui ſe voyent amplement deſcrits dans les Commentaires de Xenophon. Ie diray ſeulement que ce fut encore vne Aigle, qui donna des marques de ſa future grandeur à Midas Roy de Phrigie ; Qu'il s'en percha vne ſur le Bouclier d'Hieron encore ieune, & qu'on l'honnora depuis de la haute qualité de Roy : Que Tanaquil, femme de Tarquin, luy predit la Souueraineté, comme elle ſçeut que s'en allant à Rome cét Oiſeau victorieux luy auoit oſté ſon chapeau de deſſus la teſte ; Que Marius encore enfant trouua ſept Aiglons dans l'air, par où il luy fut preſagé qu'il ſeroit ſept fois Conſul, & qu'vn pareil Augure fit eſperer au grand Auguſte, que ſa bonne fortune l'éleueroit à l'Empire de tout le monde. Car il aduint vn iour, comme il mangeoit à la campagne, qu'vn Aigle luy oſta le pain des mains, & le luy rendit vn peu apres. Il ſe lit encore d'Alexandre, qu'à meſme temps qu'il n'aſquit,

deux de ces Oyſeaux ſe percherent ſur le Palais, & n'en bougerent de tout le iour ; d'où s'enſuiuit vne prediction qu'il fit trouuer veritable par la conqueſte de deux Empires.

Tous ces exemples ſont merueilleux à vray dire: Mais en voicy vn qui l'eſt encore plus, & que i'ay tiré de Lipſe. Marcian, dit-il, pauure garçon, natif de Thrace, eſtant party de chez luy, auec deſſein de s'aller enrooller, fit rencontre par le chemin du corps d'vn homme qu'on venoit de tuër. La pitié qu'il en eut le fit reſoudre à l'enſeuelir. Mais comme il eſtoit apres, le voilà pris ſur le fait, & accusé de ce meutre. L'on eſtoit ſur le point de l'executer, quand il arriua fortuitement que l'Autheur du crime eſtant reconnu, le rendit abſous. Il s'enroola doncques à la place d'vn Soldat qui eſtoit mort à la guerre, & qu'on appelloit Auguſte : Mais lors qu'il eſtoit deſia parmy les Regimens, le mal-heur

voulut pour luy, qu'il tombaſt malade dans la maiſon de deux freres, Iulius, & Tatianus, où il fut contraint de demeurer quelque temps. Comme il euſt recouuré ſa ſanté, ſes deux amis le voulant diuertir, le menerent à la chaſſe, où la laſſitude, & la chaleur l'ayant abattu, il ſe mit à repoſer en pleine campagne. Voilà cependant pareſtre ſur luy vne Aigle extraordinaire, qui pour luy faire ombre ſe mit à deſployer ſes grandes aiſles en l'air, les y tenant également balancées. Tatianus s'en apperçoit auſſi-toſt, eſueille ſon frere, & luy monſtre ce Prodige. Ils s'en eſtonnent tous deux, & en tirent cette coniecture, que Marcian ſeroit vn iour Empereur. Eſtans dōc rauis de cette bonne fortune, il s'en reioüiſſēt auecque luy, & l'aſſiſtent d'argent, pour acheuer ſon voyage, à condition qu'il ſe ſouuiendroit d'eux à ſon auenement à l'Empire. Ce preſage fut grand, à vray dire. Mais il eut cela de merueilleux par deſſus les autres,

qu'il luy arriua derechef, de méme qu'au-parauant. Il s'en alloit en Affrique, sous la conduite d'Aſpar, quand il s'y donna vne ſanglante bataïlle contre le Roy Genzeric. Il y eut quantité de priſonniers de part & d'autre; du nombre deſquels fut Marcian, que la violéce de la châleur apeſantit de ſommeil, & le fit coucher par terre; Où comme il dormoit auec quelques autres, vne Aigle vola ſur luy pour la ſeconde fois, eſtendant ſes aiſles en haut, d'où elle luy faiſoit ombre en la preſence des gens de guerre. Genzeric meſme y prit garde; & le mit en liberté, luy recommandant que lors qu'il ſeroit Empereur, il ſe ſouuint d'entretenir la paix auec les Vandales. A quelque temps de là, Thodoſe venant à mourir, ſa Sœur Pulcherie choiſit Marcian & pour Empereur, & pour ſon mary; à condition neantmoins, qu'il ne le ſeroit que de nom, ſans toucher à ſa Virginité, qu'elle auoit voüée à Dieu. Par tous ces exem-

ples, & particulierement par ce dernier, que i'ay deduit vn peu au long, pource qu'il n'eſt pas commun, il paroiſt viſiblement, qu'auec beaucoup de raiſon l'Aigle a touſiours eſté priſe pour vne marque d'honneur, & de preeminence, puis qu'en cét Oiſeau il y a ie ne ſçay quels preſages ſecrettes de la fortune des hommes. Mais elle eſt ſur toût de bon augure aux gens de Guerre, qui pour ce ſuiet en faiſoient anciennement, la principale & la plus glorieuſe de leurs Enſeignes militaires.

Qu'on se desgoute des Voluptez auec le temps.

DISCOVRS XV.

IE trouue excellente la Fable de Titon, qui dit que l'Aurore en estant passionnement amoureuse, & desirant d'en auoir vne perpetuelle jouïssance, demanda cette faueur à Iupiter, que son Amãt fust inuincible aux traits de la Parque. Mais par l'imprudence de son sexe, elle oublia d'ajouster à sa requeste qu'il eust à viure à iamais exempt des langueurs du dernier âge. Ainsi le mesme Destin qui affranchit Titon des loix de la Mort, n'empescha pas qu'vne ennuyeuse & miserable vieillesse ne le surprit. En effet, quand mesme il se pourroit faire, que parmy les hommes il s'en trouuât quel-

qu'vn qui fut destiné à ne mourir point, cela n'empescheroit pas que sa foiblesse ne s'augmentât de iour en iour par la longueur de ses années; ce qui fut cause que Iupiter touché de la disgrace du miserable Titon; le conuertit en Cigale.

Cette Fable est vn ingenieux crayon, & vne veritable description de la Volupté, qui semble si delicieuse en son Aurore; que les hommes souhaiteroient volontiers qu'elle en fust inseparable. Cependant ils ne considerent pas, que lors qu'ils y pensent le moins, ils en peuuent estre dégoustez, & s'ennuyer d'elle, cõme d'vne fascheuse vieillesse. Aussi arriue-t'il en ce dernier âge, que l'homme priué de tout plaisir, & n'ayant rien de vif en luy que le desir & l'affection, ne fait seulement qui criailler, comme la Cigale. Car alors il sẽble borner tous ses plaisirs dans le recit des bonnes fortunes qu'il se souuiẽt d'auoir euës, & du bon tẽps qu'il s'est donné durant sa ieunesse. Cela se re-

marque aſſés ſouuent aux Champions de Venus & de Mars, dont les vns ont toû-jours à la bouche des contes d'amour, & les autres des ſtratagemes de guerre, pour en eſtourdir ceux qui les eſcoutent: En cela ſemblables aux Cigales, toute la vigueur deſquelles ſe reſout confuſément en bruit & en voix.

Qu'il faut endurer &, s'abſtenir.

DISCOVRS XVI.

TOVTE la methode de bien viure eſt compriſe dans ces deux mots du Philoſophe Epictete : *Endurer*, & *s'abſtenir.* Par l'vn nous ſommes exhortez au Trauail, & par l'autre à la Continence ; doù le Poëte Horace a tiré le ſuiet de ces vers, qui meritent bien d'eſtre remarquez.

Celuy qui s'eſtudie à franchir la barriere,
Et qui veut paruenir au bout de la carriere,

A beaucoup à souffrir, pour emporter le prix;
Contre le mauuais sort il faut qu'il se maintienne,
Qu'il trauaille, qu'il suë, & mesme qu'il s'abstienne
Des plaisirs de Bacchus, & de ceux de Cypris.

L'homme se monstre constant à souffrir, quand il ne cede point au malheur, pour grand qu'il puisse estre, & lors que par vne constante habitude qu'il a prise à la Patience, toutes les trauerses de la vie luy semblent moindres que sa resolution & que la grandeur de son courage. Ainsi l'entendoit le Philosophe Seneque, quand pour s'endurcir dans toute sorte d'euenemens contraires: *Ie sçay*, disoit-il, *que ie suis homme, & par consequent sensible à la douleur. I'aurois donc mauuaise grace de m'en aller chercher volontairement les afflictions, les maladies, & la mort mesme; Aussi n'en suis-ie pas d'auis. Mais il est bien vray que si elles m'attaquoient, & s'il m'en falloit passer par là, ie tascherois*

en tel cas de m'y resoudre ; & de ne rien faire d'effeminé. Car apres tout, c'est lascheté que de souhaitter les tourmens ; comme au contraire, c'est vne chose loüable que de les endurer courageusement. Au sentiment de Seneque se rapporte celuy d'Aristote, qui dit, que le plus haut point de la Force & de la vraye valeur consiste à souffrir pour l'amour de la vertu. Qui peut en venir là, n'est iamais vaincu, & deuient presque impassible, à force de s'accoûtumer à patir: Ce que le Sage Socrate sceut si bien faire, que dans les plus fortes reuolutions, ou generales, ou particulieres, iamais il ne changea de visage.

Ie passe maintenant à la Continence, qui est le second point que ie me suis proposé de traitter dans cét Embleme. L'estenduë en est si vaste, que toutes les belles qualitez de l'ame sont de sa iurisdiction ; C'est d'où vient que dans Lactance il y a trois differẽts degrez de vertu; dont le premier est de s'abste-

nir des mauuaiſes actions: le ſecond, des mauuaiſes parolles, & le troiſieſme, des mauuaiſes penſees. Cõmeil eſt donc vray que la Patiẽce & l'Abſtinence ſont deux Vertus grandemẽt vtiles; auſſi eſt-il hors de doute que l'impuiſſance à ſouffrir, & l'Incontinence ſont deux vices tres dangereux, & tres dõmageables. Nous donnons des teſmoignages de l'vn & de l'autre, lors que nous n'endurõs point, cõme nous deuons, les iniures qui nous ſont faites, & qu'auec cela nous courons apres les voluptez, que nous sõmes obligez de fuïr. Le ſage Plutarque recõmande à tous les hommes en general, & particulieremẽt aux ieunes gẽs, cette diuine vertu, le propre de laquelle eſt de retrãcher toute ſorte de luxe; d'éuiter ce qui eſt blaſmable de ſoy de tenir en bride les appetits déreglez; de ne point chocquer ce qui eſt iuſte, & de fuïr en vn mot tous ces excez tyranniques & brutaux, qui peuuent deſtruire la sãté du corps & ſoüiller la pureté de l'ame. Cyrus en vſoit ainſi d'ordinai-

re; & ne vouloit iamais voir ny de belles fémes, ny vſer de vins delicieux, ny de viãdes exquiſes: non pas, diſoit il, que ien'aime à rire autãt qu'vn autre; mais c'eſt que ie me veux reſeruer à vne vie plus ſerieuſe, & refuſer à mes paſſions ce que les Voluptueux ont accouſtumé de donner aux leurs. Cette reſolution eſtoit ſans doute digne de Cyrus, & c'eſt en cela ſur tout que les grãds Princes, comme luy, le doiuent bien imiter. Horace les y exhorte, & tous les hommes en general, quand il dit,

Que plus on prend de ſoin à ſe vaincre ſoi-meſme. *[Dieux;*
Plus le ſalaire eſt grand que l'on reçoit des
Car cõme la Vertu donne vn plaiſir extréme,
La Volupté nous perd, & nous rend odieux.

Le vray contentement de l'eſprit, dit Plutarque, *depend de la Continence, & la Continence de la Sageſſe. Celuy donc qui veut faire profesſion d'eſtre ſage, doit s'abſtenir de toute débauche, & fuyr comme autant de maladies contagieuſes à l'Ame, l'Yurongnerie, la*

Colere, le Menſonge, la Meſdiſance, le Blaſpheme, & l'Impieté. Que s'il voit qu'en ce combat des ſens & de la Nature, il ait de l'auerſion à s'eſprouuer, & de la peine à ſe vaincre, qu'il s'y accouſtume peu à peu, & il treuuera que ce qui luy ſembloit comme impoſſible d'abord, luy ſera rendu facile auecque le temps. Ce ſont les paroles d'vn Payen, dans le traitté qu'il a fait *Des moyens de dompter la colere,* Où il adiouſte, Que pour en venir à bout, & de toutes les autres Paſſions qui nous font la guerre, la grace Diuine nous eſt entierement neceſſaire. En quoy veritablement il parle en Chreſtien, & il ſemble y auoir vne grande conformité entre ſes paroles & celles du Sage, quand il dit, *I'ay cognu que ie ne pouuois autrement eſtre continent, ſi Dieu ne me faiſoit ce don : Et voylà pourquoy ie me ſuis adreſſé à luy : ie l'ay prié, & ie l'ay obtenu.*

Ce que i'ay dit de la Continence n'eſt pas ſans exéple, meſme parmy les Payens

& se peut verifier tant par celuy d'Alexandre, qui ne voulut pas seulement regarder la femme ny les filles de Darius; que par celuy de Scipion, qui s'abstint volontairement des approches d'vne Fille, qui par le droict de la guerre luy appartenoit, & que la Nature auoit pourueuë de toutes les graces & de toutes les beautez imaginables. Nous en auons encore d'autres tesmoignages bien plus merueilleux, & plus croyables aussi, à cause de l'assistãce particuliere de la grace diuine. Que si i'auois à les debiter icy, ie n'aurois qu'a dire, Que l'Empereur Henry premier, & Cunegonde sa femme, par vn accord mutuel vescurent ensemble dans le Mariage sans se toucher, Qu'Arnoul de France, Alphonse, Roy d'Arragon, Edoüad, Roy d'Angleterre; Vandrille Conte Palatin, & quantité d'autres personnes illustres en firent de mesme. Mais toutes ces preuues, bien que tout à fait illustres, ne peuuent estre

que superfluës, pour vne verité que l'experience nous rend visible, qui est, qu'en cette vie il faut necessairement *Endurer*, *&* *s'Abstenir*; Ce qui me semble assez bien representé dans cét Emblemo par le Taureau, Animal infatigable, qui dans les Figures Hierogliphiques des Egyptiens est vn Symbole de Trauail, & pareillement de continence, pource, dit Pline, qu'il n'approche plus de la Genisse, depuis qu'vne fois elle a conceu.

Les voluptez ont leur saison,
Chez les Bestes irraisonnables;
Au lieu qu'il n'est point de Raison
Pour les hommes insatiables.

Le mouuement imperieux
D'vne aueugle Concupiscence,
Les porte d'vn cours furieux
A toute sorte de licence.

Leurs maux ne ſont point limitez,
Et l'obiet qui leur eſt contraire,
Les porte à des extremitez,
Dont ils ne peuuent ſe diſtraire.

Le ſeul Vice les fait punir;
Et les peines en ſont viſibles,
Pour ne ſçauoir pas s'abſtenir
Des choſes qui leur ſont nuiſibles.

Que les biens de l'homme ſont en l'homme meſme.

DISCOVRS XVII.

LE ſuiet de cét Embleme eſt pris de Iuſtin, qui dans la deſcription qu'il fait des Scythes, au ſecond liure de ſon Hiſtoire; *Ces peuples*, dit-il, *ne ſçauent que c'eſt de mettre des bornes aux champs, & ne ſe connoiſſent point à les labourer. Leur retraite n'eſt point aſſeurée : & ils n'ont ſoin que de leur Beſtial, qu'ils menent paiſtre en des lieux deſerts, & où la terre eſt touſiours en friche. Ils viuent au reſte en Vagabons, tantoſt d'vn coſté, tantoſt*

de l'autre ; Et n'ont pour toutes maisons que certains chariots qu'ils couurent de peaux, à cause du mauuais temps, & où ils ont accoustumé de se retirer auec leurs femmes & leurs enfans. Leur gouuernement depend plustost de leurs caprice que des Loix. Car ils n'en ont aucune entr'eux & le plus haut point de leur Iustice consiste en la punition des Voleurs, qu'ils hayssent mortellement. Aussi n'y auroit il guere d'asseurance parmy des gens qui sont peu soigneux de garder leur bien, & qui laissent toutes choses à l'abandon, s'il falloit que le Larcin s'y meslast. Autant que les autres hommes estiment l'or, ou l'argent, autãt ceux-cy le mesprisent. Le laict & le miel sont leur nourriture ordinaire. L'vsage des draps, & des autres estoffes de laine n'est point parmy eux ; Et pour resister aux rigueurs de l'Hyuer, qui est grand en leur pais, ils se couurent ordinairement de peaux de bestes, ou de fourrures. Auec tout cela neantmoins, quelque barbarie qu'il semble y auoir en eux, leur Continence merueilleuse ne laisse pas de former leurs mœurs, & de bannir entierement de leur Ame

la

la conuoitise du bien d'autruy. Aussi est-il vray que du seul vsage des richesses naist le desir de les posseder : & pleust aux Dieux que cette mesme moderation fust commune à tout le reste des hommes. Si cela pouuoit estre, il n'y auroit pas tant de guerres qu'il y a dans le monde ; & Mars ne se donneroit point cette gloire, de trancher plus de vies auec son Espée, qu'il ne s'en coupe par les ciseaux de la Parque. Mais pour reuenir aux Scythes, n'y a-t'il pas dequoy s'estonner de voir que la Nature leur donne ce que les Grecs ne peuuent acquerir, ny par les leçons de leurs Docteurs, ny par les preceptes des Sages de leur pays? Chose estrange! que la politesse des mœurs soit contrainte de ceder à ce qu'on appelle Barbarie, & que les vns se trouuent beaucoup mieux d'ignorer tout à fait le Vice, que ne font les autres d'auoir vne pleine connoissance de la Vertu. Voyla comme sont descrits ces peuples dans cét endroit de Iustin, qui m'a semblé si beau, que i'ay bien voulu le mettre icy tout entier, pource, comme i'ay dit cy-deuant, qu'il n'y a

point de doute qu'Alciat en a tiré cét Embleme. Le tiltre en est tel que ce bon mot de Bias, *Qu'il portoit tous ses biens auec luy.* Par où nous sommes aduertis, que les nostres ne doiuét point dependre des choses qui d'elles-mesmes sont perissables, & qui n'ont pour creatures que des espines; mais plutost de celles que la Nature nous donne, ou que l'esprit nous fournit : ce que l'on peut expliquer aussi à l'aduantage de la Pauureté, pour monster qu'encore que tout le monde l'aprehende, elle ne craint rien pourtant, & qu'en quelque lieu qu'elle se rencontre, elle y est tousiours en seureté.

Pour le premier point, c'est vne Verité manifeste, que l'homme doit faire en sorte de trouuer en soy-mesme les vrais biens de l'Ame, qui sont les Vertus, au lieu de se mettre en peine d'en chercher de perissables sur la Mer, & dans les entrailles de la terre. Car qu'est-il besoin qu'il se trauaille si fort pour des richesses, puis

que l'acquisition en est si hazardeuse, & la possession si mal asseurée? Ne sçait-il pas bien qu'elles sont à l'esprit ce qu'est au corps vne charge trop pesante? Que ceux qui s'y attachent auec passion, n'en ont iamais du plaisir? Que leur Auarice les rend pauures dans leur abondance? Que leur repos diminuë, à mesure que leur reuenu s'augmente? Que peu de chose suffit à la Nature, & que l'Enfant qui vient au monde, est contraint de se contenter d'vn chetif lange, & d'vn peu de laict? Qu'il apprenne donc des Scythes, dont ie luy propose icy l'exemple, que le moyen de deuenir riche ne consiste pas à faire amas de thresors, mais à moderer la conuoitise que l'on a pour eux. Estime heureux qui voudra, disoit Bias, l'homme qui est riche; pour moy ie tiens que celuy qui ne se soucie point de l'estre, est encore plus content; & que le plus court chemin pour arriuer aux richesses, est de les tenir pour indifferẽtes.

Ie trouue excellent à ce propos vn trait de Socrate; qui dans vne cōuerſation voyāt qu'Alcibiades ne parloit d'autre choſe que des maiſons qu'il auoit aux champs, luy demanda ſi dans vne Carte vniuerſelle du monde, qu'il luy monſtra pour cét effet, il ne pourroit point recōnoiſtre ſes terres. A quoy Alcibiades ayāt reſpondu que nō; D'où vient donc, luy repliqua ce Philoſophe, que vous vous picquez ſi fort d'vne choſe qui n'eſt point en tout le monde; C'eſtoit ſans doute pour luy faire voir la vaine apparence des choſes d'icy bas, qui n'ont en effet qu'vn faux eſclat, à cōparaiſon de la Vertu, dont les lumieres ſont vrayes & touſiours pures. Auſſi n'y a il point de threſors qui luy puiſſent eſtre cōparés. Car comme diſent les Stoïciens, elle ſeule eſt le vray bien de l'homme, ainſi que le Vice en eſt le plus grand mal. En effet il n'y a que le ſeul Vertueux qui ſe puiſſe dire bien-heureux & libre; quand meſme

il seroit enfermé dans le tonneau de Pha-laris, ou dans celuy de Perille. Le Vicieux au contraire est tousiours Esclaue, eust-il l'Empire de Cyrus, la gloire d'Alexandre, & les richesses de Crœsus. Il est d'autant plus miserable en sa condition, qu'au milieu de la magnificence & de la pópe ou il se voit, il traine des chaines qui l'ébarrassent partout; & qui pour estre d'or, n'en sont ny moins dures, ny moins pesantes: Il a beau se voir enuirõné de gardes, s'il craint luy-mesme ceux qui le craignent, & si l'aprehension qu'il a d'ailleurs de perdre ce qu'il possede, luy donne de continuelles alarmes.

Il n'en est pas de mesme du Pauure. Comme il n'a rien à perdre, il n'a rien aussi à craindre. Pourueu qu'il ne manque pas de probité, il se croit comblé de toute sorte de biens, & dit à par soy, apres Epictete: Insensé que tu és! ne vois-tu pas que si la Nature t'a-uoit fait naistre en Perse, elle te feroit

aussi naistre l'enuie d'y demeurer, & que tu quitterois volontiers tout autre païs, pour viure heureux dans le tien? Puis dõc qu'il est vray que tu es né pauure, & que tu n'auois rien, quand tu vins au monde, pourquoy te mets-tu si fort en peine pour des choses que la Fortune te peut oster en vn moment, apres quelle aura esté long-tẽps à te les donner? Ce raisonnement est d'vn grãd Philosophe, qui adiouste en suitte, que pour empécher que cette méme Fortune, cõme volage qu'elle est, ne nous préne au dépourueu, il fait bon de s'apriuoiser de bonneheure auec que la Pauureté. Car elle ne craint ny les reuolutiõs des Estats, ny les surprises des Larrons, ny les forces des Vsurpateurs. Ces mesmes Scythes, dont il est traitté dans cét Embleme, le voulurent ainsi donner à connoistre au grand Alexandre, quand ce fameux Conquerant les ayãt fait aduertir, qu'il s'en alloit fondre dans leur païs à main armée, il luy res-

pondirent, *Qu'ils ne le craignoient point, & que la Paureté, qui leur estoit familiere, les mettoit à couuert de tout sorte de violences.* Ce fut elle aussi qui fit que plusieurs grands hommes de l'Antiquité abandonnerent volontairement leurs charges & leurs richesses pour la suiure: Tels furent entre les autres le sage Fabrice, & Crates le Thebain dont l'vn desirant de se posseder soy-mesme, quitta les grandeurs, & l'autre les biens du monde, pour ioüir du repos de l'ame, & vacquer à la contemplation des choses celestes. Car il se voit par espreuue, qu'au poinct où la Paureté raffine l'esprit, elle aprend à l'homme la pratique vniuerselle des Vertus, dont les Philosophes n'enseignent simplement que la Theorie.

Du conseil des Princes.

DISCOVRS XVIII.

L'ANCIENNE Fable nous fait acroire, que Iupiter ayant espousé Metis, c'est à dire le Conseil, s'aperceut à quelque temps de là qu'elle estoit enceinte; ce qui fut cause qu'il la deuora tout aussi-tost, sans vouloir attẽdre qu'elle accouchast; si bien que luy mesme deuint gros, & enfanta Pallas, qui par vn merueilleux effet nasquit de son cerueau tout armée.

Le sens de cette Fable, qui semble monstreuse d'abord, & hors d'apparence, contient vne grande Maxime d'Estat. Car elle monstre auec quelle industrie lesRois ont accoustumé de se gouuerner en leurs Conseils, afin de conseruer ensemble leur grandeur & leur Maiesté, & d'en augmenter la force & l'éclat enuers

leurs ſujets. Les Princes tiennent pour maxime, Que c'eſt vne choſe qui ne deroge nullement à leur Maieſté, d'eſtre comme mariez auec leur Conſeil, & de ne rien entreprendre que par l'auis de ceux qui en ſont, principalement en matiere d'affaires, qui ſont importantes à leur Eſtat. Toutesfois quand il eſt queſtion de faire vn Edit, action qui correſpond à l'enfantement, en tel cas ils ne permettent point d'aller plus auant, afin qu'on ne croye pas que cela depende de la volonté de leurs Conſeillers. C'eſt pourquoy les Princes, ſi ce n'eſt aux choſes dont ils deſirent effacer la hayne & l'inimitié, ont accouſtumé de rapporter à eux-meſmes tout ce qu'on a fait, & qui a eſté comme formé dans le corps de leur Conſeil, afin qu'il ſemble que l'Edit prononcé ne ſoit venu d'autre que d'eux, non plus que l'execution, figurée par la Deeſſe Pallas, qui naſquit armée. Ce qui ſignifie, que tels Arreſts ſe donnent vne

pleine puiſſance en ſortant, & qu'ils attirent auec eux vne certaine neceſſité. Or ce n'eſt pas aſſez que l'authorité d'vn Roy ſoit iointe à telles executions, non plus qu'vne volonté qui ne ſoit point ſuiete à perſonne; s'il ne ſe trouue encore des hommes, qui de leur propre chef, c'eſt à dire par leur prudence, mettent au iour la reſolution qu'on a priſe, & l'ordonnance vne fois conceuë.

Du Conſeil ioint à la Force.

DISCOVRS XIX.

LE ſuiet de cét Embleme eſt pris de l'Iliade d'Homere; où dans vn Conſeil de guerre que tiennent enſemble Menelaüs, Agamemnon, & Neſtor, ils ſont tous trois d'auis d'enuoyer des Eſpions au camp des Troyens. A quoy Diomede s'offre auſſi toſt, pourueu qu'on luy donne vn Compagnon; Et s'adreſſant à Neſtor, *Iay aſſez de cœur,* dit il, *pour m'en aller iuſques dans les tentes des Ennemis, qui ne ſont pas loing d'icy. Mais ſi quelqu'vn me veut ſuiure,*

i'en ſeray plus courageux, & plus reſolu: Car deux hommes enſemble ſe conſeillent l'vn l'autre, & leur entrepriſe en reüſſit mieux. Au contraire, vn homme ſeul n'eſt iamais ny ſi hardy, ny ſi aſſeuré de ce qu'il doit faire. Apulée explique ſuccintement cét endroit d'Homere, lors que parlant du Demon de Socratte; Et quoy, dit-il, n'eſt-il pas vray qu'Vlyſſe & Diomede ſont choiſis enſemble, & aſſociés, pour nous apprendre que le conſeil & le ſecours, l'eſprit & la main, le courage & l'eſpée doiuent eſtre inſeparables? Car en effet il eſt impoſible de venir à bout glorieuſement de quoy que ce ſoit, principalemẽt de ce qui regarde les entrepriſes militaires, ſi l'on ne ioint la force du corps à la maturité du Conſeil; c'eſt à dire la fougue des ieunes gens, qui ſont d'eux-meſmes forts & robuſtes, n'eſt arreſtée & conduitte par l'experiẽce des Vieillards; Ce qu'on ne mettra iamais en doute, ſi lon conſidere bien, *Que ce n'eſt pas ſeule-*

ment par la force, par la diligence, & par la vitesse; mais par la raison, & par le Conseil, qu'on vient à bout des grandes affaires. Les Egyptiens le vouloient ainsi donner à connoistre par leur Mercure à deux faces, dont l'vne representoit celle d'vn venerable Vieillard, & l'autre celle d'vn ieune homme. Aussi est-il vray que le Conseil & la Force se doiuent marier ensemble, comme disoit vn ancien Poëte; & qu'ils ont besoin d'vne mutuelle assistance. C'est le mesme sentiment de Saluste, le plus poly de tous les Escriuains de son temps, qui commence son Histoire de la Conjuration de Catilina par ces parolles expresses. *Auant que d'entreprendre vne affaire, il y faut penser meurement. Mais depuis que le Conseil en est pris, il n'est plus question que d'en venir à l'execution, car ce sont deux choses si estroittement vnis, que l'vne ne peut passer du secours de l'autre.* A cela se rapportent ces vers d'Hesiode.

Beaucoup de gens asseurément
Ont tousiours bien plus d'industrie ;
A donner de l'accroissement ,
Et de la force à leur Patrie.

I'allegueray à ce propos l'exemple de Lelius & de Scipion, qui n'estoient pas tant considerables pour l'amitié mutuelle qui les fait encore reuiure dans l'Histoire, que par les sages conseils qu'ils se donnoient l'vn à l'autre, quand il falloit deliberer sur quelque affaire d'Estat. A raison dequoy ceux qui portoient enuie à la gloire de Scipiõ, disoient ordinairement, qu'en matiere d'actions militaires, c'estoit vn excellent Comedien, qui sçauoit parfaitement representer ce qu'on luy monstroit; & qu'il en deuoit toute la gloire aux conseils de Lelius, son compagnon d'office. Par où ie conclus auec Iules Capitolin, Que ny dans les affaires de la guerre, ny dãs celles de la Paix, il ne fut iamais rien entreprendre que par l'aduis de personnes dont l'experience

nous

nous eſt connuë; Auſſi eſt-il bien plus iuſte, qu'vn ſeul ſuiue le ſentiment de pluſieurs qu'il ne l'eſt, que pluſieurs dependent entierement du conſeil d'vn ſeul.

Que le Vulgaire aime les faux bruits, & qu'il ſe plaiſt aux factions.

DISCOVRS XX.

LES Poëtes racontent, que les Geans furent ſi hardis, que de faire la guerre à Iupiter, & aux autres Dieux, qui les vainquirent, & les exterminerent à coups de foudre. Ils adiouſtent enſuitte, que la Terre irritée contre les Dieux, pour auoir mal traitté ſes Enfans, s'en voulut venger; & que pour cét effet elle mit au monde la Renommée, derniere ſœur des Geans, comme ces vers le demonſtrent.

La Terre aux larges flancs, qui tout germe & conçoit,

Pour la perte des ſiens dont elle rougiſſoit ;
D'ire contre les Dieux, & de fureur preſſée,
L'enfanta, comme on dit, aux pieds prompts & diſpos ;
Digne & derniere ſœur d'Encelade, & de Cée,
Dont la legereté n'a iamais de repos.

L'explication de cette Fable eſt telle : Par la Terre les Poëtes ont voulu donner à connoiſtre le naturel du vil populaire. Ce Monſtre ne ceſſe iamais de s'emporter inſolemment contre ceux qui ont de l'empire ſur luy, ny d'auoir auſſi de nouueaux deſirs pour de nouuelles factions; Ce qui eſt cauſe qu'aux premieres occaſions qui ſe preſentent, il engendre auſſi toſt des Rebelles & des Seditieux, qui ſont ſi meſchans, & ſi temeraires, que de conſpirer ſouuent contre leurs propres Princes, auec intention de les abatre, s'ils peuuent. Cependant, s'il arriue que tels Mutins ſoient deffaits, le menu peuple tant il eſt d'vn pernicieux naturel, en

produit d'autres encore pires: Car alors ſe declarant ennemy de la tranquillité publique, il ſeme de mauuais bruits, & les publie de toutes parts. Durant ce deſordre il ne ſe parle que de ſecrets meſcontentemens, de nouuelles funeſtes, & de ſemblables alarmes, que les ames baſſes donnent quelquefois aux plus aſſeurez; ce qu'elles font ordinairement, ou par vne malice la plus noire qui fut iamais, ou pource que ne pouuant aimer le bien de l'Eſtat, elles s'eſtudient à rendre odieux ceux qui en tiennent le gouuernail. Par où l'on peut voir, que les actions des Rebelles, & les bruits des Seditieux, ne different ny d'extraction, ny de genealogie, mais de ſexe tant ſeulement; les vnes eſtant comme des femelles, dont les autres ſont les maſles.

Qu'il faut pardonner les offences.

DISCOVRS XXI.

IL n'est point de tromperie si dangereuse que celle qui se deguise d'vn faux masque d'Amitié. Elle est d'autant plus à craindre, que les apparences en sont flatteuses, & les effets ruineux. Car il n'est rien si facile que d'estre deceu par vn mauuais Amy, quand il arriue que nous laissant amadoüer à ses belles paroles, nous luy ouurons nostre cœur, & que cependant la confidence où nous croyõs

eſtre auecque luy, le diſpoſe à nous trahir, & ſert d'acheminement à ſa perfidie. Quoy qu'il en ſoit neantmoins, tant plus cette offence eſt grande, tant plus il y a de gloire à la pardonner, & à ne s'en point venger, quand l'occaſion s'en preſente. Nous auons dans l'Hiſtoire quantité d'excellens hommes, qui nous aſſeurent de cette verité, par les exemples qu'ils nous en donnent. Tel eſt celuy de Solon, qui met le ſouuerain bien de ſes Citoyens, à perdre le ſouuenir des injures; Celuy de Socrate, qui s'offrit publiquement à ſeruir Ariſtophane, apres en auoir receu en plein Theatre tous les deſplaiſirs, & tous les affronts imaginables; Celuy de Pittacus, qui pouuant tirer raiſon par la Iuſtice de l'Ennemy de ſon repos, n'en voulut rien faire, alleguant tout haut, *Que le Pardon valoit touſiours mieux que la Vengeance*; Et pareillement celuy de Marcellus, qui s'eſtant iuſtifié des cri-

mes dont ceux de Sicile l'auoient chargé, ne laissa pas depuis de leur rendre de fort bons offices, & de les prendre en sa protection.

Il se voit clairement par tous ces exemples, Que c'est le propre d'vn grand courage de se resoudre à la patience, quand on l'irrite. Mais tous les hommes n'ont pas ce don; Et tel dissimule pour vn temps, qui ne le fait que pour s'ouurir vn plus grand chemin à la vengeance, quãd l'occasion luy en facilite le moyen. Tesmoin Iustinian, fils de Constantin, à qui le souuenir d'auoir eu les narines coupées, & d'auoir de plus esté démis de l'Empire par Leon, fut si sensible & si déplaisant, qu'apres son restablissement, toutes les fois presque qu'il estoit contraint d'essuyer l'humeur qui luy distilloit sur ce qui luy restoit de nez, il faisoit couper la gorge à quelqu'vn de ceux qu'il sçauoit auoir esté du nombre des Conspirateurs. Ce qui ne fait que trop

voir, qu'encore que noſtre inclination nous porte quelquefois à oublier les injures, il eſt pourtant veritable, qu'il nous reſte ſouuent dans l'ame ie ne ſçay quelles flammes de hayne; qui pour n'eſtre pas encore bien eſteintes, ſe rallument par le moindre vent que nous auons de l'offence qui nous a eſté faite. A quoy certes ſont plus ſuiets que les autres, les hommes d'authorité, qui s'emportent à la fin, & qui changent leur patience en fureur, apres en auoir beaucoup enduré. En cela ſemblables à ces torrens impetueux, qui venant à ſe déborder forcent tout à coup les digues qu'on leur a longtemps opposées; & rendent illuſtres leurs degaſts par les choſes meſmes qu'on à miſes pour obſtacles, la rapidité de leur courſe.

Or bien qu'il faille aduoüer, que les iniures faites à l'Eſtat ne doiuent pas eſtre negligées, puis qu'il eſt certain qu'vne trop grande tolerance ne ſçau-

roit eſtre que dommageable au plublic, il eſt pourtant neceſſaire que le Prince y apporte les precautions neceſſaires, & qu'il ſe ſouuienne de ces parolles de Seneque, *Si tu vois que celuy qui t'a faſché, ſoit plus foyble que toy, pardonne luy volontiers Que s'il eſt plus fort, pardonne à toy-meſme.* Auſſi comme dit fort bien Ciceron, *Ceux qui cherchent à venger les iniures qu'on leur a faites, aiment mieux contenter leur paſſion, que ſeruir leur patrie.* Mais quant aux iniures particulieres, on a touſiours appellé ſageſſe & accortiſe de les pardonner, ou de les diſſimuler du moins pour l'amour du public. Ie diray bien dauantage, & ie le diray auec Seneque, c'eſt *Qu'il n'appartient qu'aux grands courages de les ſouffrir, puis qu'il n'y a rien de ſi glorieux qu'vn Prince impunément offencé.* Ie rapporteray à ce propos l'exemple de Camille, perſonnage, s'il en fut iamais, d'vne illuſtre reputation, & à qui l'on donna iuſtement le nom de Romulus, comme s'il

euſt eſté ſecond fondateur de Rome, à cauſe qu'il aima mieux ſe ſouuenir de ſa Patrie affligée, que de l'offence qu'il auoit receuë, Et certainement, bien que l'homme ſe puiſſe reſoudre difficilement à endurer vne lâcheté, veu qu'à meſure qu'il s'en ſouuient, il ſe ſent épris d'vn ardent deſir de s'en venger; il eſt vray neantmoins, que s'il ſe roidit fortement en cette lutte, la victoire luy demeurera ſans doute, principalement s'il ſe couure comme il faut du bouclier de Patience qui eſt vn ſalutaire preſeruatif contre les maux de la Vie. Cela nous eſt demonſtré dans cét Embleme, où par le Chien qui mord vn homme à la iambe; ſe doit entendre vn Ennmy, à qui nous auons fait du bien autrefois; & par celuy qui en ſouffre la morſure, vn eſprit ſi patient & ſi fort, qu'il eſt inuincible à tous les traits de ſes perſecuteurs: ſe remettant touſiours en memoire; *Que c'eſt vne haute vertu de ne point bleſſer celuy qui nous a bleſ-*

ſez , vne grande Generoſité de ne s'en eſmouuoir point , & vne gloire extraordinaire ; De pardonner à ceux à qui nous pouuons nuire.

Qu'il n'est pas impoßible de vaincre l'Enuie.

DISCOVRS XXII.

IL n'est point d'Estat, ny de Prince, ny mesme point d'homme priué; dont la condition ne soit suiette à l'Enuie, C'est le Destin des choses du Monde. que ce Vice s'attache tousiours à la Vertu, comme les chenilles aux plus beaux arbres, & que ceux qui par le rang qu'ils tiennent, par leur puissance, & par leurs bonnes actions, se rendent cõsiderables, sont ordinairement enuiez. Car les hommes qui sont au dessous d'eux, &

plus mal traittez de la Fortune qu'ils ne voudroient, s'emportent enfin, comme ils ne peuuent satisfaire à leur conuoitise, & s'imaginent follement d'auoir plus de merite que les autres, qui par leur propre industrie, & quelquefois aussi par le hazard, s'aduancent dans les honneurs & dans les richesses: ce qui est cause que sans en auoir receu aucun déplaisir, ils ne laissent pas toutesfois de les hayr, & d'en parler mal. Ils font bien encore pis; C'est que par les mauuais offices qu'ils leur rendent en cachete, & par les pieges secrets que leur malice leur tend, ils essayent peu à peu de sapper les fondemens de leur fortune. Dequoy ne pouuant venir à bout, ils se donnent eux-mesmes la gesne, & font leur supplice du bon-heur d'autruy; En cela semblables aux vers, qui corrompent la matiere dont ils sont engendrez, si bien qu'il faut necessairement qu'ils meurent, quand elle leur manque.

Or quoy que de tous les Vices, celuy-cy soit le plus cõmun, & le plus attaché à la foiblesse des hommes, à cause de leur ardente passion enuers les choses du monde; neantmoins comme c'est le propre du Sage de se resoudre à la Patience, & du Prudent, de laisser les enuieux tels qu'ils sont; ainsi n'appartient-il qu'aux personnes vertueuses, & qui doiuent à leur propre merite le rang qu'elles ont par dessus le commun, de ne s'estonner point si les méchãs les en haïssent. Car elles sont assez vengées, ce me semble, de voir que tous ces traits de malice tounent la plus-part du temps contre les Traistres qui les descochent, puis que c'est en vain qu'on porte enuie à ceux qu'il plaist à Dieu éleuer, & que son ayde met à couuert. Il faut remarquer icy, qu'encore qu'il y puisse auoir diuers moyens de n'attirer point ce Vice sur soy; l'on en trouuera pourtant deux principaux, si l'on considere que cette espece de hayne, qui a sa

ſource dans la Vertu d'autruy, n'eſt pas de longue durée; & qu'elle s'eſteint auſſitoſt, ou par vn grand éclat de puiſſance, ou par la moderation qu'on apporte à n'abuſer pas de la fortune. Car l'experience fait voir, que les biens exterieurs, comme par exemple les richeſſes, les honneurs, les amis, les parens, & l'eſtime qui naiſt des bonnes actions, ſont des choſes qui perſecutent les enuieux, & qui leur déplaiſent d'autant plus, qu'elles leur font perdre l'eſperance de les pouuoir iamais poſſeder. Que ſi de hazard il arriue que ceux qui iouïſſent de ces commoditez, en vſent inſolemmẽt, il ne faut pas s'eſtonner s'ils attirent l'Enuie ſur eux, puis qu'en ſe bleſſant de leurs armes, ils ſe peuuent dire la cauſe des maux qu'ils ſouffrent. Nous pouuõs adiouſter à cecy, que comme ceux que la Nature a fait naiſtre pauures, & qui n'ont aucun appuy, ſe voyent ordinairement expoſés à la riſée publique; Ainſi les perſõnes ac-

commodées, à qui la Fortune diſtribuë liberalement ſes faueurs, ſeruent de but à l'Enuie. Que s'il y a quelque moyen d'en détourner les atteintes, ou du moins de les rendre moins nuiſibles, c'eſt d'exercer les charges auec honneur, de contribuer à l'aduancement des honneſtes gens, & de ne ſe point meſconnoiſtre dans les proſperitez. Car bien que le chemin en ſoit ouuert à pluſieurs, il eſt pourtant ſi gliſſant, que de tous ceux qui ſe laiſſent cheoit, il s'en voit peu qui ſe releuent, & beaucoup qui tombent dans le precipice. Mais quoy qu'il en ſoit, pour cõclure ce diſcours par le ſujet de cét Embleme, tout ainſi que le Feu tẽd touſiours en haut, & conſume la matiere qui s'attache à luy; la Gloire de meſme, ſur tout quand elle eſt acquiſe par la Vertu, a ſon centre dans le Ciel, & les rayons en ſont ſi brillans, que par la force de leur eſclat ils diſſipent en vn moment toute la fumée, & tous les nuages de l'Enuie.

Que les Remonstrances sont quelquefois inutiles.

DISCOVRS XXIII.

L'On dit que les diuers artifices de Cassandre, recherchée d'amour par Apollon, rendirent sans effet la passion de ce Dieu; mais qu'elle ne laissa pas de l'entretenir tousiours d'esperances, iusques à ce qu'ayant eu de luy le Don de predire l'aduenir, & tout ce qu'elle desiroit d'en tirer, sous de beaux semblans

enfin elle reietta ses prieres ouuertement. Ce qui fut cause, qu'Apollon ne luy pouuant plus oster vne chose qu'il luy auoit octroyée, & qui toutesfois allumoit en luy le desir de s'en venger ; pour n'encourir le reproche d'auoir esté mocqué par les artifices d'vne femme ; s'auisa d'adiouster au don fait par luy-mesme à Cassandre, vne peine qu'il voulut estre telle : à sçauoir que ses predictions, bien que tousiours veritables, ne pourroient induire personne à s'y arrester : Comme en effet, quelques veritez qu'elle proferast, on ne la voulut iamais croire. Elle ne l'esprouua que trop, lors qu'ayant predit plusieurs fois la ruine de sa Patrie, il ne se trouua personne qui luy voulust prester l'oreille, ou qui eust la moindre creance en ses paroles.

Cette Fable semble auoir esté feinte

ſur le ſujet des remonſtrances, ou des conſeils inutiles, & qui ſont donnez hors de ſaiſon. Car les hommes d'vn naturel faſcheux & reueſche, ne ſe veulent iamais ſoubmetre à Apollon, c'eſt à dire à celuy qui eſt Dieu de l'Harmonie, pour apprendre de luy comme il faut la melodie des choſes, ou par maniere de dire, les tons graues ou ſubtils qui ſe forment de la parole. Or comme il y a diuerſes ſortes d'oreilles, plus ou moins polies, & ſçauantes, ou plus ou moins groſſieres & communes; Ainſi les temps de parler ou de ſe taire ſont differens.

De là vient que les plus prudens, pour bons & profitables que ſoient leurs Conſeils, ne peuuent rien auancer; & qu'au lieu de les voir reüſſir, ils haſtent pluſtoſt la ruine de ceux auſquels ils les donnent. Mais enfin, quand

il aduient que le ſuccez en eſt dommageable, & conforme à leur prediction; c'eſt alors que les hommes auparauant incredules, les tiennent tout à fait pour Deuins, & pour des Eſprits clair-voyans, qui deſcouurent de loin l'euenement des choſes cachées.

M. Caton d'Vtique nous ſert d'vn fort bel exemple en cecy. Ce grand homme ſceut biẽ preuoir, ainſi que d'vn lien haut-eſleué, la ruïne de ſon pays, enſemble la tyrannie qui preceda la conſpiration. Luy-meſme, comme vn veritable Oracle, predit les animoſitez de ceſar & de Pompée, long-temps auant que l'effet s'en enſuiuiſt; Et cependant, tous ſes auis, bien que ſagement donnez, furent plus dommageables qu'vtiles, & haſterent la perte de ſa patrie. Ciceron le remarque ainſi auec beaucoup de prudence, lors qu'eſcriuant à vn de ſes amis; *L'opinion de Caton*, dit-il, *ne me ſemble pas trop*

mauuaiſe ; Et neantmoins elle eſt quelquefois nuiſible à l'Eſtat. La raiſon eſt, pource qu'il parle comme s'il eſtoit en la Republique de Platon, & non pas dans la lie de Romulus.

Qu'il faut tousiours bien esperer.

DISCOVRS XXIIII.

LES effets de l'esperance, qui redonne assez souuent la vie à ceux qui s'imaginent de l'auoir perduë, nous sont assez bien representez dans cét Embleme, que i'ay tiré d'Alciat, qu'on tient l'auoir composé en vn temps, auquel on attendoit François premier & Charles V. au Concile de Nicée; Car plusieurs se promettoient qu'il s'y feroit vn accommodemét entre ces grands Princes, & qu'en

donnant la Paix à la Chreſtienté, ce ſeroit le vray moyen d'exterminer l'Hereſie, ou de remedier à tout le moins à la pluſpart des maux qu'elle auoit cauſez. Alciat compare donc icy l'eſtat des Chreſtiens à vn grand Nauire, qui eſt ſi fort agité des vents & des vagues, qu'il court fortune d'en eſtre englouty, ſi Dieu ne calme cette tempeſte. Il ne faut pas douter au reſte, que le Nauire ne ſoit vn Symbole d'vne Republique, & que ces feux iumeaux, qu'on appelle vulgairement *Caſtor & Pollux*, n'en ſoient vn autre de l'Eſperance. Pour le premier, nous en auons diuerſes preuues dans Ciceron; comme quand il dit; *Embarque toy, ſi tu veux auecque nous, & ne feins point de te ranger à la pouppe. Tout ce qu'il y a de gens de bien icy, eſt dans vn meſme Vaiſſeau, dont nous taſcherons de tenir droict le gouuernail, & veüillent les Dieux que la route en ſoit heureuſe.* Il ſe ſert de cette meſme Allegorie con-

tre Pison, qu'il tance de cette sorte: *Ne t'imagine pas follement que ie suis homme à m'espouuenter, ny à craindre cette sourcilleuse seuerité dont ton visage se couure. Tout cela ne m'est qu'vne petite nuë, que ie ne dois nullement apprehender, apres auoir malgré les vents & les vagues, conduit à bon port le nauire de la Republique.* Et vn autre endroit il adiouste. *Si ie me voyois sans gouuernail dans ce Vaisseau de l'Estat; si la tempeste des diuisions & des guerres ciuiles me iettoit en pleine mer; si des Pyrates s'en venoient de toutes parts me donner la chasse, & s'ils estoient sur le poinct de me faire esclaue; encore ne sçay-ie pas si ma resolution ne seroit point assez forte, pour s'oposer à leur violence.* I'obmets qu'en ce mesme sens Horace s'escrie,

O Nauire! de nouueaux flots,
Malgré l'art de tes Matelots,
S'en vont t'exposer à l'orage;
Tâche donc de faire vn effort

Et gaigne prontement le port,
Pour te garantir du naufrage.

Ie passe maintenant à ce que les Poëtes ont feint à ce propos de Castor & de Pollux, tous deux freres d'Helene, & fils de Iupiter & de Leda. Les Pilottes les adoroient anciennement, & les inuoquoient durant la tempeste, pour memoire de ce qu'ils auoient autrefois purgé la mer des Pyrates. Aussi tient-on que s'ils paroissent tous deux, c'est vn presage de beau-temps; Et voylà pourquoy, quelque furieuse que soit la tourmente, les Nauigateurs ne desespe-rent iamais de leur salut, quand ils les voyent luire ensemble. Ce n'est donc pas sans sujet qu'ils sont mis icy, comme i'ay dit cy-deuant, pour le Symbole d'vne Esperance prochaine, & s'ils adoucissent toutes les amertumes de ceux que la tempeste a long-

temps battus. Dequoy toutesfois il ne faut pas beaucoup s'estonner, puis que l'Esperance a cela de propre, comme dit le prouerbe, de preseruer les Affligez, de nourrir les Bannis, & d'inspirer mesme la vie à ceux qui semblent n'en auoir plus. Ie trouue fort remarquable à ce propos ce que l'on raconte d'vn certain Rhodien, qu'vn Tyran impitoyable tenoit emprisonné miserablement dans vne cage de fer. Là il le faisoit nourrir à la façon d'vne Beste; & pour luy rendre son mal plus sensible, apres luy auoir fait coupper les narines, il l'exposoit à la risée publique, & vouloit que tous les iours on eust à renouueller ses supplices. Voy-la cependant qu'vn si cruel traittement toucha de pitié ses meilleurs amis; parmy lesquels s'estant trouué quelqu'vn qui luy conseilla de se laisser mourir de faim, pour se deliurer tant de langueurs; *Cela seroit bon*, de

luy

respondit-il, *pour quelque Desesperé; mais i'ay appris pour moy, que tant que l'homme est en vie, il faut qu'il espere tout.* A cét exemple est presque semblable celuy du Consul Varron, qui s'estant sauué dans la desroute de la Iournée de Cannes, fut estimé auoir fait beaucoup plus sagement que son Collegue; qui se fit donner la mort. Aussi en fut-il loüé du Peuple & du Senat; qui le remercierent publiquement, de ce que dans vn mal-heur euident il n'auoit pas laissé de bien esperer de la Republique. C'est en quoy les imitent iudicieusement, & auec vne merueilleuse force d'Esprit.

Les plus grands hommes de la terre,
Qui dans la Paix, & dans la Guerre
Sçauent agir, sans estre las;
Et dont les trauaux heroïques,
Les font des affaires publiques
Les Hercules, & les Athlas.

Que

Que si l'esperance des Payens a esté si ferme pour les choses de la terre, il est bien iuste que la nostre soit beaucoup plus forte pour celles du Ciel; Car comme disoit l'Apostre Sainct Paul, *Si nous n'esperions qu'en cette vie, il n'y auroit point de condition plus miserable que la nostre.*

Que ce qui est paruenu à sa fin ne se peut renouueller.

DISCOVRS XXV.

LA Fable dit, qu'apres que le Deluge vniuersel eut emporté tous les habitans de la terre, Deucalion & Pirra demeurez seuls, & ardamment desireux de renouueller la race des hommes, apprirent de la bouche de l'Oracle, que toutes choses leur reüssiroient selon leur desir, si prenant les os de leur Mere ils les iettoient derriere eux. D'abord cét Oracle les affligea grandement, & les mit

hors d'eſperance de pouuoir iamais venir à bout de leur intention. Car la terre eſtant tout à fait bouleuerſée par le Deluge, il n'y auoit aucun moyen de diſcerner les tombeaux où repoſoient les os de leurs Meres. Mais ils ſceurent enfin que la Terre eſtoit la commune Mere de tous, & que par ſes oſſements il falloit entendre les pierres.

Cette Fable nous ſemble deſcouurir vn grand ſecret de la Nature, & corriger vne erreur, qui n'eſt que trop familiere aux Eſprits des hommes; Car l'Ignorance les porte ordinairement à croire, que les choſes ſe renouuellent par le moyen de leur putrefaction, comme le Phenix renaiſt de ſa propre cendre. Mais pour moy, ie ne penſe pas que cela ſe puiſſe en aucune ſorte, veu que telles matieres ſont deſia paruenuës au bout de leur courſe, & renduës entierement incapables de ſeruir de

principes aux mémes choſes. C'eſt pourquoy le meilleur eſt de retourner en arriere, & de rebrouſſer vers les principes qui ſont les plus communs.

Contre les Trompeurs.

DISCOVRS XXVI.

LA principale raiſon, pour laquelle ie mets icy pour vn Symbole de Tromperie, cette eſpece de Lezard, que les Italiens appellent *Tarantola*, eſt pource qu'en effet ce monſtrueux Animal n'eſt bon qu'à tromper, & ne ſert qu'à faire du mal: Auſſi peut-il bien eſtre nommé *Verſipellis* (mot dont les Latins ont accouſtumé d'vſer, pour ſignifier vn homme perfide & ruſé) à cauſe que tous les ans il poſe ſa peau, qu'il a extremement dure, & par tout ſemée de

diuerſes taches, ſemblables à des Eſtoi-les. Le docte Alciat dit là-deſſus, Que les Iuriſconſultes appellent la mauuaiſe foy, *Stellionat*, du nom de cét Animal nuiſible, que les Anciens ont touſiours haï. Car il eſt ſi malicieux, que lors qu'il change de peau, comme le ſerpent, il la deuore auſſi-toſt, d'autant que par ie ne ſçay quel inſtinct de Nature, il connoiſt qu'elle eſt vtile aux hommes; comme en effet elle eſt propre à la guerison de l'Epilepſie. Pline adiouſte à cela, que ſi on le tuë dans du vin, il s'en fait vne certaine compoſition, ſemblable à de la pommade, que les femmes doiuent bien fort aprehender; Car ſi elles en vſent, tout leur viſage ſe couure à l'inſtant de groſſes lentilles, en forme de taches rouſſes. Voyla pourquoy les Dames Romaines trouuoient moyen anciennement d'en desfigurer la beauté de celles qu'elles ſçauoient eſtre

aimées de leurs Marys, dont elles estoient ialouses.

Par ce Lezard donc, le plus laid de tous les animaux, & le plus enuieux du bien des hommes, il nous est demonstré; Que la deformité du visage est souuent vne marque de celle de l'Ame, & qu'encore que la mine nous puisse abuser, les Mathematiciens pourtant nous conseillent de ne nous fier que rarement à vne personne dont la Physionome, est mauuaise. Les Orateurs mesmes sont de cét auis, & c'est par où le plus celebre d'entr'eux s'ouure vn suiet de s'escrier ainsi contre Cherée. *N'est-il pas vray qu'a le voir on reconnoist aussi-tost que ce n'est de luy rien que malice & que tromperie? N'est-il pas vray que depuis la teste iusques aux pieds (s'il est permis de iuger de l'Ame par la structure du corps) ce n'est que Mensonge, que Fraude, & que Fourbe? Aussi ie m'asseure, que ce*

qu'il a tousiours la teste rasée & les cheueux aussi, est affin qu'il ne luy soit reproché d'auoir seulement le moindre poil d'vn-homme de bien. Or bien que le *Stellionat*, dont nous auons parlé cy-dessus, se prenne generalement pour toute sorte de tromperies, si est-ce qu'il y en a quatre principales dont il se faut donner garde, qui sont le fard du lengage; l'amorce des presens, le disir du gain; & l'ignorance affettée. Ces belles qualités sont essentielles à tous les Trompeurs, l'ordinaire desquels est d'vser en leurs desseins de toute sorte de batteries; Voyla pourquoy Lysender, Capitaine Lacedemonien, & le plus adroit Fourbe de son temps, faisoit vanité de dire à tout propos, *Que lors qu'il ne pouuoit auoir quelque chose auec la peau du Lyon; il prenoit incontinent celle du Renard.* Mais apres tout, comme la fausse Monnoye, qui est vne des grandes fourberies du monde, n'est pas long

temps de miſe, la tromperie de meſme, eſt vn plaiſir de courte durée.

Contre les Traiſtres.

DISCOVRS XXVII.

LEs Canards que ces Oyſeleurs ont attachez à leurs filets, & qu'ils nourriſſent expres, pour y en attirer d'autres par le bruit qu'ils font, & par le battement de leurs aiſles, ne repreſentent pas mal les faux amis & les Traiſtres. Car ces hommes laſches, ſoubs vn ſpecieux pretexte de nous vouloir du bien, s'inſinüent premierement en noſtre amitié, puis ils prennent part à nos ſecrets, & nous trahiſſent enfin. Le pire de cette Comedie,

eſt, qu'ils la rendent ſouuent tragique par leurs artifices, & par leurs tours de ſoupleſſe. Ce qui arriue ordinairement, quand pour faire paroiſtre mauuaiſe vne bonne action, à la ruine de ceux qu'ils veulent trahir, ils la déguiſent de tant de fauſſes couleurs, que l'Innocence meſme en eſt ſouuent ébloüye. Ainſi les plus honneſtes gens ont bien de la peine à demeſler ces dangereuſes intrigues, & ne rougiſſent pas tant des pieces que leur ioüent ces mauuais Acteurs, que de voir qu'en la perſonne de ceux meſmes qu'ils ont tenus pour amis, il ſe verifie doublement; Que de toutes les eſpeces de Trahiſon, la plus dangereuſe & la plus abominable eſt celle qui ſe couure d'vn faux ſemblant d'amitié. C'eſt par là qu'on ne trompe pas ſeulement vn homme, mais des peuples entieres, quelques habiles qu'ils ſoient; Teſmoins les Romains, qui ne l'eſpreuuerent que trop à leur

dommage, en la fameuſe Iournée de Cannes, où cinq cens Numides, ſous prétexte d'accourir à leurs ſecours, s'en allerent fondre ſur eux, & les taillerent en pieces.

Les Traiſtres, dict vn grand Docteur, ſont des Colombes en apparence, & des Corbeaux en effet. Ils attirent ſur eux la hayne publique, quand meſme ils penſent faire plaiſir. On ayme ceux qui trahiſſent; mais on deteſte ceux qui ont trahy. C'eſt vne vengeance d'hommes de neant, dont on ſe ſert au beſoin, & qu'on reiette à la fin, comme on feroit quelque drogue qui ne vaudroit rien, ou qui ſeroit venimeuſe. Ceux qui les employent, diſoit Archidamus, ne s'y doiuent iamais aſſeurer; Et voylà pourquoy luy meſme ſe voyant preſſé par les Ephores, de bailler la conduitte de ſon armée à vn Capitaine qui trahiſſoit ſa Ville; *Ie n'ay garde*, leur reſpondit-il, *de fier mes gens à vne perſonne,*

qui manque de foy à la Patrie. En effet, comment ſera fidelle à des Eſtrangers ; & à des perſonnes inconnuës , celuy qui ne l'eſt ny à ſon Prince, ny à ſa Ville, ny à ſes amis , ny meſme à ceux de ſon ſang ? Certainement cette maniere de viure eſt beaucoup plus dénaturée que celle des Tygres; Et comme il ne faut point s'aſſeurer aux Traiſtres, auſſi n'y a t'il point de ſeureté pour eux. Cette verité ne peut manquer d'exemples, puis que l'Hiſtoire en eſt toute pleine. Si nous la liſons, elle nous apprendra que les Sabins aſſommerent la fille de Tarpeius, apres que pour leurs ioyaux elle leur euſt lâchement vendu le Capitole ; Qu'Aurelian voulut qu'on tranchat la teſte au Soldat qui luy auoit liuré Thyanée ; Que pour ſe mocquer de quelques Capitaines, qui auoient trahy leur General d'Armée, l'Empereur Charles IIII. qu'ils croyoient auoir obligé, ne les paya qu'en fauſſe monnoye, & que Sul-
tan

tan Solyman ayant promis vne de ses filles à vn Cheualier traistre aux Chrestiens, & le fit depuis escorcher tout vif, disant qu'il ne le vouloit point receuoir dans son alliance, qu'apres qu'on l'auroit despoüillé de sa peau, & que s'il en prenoit vne nouuelle, en tel cas il luy tiendroit promesse. Et certainement, bien que ces punitions fussent grandes, on trouuera neantmoins qu'elles estoient justes; si l'on considere que tous les Traistres en general ne meritent pas que le Soleil les esclaire, que les Elemens les nourrissent, & que les hommes leur soiẽt fauorables, ny mesme que la terre les souffre, non plus qu'elle ne peut souffrir le Serpent, depuis qu'il a blessé l'homme; Aussi lisons-nous que les Atheniens les souloient ietter à la voirie; & qu'eux & leurs descendãs estoiẽt declarés infames.

Or bien qu'il y ait quelque fondement en cette Maxime Que la trahison plaist, & que le Traistre déplaist; si est-ce que

celle des Romains estoit : Qu'vn Chef se doit rendre victorieux & vaillant par sa propre vertu, plustost que par la trahison & par la malice d'autruy. Nous auons plusieurs exemples, qui nous l'enseignent ainsi ; comme celuy de Fabrice, qui renuoya genereusement au Roy Pyrrhus les lettres du Medecin qui le trahissoit; Celuy de Camille, qui en vsa de mesme enuers ce malicieux Pedant, qui s'offroit à luy liurer les enfans des meilleures maisons de Phalerie, Ville que ce Chef victorieux tenoit assiegée; Celuy de Nicostratus, Chef des Argiues, qui sollicité de trahison par Archidamus; *Ie voy bien*, luy respondit-il, *que tu n'es point de la race de cét ancien Hercule, qui voyageoit par le monde pour en chasser les meschans, au lieu que tu ne cherches qu'à perdre les gens de bien, par des moyens illicites*; Et finalement celuy d'Alphonse, Roy d'Arragon, auquel vn certain Ingenieur ayant promis pour deux mille escus de s'en aller brusler l'Ar-

mée nauale des Veniriens ſes ennemis : *Ie ne voudrois pas*, luy dit-il, *que tu l'euſſes fait pour rien du monde, puis que c'eſt en homme de bien, & non pas en traiſtre qu'il faut faire la guerre, ou ne s'en meſler iamais.* Ie pourrois produire icy quantité d'autres raiſons, pour authoriſer ce que i'ay dit cy-deſſus. Mais ſans m'eſtendre plus auant dans ce diſcours, il me ſuffit de le conclure par cette verité, qui doit eſtre vniuerſellement receuë ; Que comme le corps d'vn Lyon ne loge point vn cœur de Renard, la trahiſon de meſme ne peut iamais trouuer place dans vne ame genereuſe.

Contre la Colere.

DISCOVRS XXVIII.

LA colere ne peut mieux estre depeinte qu'elle est en cét Embleme, par la figure de ce Lyon furieux; de qui les Naturalistes escriuẽt, que pour s'irriter soy-mesme il se bat les flancs de sa queuë, & qu'il en foüette ses petits faons. En cette fougue il grate la terre auec l'ongle, son crein se herisse, ses yeux estincellent, & sa Bile s'échauffe si fort, qu'il en paroist tout en feu. Aussi tient-on qu'il pa-

ticipe tout à fait à la nature de cét Element, & qu'apres sa mort, si l'on choque ses os l'vn contre l'autre, on en fait sortir de petites bluetes, comme de quelque caillou qui est battu d'vn fusil. Voila quels sont en cét animal les effets de la colere, qui ne produisent pas en l'homme des effets moins dãgereux, ny moins nuisibles par consequent. Car de toutes les passions qui le trauaillent, celle-cy sans doute est la plus mauuaise, comme elle est aussi la plus apparente. Quelques impetueuses que soient les autres, encore cedent-elles assez souuent à la raison; au lieu que la colere ne la peut aucunement souffrir, & que ses approches luy sont suspectes, quand elle accourt pour l'assister. Il est donc bien difficile que cette furie, suiuant ses mouuemens desreglez, ne cause d'estranges dégasts. Aussi n'en fait-elle pas de moindres dans l'ame, que le feu le plus violent, quand

il s'eſt mis dans vne maiſon. On a beau la vouloir reduire par la force du raiſonnement. C'eſt vne monnoye dont elle ne ſe paye pas : Tout luy donne de l'ombrage, dit Seneque; on ne luy dit rien qui ne paſſe pour crime chez elle : Tant plus on la penſe fléchir, tant plus elle deuient inſolente; Et n'eſt pas iuſques aux Diuinitez qu'elle n'attaque par ſes blaſphemes. Il faut donc bien prendre garde, de ne ſe point laiſſer emporter à ſa violence, puis que ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'elle eſt fatale aux plus grands hommes. L'Hiſtoire en remarque deux entre les autres, à ſçauoir Aurelian, & Valentinien, dont l'vn ſe vid ruiné miſerablement par cette paſſion, qui donna lieu à la malice de ſon Secretaire Mneſteas; & l'autre perdit la vie, pour s'eſtre rompu vne veine du col par vn effort de colere. Ie trouue plaiſant à ce propos ce que l'on raconte de l'Orateur

Satyrus, à qui ses amis bouchoient les oreilles de cire, lors qu'il auoit à plaider pour eux; de peur qu'en oyant les contredits & les iniures de sa partie aduerse, il ne se laissast emporter à la colere, & que par elle il ne perdît tout le bon droict qu'il auoit. Car il ne se voit que trop par espreuue, qu'elle fait dire souuent & entreprendre des choses, dont on a tout loisir de se repentir, apres les auoir executées.

Que si les Flatteurs, qui déguisent indifferemment le bien & le mal, m'alleguent icy : Que la colere est vn effet de courage; ie leur respondray, que c'en est vn plustost de foiblesse, & de lâcheté. Ce qu'on ne peut mieux prouuer que par l'exemple des femmes, qui sont beaucoup plus portées à cette passion que ne sont les hommes; outre qu'il se voit qu'elle ne maistrise pas si-tost les sains que les malades, & qu'elle s'attache plus

facilement aux Vicieux, qu'aux Ames vertueuſes.

Il n'eſt point de pires tempeſtes,
Que celles qu'eſmeut le Courrous ;
Qui change les hommes en Beſtes,
Et qui les fait paſſer pour Fous.

Nous ne manquons pas d'exemples de cette Verité; & s'il ſe lit dans l'Hiſtoire, que les Lacedemoniens n'alloient au combat qu'au ſon des fluſtes, apres auoir ſacrifié premierement aux Muſes; il eſt bien certain qu'ils ne le faiſoient que pour mettre leurs ſoldats à la raiſon, & calmer en eux les furieux mouuemens de la Colere. Auſſi eſt elle de ſa nature imperieuſe, ſuperbe, inſolente, & difficile à maniere par autruy, ſi la perſonne qu'elle tranſporte ne ſçait vſer comme il faut de la Raiſon, & du iugement pour la reprimer. Au

cõtraire, ſi elle luy oppoſe adroittement ces deux puiſſans Ennemis, il luy aduiendra ſans doute comme aux Thebains, qui pour s'eſtre obſtinez deux ou trois fois à reſiſter aux Lacedemoniens, qu'ils tenoient auparauant pour inuincibles, n'en furent depuis iamais vaincus. Plutarque nous donne à ce propos vn plaiſant conſeil, qui eſt qu'à chaſque fois que la Colere nous veut ſurprendre, nous luy deſirons ce que les Nourrices ont accouſtumé de dire à leurs Enfans, quand ils crient, *Ne pleurez point, & vous laurés*. Ce n'eſt pas encore vn petit moyen d'en reprimer la violence, que de luy oppoſer quelque peur, ou quelque ioye ſoudaine, & d'en retrancher les occaſions. Cotys en vſa de cette ſorte; quand il caſſa expres les beaux verres de criſtal qu'on luy auoit preſentez : ce qu'il ne fit pas tant par meſpris; que pour n'auoir ſu-

jet de ſe facher contre vn autre qui les auroit caſſez. Mais apres tout, le meilleur remede que ie trouue à la Colere, eſt de temporiſer, & de ſe reſoudre à la patience. Le Philoſophe Athenodore le conſeilla ainſi à l'Empereur Auguſte, quand il l'aduiſa que toutes les fois qu'il ſe verroit en colere, il euſt à ſe tirer à l'eſcart, & à dire posément toutes les lettres de l'Alphabet ; ce que Theodoſe ſouloit obſeruer auſſi, comme le remarque Nicephore. Et à vray dire, de quelque condition que ſoit l'homme, il doit bien s'eſtudier à vaincre cette paſſion, & toutes les autres qui luy reſſemblent, ou qui tiennent tant ſoit peu de ſa nature ; puis que changeant en moins de rien & le viſage & l'humeur de ceux qu'elles poſſedent, elles leur mettent ſouuent les armes à la main pour en tuer leurs meilleurs Amis. Témoin le grand Alexandre,

qui vainqueur de tout l'Orient, & vaincu par ſa colere, mit à mort indignement ſon fauory Clytus, & qui voulut ſe faire mourir ſoy-meſme, apres que le Temps & la raiſon luy eurent appris à ſes deſpens, combien tragiques ſont les effets d'vne paſſion ſi violente, & qui deuient quelquefois Fureur. Ariſtote neantmoins n'aprouue pas qu'on en ſoit tout à fait exempt: Et dit que cela ne ſe doit point, à moins que de vouloir paroiſtre inſenſible. A quoy il adiouſte, qu'il y a deux ſortes de colere, dont l'vne, qui eſt la plus dangereuſe, deuance la raiſon, & l'autre la ſuit, ſans iamais s'en eſloigner. Cette derniere a ſes mouuemens reglez, à cauſe que c'eſt vn iuſte zele qui la fait naiſtre. Et c'eſt ſans doute de celle-cy dont le Prophete entend parler, quand il dit, *Fachez-vous, mais ne pechez point*. Auſſi eſt ce des fautes, & non

pas des gens qu'il faut ſe facher : Car, comme dit l'Apoſtre Saint Iacques, *La colere de l'homme n'opere pas la Iuſtice de Dieu.*

Contre l'Ingratitude.

DISCOVRS XXIX.

DAns vn Recueil qui s'eſt fait de quantité d'Epigrammes Grecques, il me ſouuient qu'il y en a vne entre les autres, qui ſert de ſuiet à cét Embleme, où la Chevre eſt introduitte parlant ainſi.

I'alaitte malgré moy, pour plaire à mon Berger
Tant ie ſuis miſerable,
Vn Loup inſatiable,
Qui deuenu plus grand me pourra bien manger.

Mais quoy ; cela n'eſt pas eſtrange
Puis qu'on ne manque pas d'effets ,
Qui monſtrent que par les bienfaits,
Iamais la Nature ne change.

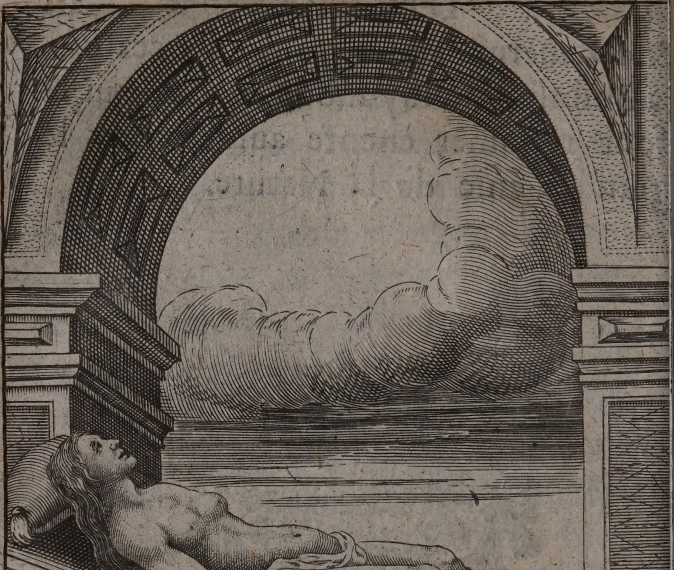
Cela s'applique fort à propos aux Ingrats, la couſtume deſquels eſt de perdre le ſouuenir des bons offices qu'ils ont receus, & de rendre meſme le mal pour le bien. Aſſeurement il n'eſt point d'hommes en la Nature, ny plus pernicieux, ny plus maudits que ceux-cy ; Et i'oſe bien dire, que la terre n'en ſçauroit produire de pires, eſtant veritable que tous les autres pechés enſemble ſe trouuent cõpris dans le ſeul vice d'Ingratitude. Il eſt de celuy qui le pratique, tout de meſme que du lierre, qui ruine enfin la muraille dont il eſt ſouſtenu. A raiſon dequoy le valeureux Temiſtocles ſe voyant dans le meſpris durant la paix, apres s'eſtre veu en honneur en temps de guerre ; *A ce que i'en puis iuger*, diſoit-il à ce propos, *il eſt*

de

de moy comme de quelque grand arbre, où quand il pleut bien fort châcun se met à couuert; mais quand l'orage est passé, on le quitte la, sans en tenir conte. C'est ainsi qu'en vsent les Ingrats à l'endroit de ceux qui les ont obligez, entre les mains desquels ils meriteroient bien d'estre liurez, afin qu'eux-mesmes en fissent la punition. Quelques peuples de Perse le praticquoient ainsi anciennement, & les chastioient à toute rigueur, pource, disoient ils, qu'il est difficile que celuy qui ne reconnoist pas son bien-facteur particulier, puisse reconnoistre ses parens & sa Patrie. Aussi, quoy qu'entre les Historiens, Alexandre & Cesar nous soient proposez pour les plus grands Princes du monde, à cause de leur clemence; il est vray neantmoins, qu'ils ne pardonnoient iamais les fautes d'ingratitude, tant ce vice leur sembloit odieux, & tant il l'est en effet. Les gens d'honneur le detestent, & les Dieux l'ont si fort en horreur, que le miserable Ixion,

à ce que disent les Poëtes, en est encore à la rouë dans les Enfers. Ce n'est doncques pas merueille, si les plus genereux d'entre les anciens apprehendoient si fort d'estre declarés coupables d'ingratitude enuers leurs amis, & si mesme ils debattoient auecque leurs ennemis, à qui s'obligeroit de meilleure grace. C'estoit à mon aduis le vray moyen de s'exépter de toute sorte de mécõnoissance. Car pour ne tomber iamais dans ce vice detestable, il faut estimer infiniment le bien qu'on nous fait, & peu celuy que nous faisons. Que si nous praticquons le contraire, nous serons tousiours en mauuaise odeur parmy les honnestes gens ; & tout nostre sçauoir, quelque grand qu'il soit, ne nous fera iamais tenir pour sages, tant que nous passerons pour Ingrats. Ce que nous ne pourrons mettre en doute, si nous considerons, qu'Aristote, pour l'auoir esté enuers Platon, en à de beaucoup terni le lustre de son esprit,

& ces merueilleuſes connoiſſances que la Philoſophie luy auoit acquiſe, qui le font nommer encore auiourd'huy le grand Genie de la Nature.



Qu'il faut s'accommoder à l'humeur de ceux que l'on sert.

DISCOVRS XXX.

LES Poëtes ont feint que Iupiter voulant auoir joüissance de ses amours, prit plusieurs sortes de formes, comme celle de Taureau, d'Aigle, de Cygne, de Pluye d'or, & ainsi des autres; mais que lors qu'il voulut desbaucher Iunon, il en choisit vne entierement abjecte & ridicule, qui fust celle d'vn miserable Coucou, tout baigné de pluye, tout tremblotant, & à demy mort.

Ie trouue que cette Fable est fort iudi-

cieusement inuentée, & qu'elle est tirée d'vne maniere de viure assez commune à plusieurs. Le sens en est tel : Que les hommes ne doiuent iamais auoir vne trop haute opinion d'eux-mesmes ; iusques au point de s'imaginer, que dans la monstre de leurs vertus, quelque belle qu'elle soit, il y puisse auoir tousiours dequoy les mettre en honneur, & aux bonnes graces de tout le monde : Car telle chose ne reüssit que selon le naturel & l'humeur de ceux qu'ils courtisent. Que s'il arriue que ces gens là n'ayent rien de recommandable en eux, ny rien qui les esleue par dessus le commun ; mais tout au contraire qu'ils soient d'vn naturel altier & malin, (ce qui nous est representé sous la figure de Iunon) il faut qu'en tel cas ils joüent vn autre personnage, & qu'ils se despoüillent de tout ce qui a le moindre eschantillon d'honneur & d'honnesteté. S'ils font autrement, qu'ils s'assurent que leur prudence ne leur ser-

uira pas beaucoup. Ie dis bien dauantage, c'eſt qu'eſtans à la ſuite de telles perſonnes, il ne leur ſuffira pas de ſe raualer à quelque action ſeruile, s'ils ne ſe transforment entierement, & ne s'aneantiſſent dans la baſſeſſe.

Que la Beauté deuient la proye du Temps, & la ruïne de ceux qu'elle attire.

DISCOVRS XXXI.

OV l'Histoire Grecque est fabuleuse ; ou s'il la faut croire, il faut aduoüer aussi, qu'il ne se vid iamais de Beauté pareille à celle de Laïs. Durant qu'elle fut en vie, il n'y eust point de Maison plus frequentée que la sienne ; & quelques-vns disent, qu'apres sa mort on accouroit de

toutes parts, pour voir ſon tombeau. Il eſtoit, ſelon Pauſanias, dans la ville de Corinthe, tout contre le Temple de Venus, au ſeruice de laquelle cette fameuſe Courtiſane ſçauoit ſi bien ſe faire valoir, qu'elle vendoit à ſes Amans iuſqu'à la moindre de ſes œillades. Auſſi tient-on que du gain de ſon corps elle fit vn prodigieux amas d'or & d'argent, dont ceux de Corinthe heriterent. Ce Tombeau, quils luy dreſſerent depuis, fut pluſtoſt vn teſmoignage de leur ingratitude, que de leur reconnoiſſance. Car ils euſſent mieux fait, ce me ſemble, de ne luy en eriger aucun, que de renoueller ſon vice en la memoire de leurs deſcendans, par vne ſi noire marque de ſa mauuaiſe vie. La figure qui la repreſentoit nuë, les cheueux eſpars, & couchée tout de ſon long, eſtoit d'vne belle pierre d'albaſtre; & la Tombe de marbre noir, au deuant de laquelle ſe

voyoit en relief vne Lionne furieuſe, & qui couroit apres vn Belier. Ceux qui en auoient fait le deſſein, ne manquoient pas d'eſprit, & cachoient ſous cét Embleme beaucoup de choſes grandement conſiderables. Par le Belier, animal ſtupide, & qui a touſiours la teſte à l'eſuent, ils vouloient donner à entendre vn Amant peu fin, & qui s'abandonne ſi fort à ſa paſſion, qu'il en deuient comme furieux; ce qui eſt à proprement parler, vn vray effet d'vne brutale concupiſcence. La figure de la Lionne, en eſt icy le ſymbole, & ſe prend meſme pour vne femme de mauuaiſe vie, en diuers endroits des Autheurs prophanes, & meſme dans les Saincts Eſcrits comme dans le Prophete Ezechiel, qui appelle de ce nom la ville de Ieruſalem. Plaute dit à ce propos;

Qu'il faut qu'vne adroitte Lionne
Morde ſi delicatement!

Qu'elle ne rebutte perſonne,
Par vn faſcheux raiſonnement;
Que d'vn excez d'amour, elle ſemble eſtre fole,
Et que touſiours ſon cœur dement ſa parole.

Mais il n'eſtoit nullement beſoin que ce Poëte Comique fit de ſemblables leçons aux Filles d'Amour, ny qu'Ouide non plus leur enſeignaſt l'Art de ſe faire aimer, puis que naturellement elles ne le ſçauent que trop pratiquer, à la ruine des ieunes gens, dont elles ſont les Idoles. Les plus aduisées d'entr'elles (ſi toutesfois il y en a quelques-vnes) meſnagent vtilement cette Beauté fleuriſſante, qui leur fait tant de Galands, & tant de prophanes adorateurs. Elles en vſent à leur aduantage, comme d'vne bonne fortune, pource que par l'exemple de leurs ſemblables, elles ſont bien aſſeurées, que ce qu'il y a de

plus charmant en elles, ne ſera pas de longue durée : Que les rides & les cheueux gris leur reprocheront dans le miroir la decadence de leurs années : Que leur viſage qu'on a ſi fort admiré, n'aura plus vn iour le teint des lys, ny des roſes, & que le temps en effacera toutes les graces, que luy-meſme y auoit miſes. Cette apprehenſion les engage dans les ſoins de l'aduenir, & leur fait tendre des pieges aux ſots, pour les y enuelopper finement, & pour s'emparer par meſme moyen de leur meilleure ſubſtance. Mais ceux qui ſont ſages s'empechent bien d'y tomber, & font leur profit de cét exemple de Demoſthene. L'Hiſtoire raconte, que cette meſme Laïs qui ſert de ſujet à noſtre Embleme, & qui attiroit à ſoy tant de monde par les merueilles de ſa beauté, le fit aller à Corinthe,

pour passer vne nuict auec elle. Mais comme il vid qu'elle vouloit auoir six cens escus, cette somme excessiue l'estonna d'abord, & fit que prenant congé d'elle, *Belle Laïs*, luy dit-il, *ie n'achette pas si cher vn repentir.* Ce qui fut sans doute vne response que ie prefererois volontiers à toutes les pieces d'Eloquence que fit autresfois ce grand Orateur; pour s'estre en vn instant persuadé la victoire de soy-mesme, qu'il n'eust pû iamais persuader aux autres qu'auec peine. Tellement que cette Victoire se pouuoit dire d'autant plus glorieuse, qu'il estoit extrémement difficile de n'estre point vaincu d'vne si belle & si puissante Ennemie. Car il se voit par espreuue, que les femmes qui ressemblent à celles-cy, sont ordinairement plus fortes que les Roys mesmes, sur lesquels, comme disoit Dioge-

ne, elles ſe donnent vn empire plus grand & plus abſolu, qu'ils ne l'ont eux-meſmes ſur leurs ſujets. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de Ninus, ce puiſſant Monarque des Aſſyriens, que l'artificieuſe Semiramis, autresfois de condition ſeruile, & entretenuë par vn chetif Eſclaue, ſceut tellement captiuer, qu'elle oſa bien luy demander, qu'il luy permiſt d'eſtre Reyne vn iour ſeulement, pour voir ſi elle auroit bonne grace à donner audience aux Ambaſſadeurs, & à vacquer aux affaires de ſon Eſtat. Ce que ce Prince mal-aduisé luy ayant accordé tout auſſi-toſt, tant il auoit de paſſion pour elle, & s'eſtant reduit à ce poinct, que de vouloir abſolument, que tous ſes ſujets la reconnuſſent, & luy obeïſſent comme à luy-meſme, il en porta la peine à la fin, & n'eut preſque pas

le loiſir de s'en repentir. Car cette femme ambitieuſe, pour mieux faire reüſſir ſon meſchant deſſein, vſa premierement auec toute ſorte de modeſtie, des premieres ordonnances de ce Prince enuers les gardes du corps; Puis comme elle vit qu'on ne luy contrediſoit en rien, elle le fit lier, & mettre à mort miſerablement. Ainſi par ſes artifices, elle vſurpa l'Empire d'Aſie qu'elle tint long temps depuis, auec plus de bon ſuccez, qu'elle n'en deuoit auoir, pour s'y eſtre ſi meſchamment eſleuée. I'obmets quantité de ſemblables exemples, pour conclure auec le Sage; Que la femme qui ſe ſert de ſa beauté à faire du mal, eſtant la choſe du monde la plus dangereuſe; *Celuy qui la nourrit perdra ſa ſubſtance*; & auecque Iob; *Que c'eſt vn crime ſans pareil, & vn feu qui ne s'attache à quoy que ce ſoit, qu'en meſme temps il ne le deuore.* A quoy i'adjouſte, que c'eſt

c'eſt en vn mot la ruïne de tous biens, tant du corps que de l'eſprit, tant de Nature que de Fortune Ce qui fait dire à bon droit à l'Apoſtre ſainct Paul, *Que iamais Paillard ny Paillarde, n'auront part au Royaume Celeſte.*

QV'IL N'Y A POINT de charmes contre l'Amour.

DISCOVRS XXXII.

ALCIAT nous ſemble propoſer ici vn étrange remede à l'Amour, & vn merueilleux moyen d'en arreſter la violence. Mais il m'excuſera bien, s'il luy plaiſt, ſi ie ne ſuis point ſi facile que luy, à croire l'Autheur des Eſcrits, duquel il a tiré cét Embleme. C'eſt le fabuleux Pindare, Poëte Lyrique, qui dans vne Ode qu'il a faite, met en auant, Que l'Oiſeau qu'on nomme en Latin *Motacilla*, & en noſtre langue *Bergeronnette*, ou *Balle-queuë* ; pource

qu'en effet, (il la remuë ſans ceſſe) fut premierement enuoyé du Ciel icy bas par la Deeſſe Venus, & donné à Iaſon, pour s'en ſeruir comme d'vn charme, pour attirer à ſoy Medée. Car la pluſpart des Naturaliſtes parlant de ce méme Oiſeau, diſent que les Magiciens ont accouſtumé de s'en ſeruir en leurs enchantemens, & de l'attacher pour cét effet à vne toupie, ou (ſelon quelques-vns) à vne rouë, qu'ils font tourner en rond, tandis qu'ils proferent en langue inconnuë certaines parolles eſtrangeres, & qui leur ſemblent eſſentielles à l'accompliſſement de leur charme. Il y en a toutesfois qui veulent que les Socieres en vſent autrement, & qu'elles n'en prennent que les entrailles, pour les porter attachées à vne figure ronde, en forme de charactere: Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt bien certain qu'Homere, & ceux qui l'ont commenté, demeurent d'accord, que pour empeſcher les chatoüillemens de Ve-

nus, il ne faut que prendre cét Oiſeau, que l'on met premierement au milieu de deux cercles, qui ſe couppent l'vn l'autre, puis on ſe l'applique ſur l'eſtomach. Ie ne penſe pas neantmoins, qu'vn ſi grand homme qu'Alciat, ſe ſoit perſuadé ce qu'il en a dit apres les Anciens, ny qu'il ait eſté ſi peu raiſonnable, que de croire tout de bon, que de quelque nature que ce ſoit vn Philtre, il puiſſe geſner en amour les volontez libres, ou les fléchir, & les eſmouuoir par ie ne ſçay quelle force ſecrette, dont il eſt impoſſible de bien connoître la cauſe. Ce n'eſt pas pourtant, que ie vcüille nier qu'il n'y ait dans les bons Liures quantité d'excellans remedes, pour tenir en bride les furieux mouuemens de la chair, ou pour en aſſoupir la concupiſcence. Mais de croire que cela ſe puiſſe par le charme dont il eſt icy queſtion, certainement ſi ce n'eſt folie; c'eſt à tout le moins vne grande marque d'extrauagance, & d'vn

Eſprit deſreglé. Le plus amoureux de tous les Poëtes le croit ainſi ; quand il dit ;

N'vſe point en Amour de Philtres impuiſſans ;
Tout ce que l'on en dit, n'eſt qu'erreur & que Fable ;
Ils rendent furieux, & l'eſprit, & les ſens ;
Nul ne ſe fait aymer, s'il ne ſe rend aimable.

Les Arts de Medée (adjouſte le meſme Autheur) ne ſont pas capables de mettre remede au mal d'Amour. Il ne ſe guerit ny par herbes, ny par enchantemens ; Et ſi cela ſe pouuoit, il eſt bien à croire que iamais Vlyſſe ne ſe fût ſauué d'entre les mains de Cyrcé. Les Amans neantmoins s'imaginent, tant ils ſont fols, que par le moyen des charmes & des breuuages, que donnent les Magi-

ciens, ils trouueront vn entier allegement à leur paſſion, dans la ioüiſſance de la choſe aimée. Mais ils ne voyent pas que tels Philtres ont tousjours eſté ſi venimeux, qu'il ſe lit dans l'hiſtoire qu'Antonius, Caligula, Lucullus, & le Poëte Lucreſſe, perdirent l'eſprit pour en auoir vſé; iuſques-là meſme, qu'ils en deuindrent tous forcennez.

Que s'il eſt queſtion maintenant de rechercher quelque remede à cette paſſion, il ne s'en trouuera point de meilleur, que de s'adonner à l'eſtude des Lettres, ou à quelque autre ſorte d'occupation, & d'honneſte diuertiſſement. Car comme il eſt tres-certain, qu'Amour eſt la Creature du luxe, & de l'oiſiueté; auſſi eſt-il veritable, que depuis qu'il s'eſt vne fois enraciné dans l'ame, on ne peut l'en arracher autrement, qu'à force de trauailler, & de ſe mettre

dans vn employ qui tienne l'esprit tousiours en haleine. Ouide nous le declare ainsi dans les vers suiuans.

Puis qu'Amour te fait aduoüer ;
Qu'il est vn Enfant volontaire,
A qui le trauail est contraire ,
Et qui n'ayme rien qu'à ioüer ;
Afin qu'il ne t'assuiettisse
Aux seueritez de sa Loy ;
Il faut que ton Esprit agisse ,
Et qu'il se donne de l'employ.

Que si ce preseruatif n'est assez bon contre les venimeuses atteintes d'vne passion si dangereuse ; en voicy vn beaucoup meilleur , que l'Apostre sainct Paul nous presente , quand il nous conseille de crucifier la chair & les vices. Aussi viendrons-nous à bout asseurement de cét Ennemy puissant & secret, qui se cache dans la partie concupiscible , si pour

le combatre nous luy en opposons vn autre incomparablement plus fort, à sçauoir l'Amour diuin, que tous les stratagemes, & toutes les forces de la terre ne sçauroient vaincre.

DE L'ART
D'agréer aux Souuerains.
DISCOVRS XXXIII.

L'On dit que la Lune amoureuse d'Endimion, vsoit d'vne plaisante inuention pour le voir. Car ayant pris garde qu'il reposoit d'ordinaire dans vne certaine Grotte, que la Nature auoit taillée dans les rochers Latmiens, elle décendoit du Ciel à diuerses fois; puis y remontoit, apres auoir donné plusieurs baisers à son fidelle Berger. Cependant, tant s'en faut que ce repos, ou cette oisiueté, luy fust dommageable, qu'au contraire la Lune en augmentoit ses troupeaux, & les engraissoit si bien, que ceux des autres Bergers n'estoient si beaux, ny en si grand nombre que les siens.

Cette Fable nous figure les deportе-

mens des Princes,qui chargés de ſoins, & encleins à la deffiance, ne reçoiuent pas ſi facilement en leur entretien familier, les eſprits aigres & difficiles, que ceux qui ſont d'vne humeur douce, & qui s'accommodent à tout ce qui leur plaît, ſans en rechercher plus auant la cauſe; tellement qu'ils viuent auec leur Maître, comme s'ils étoient endormis, & priués de toute cõnoiſſance; ſe montrant plutoſt obeïſſans & ſouples, que trop pointilleux, & trop auſteres en cõplimens. Auec tels hõmes, les Princes ſe raualent de leur Majeſté, comme la Lune de ſon Ciel; & ſans auoir égard à leur perſonne, (car ce leur eſt vne maniere de fardeau, de paroiſtre touſiours ſerieux) ils ont accouſtumé de s'entretenir familierement auec eux, bien aſſurez de le pouuoir faire. Il n'y eut iamais Prince plus difficile à contenter que Tibere; en qui l'on remarqua particulierement, que ſes plus grands fauoris eſtoient ceux qui ſçauoient le

mieux diſſimuler ſes deportemens ordinaires, & mieux faire les ignorans, bien qu'ils en euſſent vne vraye & entiere connoiſſance : Cette façon de viure eſtoit encore particuliere à LOVIS XI. Roy de France, Prince fort accort, & qui ſçauoit éplucher les choſes d'vn bout à l'autte. Or ce n'eſt pas ſans ſujet, que la Fable met en auant la Grotte d'Endimion ; pour montrer, que ceux à qui les Princes témoignent des affections particulieres, ont accouſtumé d'auoir certaines retraites agreables, qui les inuitent au repos, & à s'y deſcharger de leurs plus ſerieuſes affaires. Ceux qui peuuent viure comme cela, ne peuuent manquer de faire grande fortune. Car s'il auient que le Prince ne les éleue aux premieres charges, cela n'empeſche pas toutesfois, que les aimant veritablement, plutoſt que par intereſt, il ne prenne plaiſir à les combler de richeſſes.

QV'A FORCE DE VOVLOIR *tout sçauoir, on ne sçait rien la plusspart du temps.*

DISCOVRS XXXIV.

IL se fit anciennement vne Comedie, ou pour representer le naturel de ces hōmes ridicules, qui se meslent de tout faire, & de tout sçauoir, sans que neantmoins ils reüssissent iamais en quoy que ce soit, on s'aduisa d'introduire sur le Theatre vn certain Valet extrémement niais, que l'on déguisa des aisles & du plumage d'vn hobe-

reau, ou d'vn Faucon baſtard. Car comme cét Oiſeau ſuſpendu en l'air, qu'il hache de l'aiſle auec vne continuelle agitation, ſe donne bien de la peine, pour ne bouger d'vne place; ainſi ces broüillons qui s'employent à diuerſes choſes, n'en acheuent pas vne ſeule, & reculent, au lieu d'aduancer. Tel eſt par exemple l'Attalus de Martial; tel le Thraſon de Terence, & tel le Suffenus de Catulle. Or d'autant que le ſiecle où nous ſommes ne manque point de cette ſorte de Preſomptueux, voyons s'ils ſont bien de s'embarraſſer l'eſprit de tant d'employs differans.

Ie ne penſe pas qu'il y ait eu iamais homme de ſi bon eſprit, ny ſi liberalement pourueu des dons de la Nature, qu'il ait fait vn grand progrez dans les Sciences& dans les Arts, quãd il a voulu en embraſſer pluſieurs tout à la fois. La raiſon eſt, pource qu'vne connoiſſance

exquiſe,

exquiſe, & vne affaire ſerieuſe veulent vn homme entier. Car comme il n'eſt point d'aſſez bon eſtomach, pour digerer quantité de viandes, s'il en prend auec excez, ainſi il n'eſt point d'eſprit aſſez fort, pour comprendre tout à meſme temps diuerſes choſes enſemble, ſans que la pointe de l'entendement en ſoit emouſſée, & la memoire affoiblie. Que ſi quelqu'vn m'allegue au contraire l'exemple de Caton, que l'on ſçait auoir eſté grand Capitaine, grand Orateur, & grand Iuriſconſulte; Ie reſpondray, que cela peut-eſtre veritable; & que neantmoins, ſi on le compare à quantité d'autres perſonnages Grecs & Romains, on le trouuera beaucoup au deſſous d'eux. Car il ne fut ny ſi ſçauant en Droit qu'Aquilius Gallus, ny ſi excellent en l'art de bien dire que Lucius Craſſus, que Marc-Antoine, qu'Hortenſe, & que Ciceron. Pour ce qui eſt de la guerre, qui ne ſçait que Iules Ceſar en ſceut incom-

parablement plus que luy, sans y comprendre plusieurs grands Chefs, que la Republique Romaine esleua dans le mestier des Armes? L'on peut faire le mesme iugement par l'exemple de quelques personnes illustres de l'Antiquité, qui pour exceller en vne seule profession, s'y applicquerent entierement. Ainsi le diuin Platon quitta tous les autres Arts, pour ne suiure que la Philosophie; & Demosthene picqué d'vn desir de gloire, prefera le tiltre d'illustre Orateur, à celuy de mediocre Philosophe. Disons donc auec Seneque: Qu'il est de ces gens qui veulent tout sçauoir, & qui ne comprennent iamais rien, comme de ces vagabonds, qui courét le monde, où ils changét tous les iours d'hostellerie, & ne s'acquierent pas vn amy. Eux tout de mesme ne font que passer legerement par dessus les choses qu'ils estudient, en s'esgarant tantost apres l'vne, & tantost apres l'autre; sans considerer, qu'il n'y a

rien qui altere si fort la santé que le chan. gement de remedes, & qu'vne plante ne se porte iamais bien, quand à force de la remüer, on l'empesche de prendre racine.

Cét Embleme donc, s'adresse directement à ces hommes impertinens & vains, qui veulent qu'on les croye Maistres passez en toutes sortes d'Arts & de Sciences; quoy qu'apres tout, quand on les a sondez bien auant, on trouue que ce n'est de leur fait qu'ostentation, que caiolerie, & qu'extrauagance. Aussi, comme dit fort bien vn Poëte, à les ouir jargonner confusément, on iuge aussitost qu'ils semblent faire à l'enuy, non pas à qui dira le mieux, mais plustost à qui criera plus haut.

Et leurs raisonnemens pesle-mesle entassez
De leur bruit importun nous battent les oreilles,
Comme vn chariuary de chaudrons cassez,
De marmites, de grils, de pots, & de bouteilles.

Mettez ſur le tapis toutes les Sciences que vous voudrez, & toutes les plus nobles Profeſſions ; il ne s'en trouuera pas vne ſeule, dans laquelle ils ne ſe vantent d'exceller au dernier point. Ils vous ſouſtiendront impudemment, qu'il n'eſt point d'effet en la Nature, dont ils n'ayét trouué la cauſe: que les choſes inconnuës aux Anciens, leur ſont plus claires que le iour ; Que ce qu'elles ont d'embarras eſt deueloppé par leur induſtrie ; Qu'on ne leur ſçauroit faire aucune queſtion, ſi difficile ſoit-elle, dont ils ne ſoient capables de donner la ſolution en meſme temps ; Et pour le dire en vn mot, Que rien n'eſchappe à leur connoiſſance. Que ſi quelqu'vn oſe entreprendre de choquer leur ſentiment, ils s'emportent alors ſi auant dans la diſpute, qu'ils oſtent aux autres qui en ſçauent plus qu'eux, la liberté de parler ; D'où il s'enſuit que dans l'obſcurité de leurs beaux diſcours, rien n'eſt ſi viſible que leur ignorance ; &

qu'à force de pareſtre animaux dans leur pretendu raiſonnemét, ils perdent enfin le tiltre de raiſonnables. Le Vulgaire cependant, qu'ils eſtourdiſſent de leur babil, ne laiſſe pas de les admirer; & de les croire grands perſonnages, pource qu'eux meſmes ſe croyent tels. En effet, s'il eſt queſtion de s'entretenir des belles lettres, dont ils n'auront pas ſeulement vne legere teinture, où ils vous reduiront à vous taire du tout, ou à parler ſi peu, qu'en ne diſant mot, il ſemblera que vous aprouuiez leurs ſottiſes, au lieu qu'en voſtre ame, vous ne ceſſez de vous en mocquer. Que ſi vous leur propoſez quelque point de droit à decider: Croyez moy, vous diront-ils, iamais les Anciens n'ont bien expliqué les Loix, pource que iamais auſſi ils ne les ont bien entenduës. Tout ce qu'ils en content n'eſt qu'vn amas de contradictions & de gloſes inutiles. Quoy dauantage? S'il faut parler de la Medecine; Iamais Hypocrate ny Ga-

lien n'en ont tant ſceu qu'ils en ſçauent, à les ouyr dire ; Si de l'Aſtrologie; Cette Profeſſion, adiouſteront-ils, eſt ſi commune, qu'elle ne vaut pas la peine de s'y arreſter, ſe ſeruant de ce meſpris comme d'vn voile à leur ignorance. Si de la Theologie, ils ſe vanteront de pouuoir penetrer dans ſes plus profonds, & plus myſterieux ſecrets; Si de la Philoſophie, ils ſe feront accroire d'y eſtre ſi clair-voyans, qu'ils voudront abſolument, que ny Platon, ny Ariſtote ne leur ſoient point comparables, & qu'ils ne paſſent l'vn & l'autre que pour des Aueugles. S'il faut en vn mot, diſcourir de toute ſorte de ſciences, ils publient hautement que perſonne ne peut mieux s'en acquitter qu'eux; & bien au contraire de Socrate, ils ſe dõnent la vanité de ſçauoir tout ce que les autres ignorent ; En cela certes d'autant plus blaſmables, qu'au poinct où ils ſont ſçauans, ils ne ſçauent aucunement ſe connoiſtre.

Mais laiſſant à part ces fanfarons de ſcience, ie dis que dans cét Embleme ſe peuuent comprendre en general ceux qui ſe meſlent de tous meſtiers ; & qui ſe connoiſſant ignorans en quelque profeſſion où les autres excellent, leur en veulent oſter la gloire, pour ſe la donner : ce qui n'eſt pas à mon aduis vne des moindres fourberies qui ſe pratiquent aujourd'huy dans le monde. Or tant s'en faut qu'il en faille vſer ainſi, qu'au contraire, comme dit fort bien Scipion Amirato, des ſentimens duquel, i'ay tiré tout ce qui reſte de ce diſcours; C'eſt le deuoir d'vn honneſte homme, toutes les fois qu'on l'interroge ſur quelque choſe qu'il ſçait veritablement, de n'auoir pas ſi bonne opinion de ſoy, qu'il ne daigne bien s'en rapporter à celle d'vn autre, qu'il iuge à peu pres en auoir plus grande connoiſſance que luy-meſme. Cela nous eſt enſeigné par l'exemple de Platon, à qui ſes Citoyens ayant deman-

dé vn deſſein, pour baſtir vn magnifique Autel à quelqu'vn de leurs Dieux; *Adreſſez-vous*, leur dit-il, *au Geometre Euclide, qui vous en rendra meilleur compte que moy.* Pour cette meſme raiſon Q. Sceuola, grand & celebre Aduocat, n'eſtoit iamais conſulté par ſes parties, ſur quelque fait appartenant aux maximes Pretoriennes, qu'il ne les enuoyaſt en meſme temps à Furius, & à Caſellius; pource qu'il ſçauoit que l'experience les auoit rendus ſçauans dans les affaires de cette nature. S'il eſt donc vray, comme il n'en faut pas douter, qu'il y ait en chaque profeſſion de differentes parties; & ſi vn Ancien, qui excelloit en la Science des Loix, en deferoit l'honneur à vn autre, qui en ſçauoit plus que luy; Il s'enſuit de là, qu'il eſt tres-juſte qu'en matiere de Droit, le Theologien cede touſiours au Iuriſconſulte; & le Iuriſcõſulte au Theologien, en matiere de Theologie. Vn ancien Poëte a fait à ce propos les vers ſuiuans, que i'ay autresfois ainſi traduits;

Il n'eſt point d'homme parmy nous,
Qui puiſſe ſçauoir toutes choſes:
Et les Arts ne ſont pas des roſes,
Qui ſe laiſſent cueillir à tous.
L'vn guidé par ſon influence,
Se plaiſt à la beauté des vers;
Et l'autre aux mouuemens diuers,
Qui font admirer l'Eloquence.
L'vn ſçait ioindre à l'Architecture
L'Art qui nous apprend à conter,
Et l'autre s'exerce à chanter,
Tenant ce don de la Nature.
Celuy-cy franc de paſſion,
Se plaiſt à cultiuer la terre;
Et celuy-là parmy la guerre,
Va flatter ſon Ambition.
Pour eſplucher quelque Planete,
L'Aſtrologue perd le cerueau:
Et croit voir vn Monde nouueau
Dans la Lune, auec ſa Lunette.
Ainſi châcun ſuit volontiers
La choſe qui plus le contente;
L'on tient la perſonne ignorante,
Qui veut eſtre de tous meſtiers.

De la vraye Eſcolle des jeunes Princes.

DISCOVRS XXXV.

AYANT traitté dans mon premier Volume de toutes les qualitez en general, qui peuuent accroiſtre l'eſtime des plus grands Princes, ie me ſuis propoſé de monſtrer icy quelle doit eſtre leur vraye Eſcole, quand ils ſont ieunes. Ce qu'ils apprendront d'vn excellent Politique, à ſçauoir de Scipion Amirato, à que ie fais parler noſtre langue dans ce diſcours, qui eſt preſque tout de luy ; & que i'applique

ſeulement au ſuiet de cét Embleme. Voicy donc ce qu'il en dict au commencement du ſecond liure de ſes Raiſonnemens d'Eſtat.

Ceux qui ſe veulent rendre excellēts en la peinture, ont ordinairement pour modelle quelque bonne piece reſtée des rares Ouurages de ces bons Maiſtres Romains, qui ſçauoient incomparablement plus que nous en ce bel Art que nous admirons. Les Eſcholiers qui veulent deuenir grands Philoſophes, en font de meſme des Oeuures d'Ariſtote, de Platon, & des autres Autheurs Grecs, qu'ils liſent continuellement, à cauſe que ces hommes illuſtres ont penetré plus auant que les Romains, & que nous auſſi, dans la contemplation des choſes de la Nature. En vn mot, il ſe voit par eſpreuue, que celuy qui fait profeſſion de quelque Art, & qui deſire d'y exceller, ne recherche pour cét effet que les meilleurs & les plus anciens Autheurs qui en ont traité. Les

enfans des Princes ſemblent eſtre les ſeuls, qui ne ſe ſoucient point de ſçauoir dans quelle Eſcolle ils peuuent appren-dre l'Art de ſe faire mettre vn iour au rang des Heros. Que ſi ie le leur mon-ſtre icy par l'exemple & par l'authorité des Princes Romains, il ne l'auront pas deſagreable ie m'aſſeure; principa-lement s'ils conſiderent que ces grands hommes l'ont encore mieux ſceu que la Peinture, ou que la Sculpture, qui ſont des Arts qu'ils ont eux meſmes appris des Grecs, & dans la pratique deſquels ils ont ſurpaſſé tous les autres peuples du monde. Propoſons leur donc pour exemple, ce que fit Tibere de ſon fils Druſus, *Qu'il enuoya en Illyrie*, dit Tacite, *pour s'y accouſtumer aux exercices de la guerre, & pour y gaigner à ſoy les Soldats*, ioint qu'il ſe repreſentoit, *Que ce ieune Prince plõ-gé dans les delices Romaines, deuiendroit plus honneſte homme dans vn Camp; & que ſes deux fils commandant les Legions, il en ſeroit*

luy-mesme plus asseuré. Ces paroles de Tybere me semblent autant de maximes, qui meritent bien d'estre examinées, puis que par elles il nous aprend ; Quelle est l'Escole des ieunes Princes, & qu'il allegue de plus quatre raisons, pourquoy cette Escole doit estre estimée bonne ; à sçauoir trois, touchant ceux qui sont enuoyez, & vne à l'esgard de celuy qui les enuoye.

Drusus fut enuoyé en Illyrie, ou si vous voulez en Esclauonie, qui estoit alors vne des frontieres des Romains, où ils souloient tenir des Legions & des armées, tant pour attacquer leurs ennemis, que pour s'en defendre, quand ils en seroient attaquez. Il fut, dis-je, enuoyé au Camp, pour y deuenir soldat, & voyla la premiere raison : Pour s'acquerir l'amitié des gens de guerre; voylà la seconde; Pour ne s'affaineantir, & ne corrompre sa ieunesse dans les delices de Rome, & voilà la troisiesme. Quant à

la quatriefme, elle regardoit Tybere en particulier, à caufe que Germanicus & Drufus fe tenant auec les Legions, fa perfonne en eftoit plus affeurée.

Venons maintenant à la premiere raifon. Il fut enuoyé au Camp, pour y deuenir Soldat, dautant que pour fe rendre habile à la guerre, il n'en faut pas apprendre l'art par le rapport d'autruy, mais fe trouuer fur les lieux, & dans les occafions. Car bien que par la lecture des liures, ou pour en auoir ouy parler à ceux du meftier, l'on puiffe apprendre quantité de chofes touchant la Milice, tout cela neantmoins ne rend pas l'homme Soldat; Et il en faudroit beaucoup de femblables, pour s'en ayder en vne bonne occafion; comme il fe voit par efpreuue, que plufieurs n'ont point de voix, qui ne laiffent pas pourtant de bien fçauoir la Mufique. Que s'il aduenoit à vn Prince d'auoir des Muficiens qui ne fceuffent que l'art de chanter, fans qu'il y euft en

leur cõcert ny deſſus,ny baſſe ; ie m'aſ-ſeure que ceux qui l'eſcouteroient, n'en trouueroient pas l'harmonie beaucoup agreable. Mais outre l'exemple, l'on peut encore en alleguer la raiſon; pource qu'il ne ſuffit pas à vn ſoldat, d'auoir dans l'eſ-prit la ſcience des Armes, s'il ne la pareil-lement aux pieds, aux mains, & par tout le corps. Auſſi fût-ce pour cela que Ty-bere eſcriuant au Senat touchant l'éle-ction d'vn General d'Armée, qu'il fal-loit enuoyer en Afrique, voulut qu'on en choiſit vn, *qui fut adroit aux armes, bien fait de ſa perſonne, & capable de toutes les fonctions militaires.* Ie m'explique en termes plus clairs, pource que cette ma-tiere eſt grandement importante. Le métier de la guerre n'eſt autre choſe que l'exercice des armes. Le meilleur Soldat eſt celuy qui s'y eſt le plus adonné, ſi bien qu'il eſt neceſſaire de s'y accouſtumer dés le bas aage. Cecy ſera rendu plus in-telligible par vn paſſage de Seneque, au-

quel

quel ie n'ay pas encore touché, mais qui eſt fort bien compris dans les paroles de Tacite, qui dit pour troiſieſme raiſon, Que Druſus fut enuoyé en Illyrie, pour ne gaſter ſa ieuneſſe dans les débauches de Rome, ioint que par la ſuite de l'Hiſtoire, il paroiſt bien que Druſus n'eſtoit encore qu'vn Enfant. Or pour monſtrer que l'Art militaire n'eſt autre choſe que l'exercice des Armes, il n'en faut point d'autre preuue que le mot Latin *Exercitus*, qui vient du Latin *Exercere*, c'eſt à dire s'exercer. Mais tout cela nous eſt encore mieux declaré par ce qu'en dit Vegece au commencement de ſon liure, où il monſtre, que les Romains, bien qu'inferieurs en nombre aux Gaulois, aux Germains en hauteur de corps, aux Eſpagnols en nombre & en force, aux Afriquains, en induſtrie & en biens; & finalement aux Grecs en la connoiſſance de diuers Arts, les ſurpaſſoient neantmoins en l'exercice des Armes, auecleſ-

quelles ils vainquirent tout le monde. Virgile touche fort bien cecy dans quelques-vns de ſes vers, par leſquels il donne la gloire de l'Eloquence & des plus beaux Arts à tous les autres peuples de la terre, & dit parlant des Romains, qu'ils ſçauoient fort bien.

Pardonner aux Vaincus, & dompter les Rebelles,

ce qu'il eſt impoſſible de faire, ſi l'on ne ſçait l'art de la guerre.

La ſeconde raiſon eſt compriſe dans ces paroles; *Et pour gaigner à ſoy les Soldats*; ce qui fut encore vn ſujet pour lequel Tybere enuoya Druſus en Illyrie: Car c'eſtoit la choſe du monde que les anciens Empereurs cheriſſoient le plus, & qui les obligeoit particulierement à ne donner iamais aux Senateurs la conduite des Armées. Le meſme Tybere faſché contre vn certain Citoyen, qui auoit oſé parler aſſez mal des affaires de la guerre, luy demanda en colere; S'il

auoit trouué quelque choſe à redire aux Soldats, à quoy le diuin entendement d'Auguſte n'euſt mis bon ordre? Galba fut tacitement repris de ſa nonchalance, pour ne s'eſtre point aperceu, que toutes les fois qu'Othon le traitoit, il corrompoit par argent les Soldats de ſes gardes: L'on ſouloit touſiours tenir loin les Armées, pour les maintenir dans la fidelité; & touſiours auſſi l'on auoit quelque ſecrete deffiance des Capitaines. Le Conſeil d'Auguſte portoit de n'enuoyer iamais de Senateurs en Egypte, ny des Cheualiers non plus, pource qu'auec le moindre ſecours ils pourroient affamer la Ville de Rome. Il falloit donc bien qu'à raiſon de ſes deffiances, Tybere enuoyaſt ſes Enfans dans les Armées, afin qu'ils ſe fiſſent aymer des Soldats, & qu'ils miſſent de bonne heure toutes leurs eſperances en eux ſeulement. C'eſtoit pour cette fin auſſi que ſe faiſoient les adoptions, & qu'on

mettoit ordre que l'Empire ne manquaſt point de ſucceſſeurs, afin que par ce moyen les gens de guerre fuſſent fidelles à leurs Princes, tant pour l'intereſt preſent, que pour le futur.

Il eſt donc neceſſaire que les Enfans des Princes ſoient enuoyez aux Armées, pour y deuenir Soldats, pour ſe faire aimer des gens de guerre, & pareillement pour ne ſe perdre parmy le luxe des Villes ; ce qui eſt la troiſieſme raiſon. Il eſt impoſſible qu'vn corps accouſtumé de long temps au repos & à l'oiſiueté, puiſſe endurer beaucoup la fatigue. Ce n'eſt pas pourtant que j'ignore ce que dit Plutarque, parlant d'Artaxerxes; à ſçauoir, Que les delices d'elles-meſmes n'empeſchent pas les actions militaires, puis que ce grand Prince, qui brilloit d'or & de pourpre, en quelque temps que ce fût, & qui employoit toutes les années douze mille talens à l'ornement de ſa perſonne, ne

laiſſoit pas pour tout cela de mettre pied à terre, quand il le falloit, ny de faire ſept & huict lieuës de chemin en des païs de Montaigne. Tout ce que i'ay à dire là-deſſus eſt, Que les hommes qui dés leur enfance & par vn long exercice, ſe ſont accouſtumez à la peine, peuuent faire ces couruées auec plus de facilité, que ne font ces autres à qui la ſeule Vertu de l'Ame donne de l'aduantage ſur la foibleſſe du corps. Au temps des anciens Empereurs, la Nobleſſe Romaine eſtoit extrememét adonnée au Luxe: Et toutesfois pource que les Gentils-hommes commençoient à s'exercer aux armes en leur bas âge, il aduenoit que reprenant au beſoin leur premiere habitude, ils faiſoient des choſes merueilleuſes, & paroiſſoient autre qu'ils n'auoient accouſtumé d'eſtre, au grand eſtonnement de ceux qui les conſideroient. Teſmoin Othon, de qui nous liſons, *Que n'eſtant armé que d'vn ſimple*

corselet de fer, il marchoit à pied deuant les Enseignes, & que de la façon qu'il se negligeoit, il sembloit en apparence tout autre qu'il n'estoit en effet.

Quelqu'vn pourra mettre icy en auant la coustume de piquer les cheuaux, de courre la bague, de rompre en lyce, & tels autres exercices, que les ieunes Gentils-hommes ont accoustumé de faire dans les Academies, lesquels comme ie ne puis blasmer, à moins que de me rendre blasmable moy-mesme; aussi m'aduient-il de considerer fort volontiers, ce que Guichardin allegue sagement à ce propos, lors que parlant de Galeazzo Sanseuerin; *Ce braue homme*, dit-il, *fuyant de la ville d'Alexandrie, fit bien voir au monde la difference qu'il y a de picquer vn cheual dans vn manege; de iouster dans vn tournoy, de rompre de grosses lances, & de faire en vn mot les plus nobles exercices du corps, ausquels il excelloit par dessus tous les Italiens de son temps, & d'estre Chef*

d'vne Armée. La raiſon eſt, d'autant que tout ce qui ne ſe rapporte point à la gloi-re des armes, doit pluſtoſt eſtre appellé jeu, que vray exercice de Soldats. Ceux qui ne peuuent boire ſans nege, & qui ſe voyent reduits à boire chaud, ſont contraints, à leur grand regret, d'auoir recours aux paroles du plus méchant de tous les Empereurs Romains, qui s'eſ-crioit vn peu auant que de mourir, *Miſe-rable que ie ſuis, c'eſt donc icy le breuuage de Neron?* Et ceux de qui l'on a eſleué l'en-fance dans les amorces des laſciuetez, de la Gourmandiſe, & de ſemblables dé-bauches, peuuent bien encore, à l'imita-tion de ce meſme Empereur, faire por-ter peſle meſle parmy les armées, des in-ſtrumens de Muſique & de Luxe. A quoy ie rapporteray, qu'en la fameuſe guerre d'Afrique, les Portugais faiſoient prouiſion de pourpoints de toile d'or, pluſtoſt que de corſelets; & qu'en lieu d'eau douce & de biſcuit, ils chargeoient

les Nauires de ſucre, de confitures, & de vaiſſelle d'argent, outre les riches tapiſſeries & les draps de ſoye, qui ſeruoient de pretieuſe parure à leurs tentes. Pour moy ça eſté touſiours mon ſentiment, que les bons ſuccez aduenus de noſtre temps à M. Antoine Colonne, au Marquis de Peſcaire, & à Veſpaſien Gonzague, ont pris naiſſance de leur bonne education, comme ayant eſté eſleuez au Camp, & parmy les armes, c'eſt à dire loin du Luxe des Villes, & des delices de leur maiſon. Ie treuue merueilleux à ce propos ce qu'on eſcrit d'Alexandre, à qui la Reyne de Carie ayant vn iour enuoyé des viandes fort delicates & d'excellens Cuiſiniers, il luy fit reſponſe, *Que Leonidas ſon Gouuerneur luy en auoit encore donné de meilleurs, en luy apprenant à marcher de nuict, pour en diſner mieux le lendemain, & à manger ſobrement à ſon diſné, afin qu'il en euſt plus d'appetit quand il faudroit ſouper.* Par où ſans

doute il vouloit monſtrer, qu'en ſes premieres années il auoit endoſſé le harnois; comme en effet le gouuernement de la Macedoine luy eſtant laiſſé en l'aage de ſeze ans, il deffit en ce temps là ceux de Megare, & ſe trouua peu apres en la bataille de Cheronée; à raiſon dequoy l'Orateur Demoſthene l'appelloit Enfant.

Voyla donc quelle eſt l'Eſchole des ieunes Princes, dans laquelle ils apprennent à ſe rendre redoutables aux Ennemis, chers à leurs Soldats, conſiderables à leurs ſubjets, & maiſtres du Monde. A quoy i'adiouſte que les Peres qui les enuoyent en ces Academies d'Honneur & de Vaillance, en ſont bien plus aſſeurez en leur Eſtat, & en leur perſonne. Où il faut remarquer, que Tybere n'enuoya pas ſeulement à la guerre ſon fils legitime, mais encore l'adoptif, qui deuoit ſucceder à l'Empire, comme s'eſtimant plus aſſeuré dans Rome en l'ab-

ſence de l'vn & de l'autre ; ce qui fut encore praticqué par Veſpaſien. Auſſi eſt-ce pour le meſme ſujet, que le Turc enuoye ſeparément ſes Enfans en des Prouinces fort eſloignées. Par où il empeſche qu'on ne puiſſe ſi facilement conſpirer contre la Famille Royale; ioint que ſa perſonne en eſt en plus grande ſeureté. I'obmets que par ce moyen il accouſtume ceux de ſon ſang à gouuerner les Peuples ; ce qui doit eſtre vn iour leur meſtier.

Mais toute la Politique de ce Prince, non plus que des autres, quelques habiles qu'ils ſoient, ne rangera iamais leurs Enfans à la vraye diſcipline des gẽs de guerre, ſi on ne les y dreſſe dés leur bas aage. Ce qui nous eſt ingenieuſement demonſtré dans cét Embleme par la figure de ce Lyon. Si ce n'eſtoit vn ieune Phaon, il eſt bien à croire qu'il ne ſe laiſſeroit pas aller ſi facilement qu'il fait à la volonté de cét Eſclaue, qui le mene : Car les animaux de

cette eſpece eſtans difficiles à dompter, il en ſeroit de meſme de celuy-cy que des autres. Mais pource qu'on n'attend point qu'il deuienne grand, pour l'accouſtumer à l'obeïſſance, & à la ſoupleſſe; de là vient qu'il s'y ſoumet ſans reſiſter, & que ſon courage ſe fortifie de iour en iour, contre les Taureaux & les Ours qu'on luy preſente à combattre. Tellement que par cette habitude qu'on luy fait prendre de bonne heure, il entretient la valeur qui luy eſt naturelle, à force de l'exercer ſur l'arene.

Qu'il sied bien aux Princes de pardonner.

DISCOVRS XXXVI.

QVoy que la Foudre, comme estant la chose du monde la plus prompte & la plus dangereuse, soit ordinairement vn Symbole de Violence & de Cruauté, si est-ce qu'elle en est vn de pardon, de la façon qu'elle se voit peinte dans cét Embleme. Car elle est posée sur vn oreiller, pour monstrer que les Princes qui la tiennent en main, comme vne marque de leur puis-

ſance, ne s'en doiuent pas touſiours ſeruir à chaſtier les offences. C'eſt le Conſeil que leur donne vn Poëte, quand il dit parlant de Iupiter,

Ce Dieu de colere enflammé,
Se verroit bien-toſt deſarmé
S'il vouloit vſer de ſa foudre ;
Toutes les fois que les Mortels
Deuroient eſtre reduits en poudre,
Quand ils prophanent ſes Autels.

Ie me ſuis donc proposé de monſtrer deux choſes dans ce Diſcours ; l'vne, Que c'eſt vn effet de la clemence des Souuerains, de pardonner aux coupables ; & l'autre, Qu'il eſt bon quelquefois de leur donner loiſir de ſe repentir.

Pour ce qui regarde le premier poinct, ie diray auecque l'Empereur Marc-Aurele, Que gaigner vne victoire eſt vn coup de la puiſſance humaine, mais

qu'asseurément c'est vne chose diuine que de pardonner. Aussi est-ce la principale raison, disoit vn Ancien, qui nous oblige à n'estimer pas tant la grandeur des Dieux immortels, pour la punition qu'ils font, que pour la Misericorde dont ils vsent. A leur exemple les plus grands hõmes qui furent oncques, n'estoient iamais si contans, que lors qu'il se presentoit quelque sujet de ne se point ressentir des iniures qui leur estoient faites. Ainsi le premier des Cesars, protesta par vn serment solemnel qu'il fit au Consul Mamillus, que la chose du monde qui luy plaisoit le plus, estoit de pardonner à ses Ennemis, & de recompenser ses bons seruiteurs. Ainsi Lycurgus, par la Vertu duquel la Republique de Lacedemone fut si long-temps fleurissante, sembla faire gloire d'apprendre à ses Citoyens, qu'autant que les autres aiment la Vengeance, autant il en estoit ennemy. Car ayant eu vn œil creué par vn seditieux,

quoy qu'il le pût iuſtement punir, il n'en fit rien neantmoins. Au contraire, il voulut qu'il fut ſon Domeſtique, pour le former à la Vertu, & le rendre capable de ſeruir l'Eſtat. Ainſi pour paſſer à noſtre Hiſtoire, le grand Roy François eſtant allé contre les Rochellois, auecque deſſein de les chaſtier, leur pardonna neantmoins, diſant, qu'en qualité de ſes ſujets, il ne vouloit point les perdre entieremét, ny les traitter auec la meſme ſeuerité que Charles V. auoit teſmoignée à ceux de Gand ; Et ainſi encore Henry ſecond, voyant qu'vn des principaux de ſa Cour s'offroit à luy prouuer que deux hommes de haute condition auoient osé médire de luy ; *Pourueu qu'ils ne parlent point mal de Dieu*, reſpondit-il, *ie leur pardonne tres-volontiers ; s'ils ne s'en prennent qu'à moy, qui puis faillir en effet, ſçachant, comme ie ſçay, que ie ſuis homme.* Auſſi, à n'en point mentir, la Generoſité des Heros n'éclatte iamais ſi viuement que dans les

offences

offences qui leur ſont faites, de meſme que la clarté du Soleil ne ſe fait iamais ſi bien remarquer qu'à trauers les ombres & les nuages que ce bel Aſtre diſſipe. Que s'il y a quelques perſonnes à qui nous ne pouuions point pardonner, elles ne ſont autres que nous-meſmes, qui ſommes obligez, comme diſoient Pittacus, & l'ancien Caton, de nous corriger des fautes où nous tombons par foibleſſe, & encore plus de nous chaſtier de celles que nous faiſons par malice.

Ie viens maintenant au ſecond poinct de mon diſcours, qui eſt, *Qu'il faut quelquefois donner lieu à la repentance des Coupables?* Ce que ie ne puis mieux prouuer que par le meſme Amirato, dont i'ay parlé cy-deuant, & par le docte raiſonnement qu'il en a fait, que i'ay autresfois ainſi traduit. Cõme il y a certains maux, dit-il, qui paroiſſent tout à coup ſur nos corps, pour la gueriſon deſquels il ne

faut pas auſſitoſt courir aux remedes ; mais voir ce que la Nature veut faire ; Ainſi à chaſque faute du peuple, l'on ne doit point tout incontinent en venir au fer & au feu ; mais ſe donner la patience d'attendre, s'il ne ſe corrigera point ; & ſi la repentence ſuiura le peché ; ce qui eſt vn aſſeuré moyen, pour mettre ordre à beaucoup d'accidents ſiniſtres. Cecinna fut grandement blaſmé, pour auoir pratiqué le contraire ; Car eſtant porté comme il eſtoit d'vne ardente inclination à la guerre, quelque offence qui ſe preſentât, il ſe mettoit auſſi-toſt à la venger, auant que celuy qui l'auoit commiſe, euſt loiſir de ſe repentir. Agripine de meſme ne fut pas moins tancée que luy ; Comme au contraire Iulius Agricola ſe fit eſtimer de tous les Romains, pource que pardonnant les petites fautes il alloit au deuant des plus grandes par le moyen de la ſeuerité. En quoy certes il fut eſgalé

voir ſurmonté par Germanicus. Car bien qu'il euſt ſon Armée ſur pied, & dequoy ſe venger des Rebelles; iugeant neantmoins qu'il ſeroit bon de leur donner du temps pour ſe reconnoiſtre, il eſcriuit premierement aux gens de guerre, Qu'il les alloit trouuer bien armé, auec vne ferme reſolution de les faire tous paſſer par le fil de l'eſpée, en cas qu'ils ne ſe chaſtiaſſent point d'eux-meſmes, & de leur mouuement propre. Cette prudence requiſe au gouuernement d'vn Eſtat, a eſté obſeruée par les Empereurs, depuis la naiſſance de la Republique, qui eſtoit vn temps auquel on pardonnoit touſiours à ceux qui ſe repentoient; Et voila pourquoy le Conſul Q. Fabius, bien que grandement faſché contre les Equiens, proteſtoit, que de quelque façon que la choſe ſe fuſt paſſée, il aimoit beaucoup mieux qu'ils ſe repentiſſent, que de leur voir ſouffrir auecque regret les meſmes choſes que les Ennemis enduroient.

Du reglement de la vie.

DISCOVRS XXXVII.

CET Embleme d'Apollon & de Bacchus, dignes Enfans de Iupiter, qui, ſelon les Poëtes, a voulu que leur ieuneſſe fuſt touſiours fleuriſſante, nous apprend, ſi ie ne me trompe, qu'il y a deux choſes qui rendent le corps ſain, & l'eſprit libre de tout ſoucy; à ſçauoir vne façon de viure reglée, & pareillement le Vin, ſi on le ſçait prendre par meſure; comme au contraire l'Yurongnerie & les ſoins haſtent la Vieilleſſe,

& affoibliſſent inſenſiblement ce qu'il y a de plus vigoureux en l'homme. Cela nous eſt demonſtré par ces mémes Dieux dont il eſt icy queſtion : l'vn deſquels, comme Prince de la Medecine, nous ordonne le regime qu'il nous faut tenir, pour nous bien porter : & l'autre par ſon aimable liqueur nous deliure des inquietudes & des chagrins que nos affaires nous donnent. C'eſt à raiſon de cela que Marcile Ficin dans le liure qu'il a fait de la vie heureuſe, ioint ces deux Diuinitez enſemble, quand il dit de fort bonne grace : Qu'Apollon & Bacchus ſont freres aſſeurément, & compagnons inſeparables. Le premier, adiouſte t'il, nous fait part de deux choſes tres-agreables, qui ſont la Lumiere & la Muſique : & le ſecond nous en communique auſſi deux autres fort bonnes, à ſçauoir le vin & l'odeur du vin, par qui nos Eſprits s'eſpanoüiſſent, & ſe chatoüillent d'vne ſecrette ioye.

Tous les Philosophes ont le mesme sentiment, & demeurent d'accord, qu'il y a trois choses par le moyen desquelles on peut long temps viure dans vne grande santé. La premiere est la Temperance, à qui les Medecins & les Philosophes donnent à bon droict la gloire d'estre la source de l'embonpoint du corps, & de la tranquilité de l'ame. Ie diray bien d'auantage; c'est qu'elle est asseurément la Reyne des Vertus, puis qu'elle comprend les principales qui sont l'Abstinence, la Sobrieté, la Continence, l'Humilité, la Modestie, la Clemence, l'Honnesteté, & la Victoire de soy-mesme. Aussi n'y a t'il iamais eu d'excellent homme dans toute l'Antiquité, qui n'en ait fait vne profession tres-particuliere. Ie me contenteray du seul exemple d'Agesilaüs, qui ne se remplit iamais de vin ny de viande; qui ne dormoit qu'autant de temps que ses affaires luy en donnoient; qui n'auoit pas vn meilleur lict que le moindre de

ſes Soldats, qui n'vſoit que d'vne meſme ſorte d'habillement dans toutes les ſaiſons de l'année, & qui diſoit d'ordinaire, qu'il falloit qu'vn Chef en vſaſt ainſi, ou qu'il renonçât au commandement qu'il auoit ſur les autres.

Le ſecond moyen de ſe bien porter conſiſte en l'exercice du corps, & meſme en celuy de l'eſprit : Car Platon nous conſeille de les faire agir eſgalement tous deux, pour les mieux accouſtumer à la vertu. Ainſi en vſoit le grand Roy Cyrus, qui ne vouloit iamais ſe mettre à table, qu'il n'euſt trauaillé iuſques a ſuer, & qui ne permettoit pas meſme que l'on donnaſt à manger à ſes cheuaux, s'ils ne l'auoient gaigné; ce qu'il voulut que les Satrapes ou les Gouuerneurs fiſſent praticquer auecque ſoing, dans toute l'eſtenduë de leurs Prouinces. Ie pourrois adjouſter à cét exemple celuy de Lycurgus & d'Alexandre ; ou ſi vous voulez produire Socrate & Ariſtippe, pour leur

faire dire quantité de choſes en faueur de l'exercice du corps, & du trauail de l'eſprit. Mais ie me contenteray de dire ſuccinctement; Que le Roy Antigonus voyant de ſimples Soldats, qui s'exerçoient à la paulme tous armez, les honnora de la charge de leurs Capitaines, qui pour eſtre vn peu trop delicats refuſoient d'en faire autant; Qu'vn certain Laomedon trauaillé d'vn mal de rate, s'en guerit à force de courir; iuſques-là meſme, que par la grande habitude qu'il y prit, il gaigna ſouuent le prix aux ieux Olympiques: & que Demoſthene, qui beguayoit naturellement, ſe denoüa ſi bien la langue, en s'exerçant à plaider, qu'il deuint enfin vn des plus grands & des plus celebres Orateurs de ſon ſiecle.

La troiſieſme choſe, qui ſert grandement à la conſeruation de la ſanté, eſt vne honneſte reſioüiſſance. La raiſon eſt, pource que le cœur, qui eſt le ſiege de

la chaleur naturelle, s'affoiblit autant par de ſecrets déplaiſirs, qu'il ſe fortifie par des ioyes manifeſtes. Ariſtote nous l'aſſeure ainſi, quand il dit, Qu'il eſt neceſſaire de rire & de paſſer ſon temps, pour viure icy bas auec quelque ſorte de contentement. C'eſtoit auſſi le meſtier du Philoſophe Democrite, qui, ſelon quelques vns, ne rioit pas tant pour ſe mocquer de la folie des hommes, que pour ſe donner du plaiſir à ſoy-meſme. I'obmets qu'vn des plus ſages Legiſlateurs de toute la Grece, ſçachant combien il importoit à l'homme de ſe reſioüir, erigea publiquement vne Statuë au Ris, afin d'inuiter par là les Lacedemoniens à chaſſer loing la triſteſſe, comme la choſe du monde la plus nuiſible à la vie. Que ſi des teſmoignages prophanes il eſt permis de paſſer aux ſacrez, cela ne ſe peut mieux verifier que par ces paroles du Sage; *Que c'eſt la ioye du cœur qui fait viure l'homme;* & par le conſeil que nous donne

l'Apoſtre, qui eſt *De nous reſiouyr touſiours*; pourueu que ce ſoit dans les choſes iuſtes : car autrement toute cette ioye dont ſe flatte l'homme, n'eſt qu'vne fauſſe douceur, qui ſe change tout à coup en amertume.

Qu'on impute faussement à la Fortune, d'estre quelquefois victorieuse de la Vertu.

DISCOVRS XXXVIII.

APRES que Brutus & Cassius eurent mis à mort Iules Cesar, soubs pretexte de vouloir restablir les Citoyens dans leur ancienne liberté, qu'ils disoient qu'on leur auoit ostée; cette affaire n'ayant pas eu le succez qu'ils en esperoient, l'vn & l'autre furent contraints de chercher leur seureté dans les Armes. Mais Cassius ayant

perdu la vie dans cette guerre ciuile, & Brutus se voyant sur le point de la perdre aussi; il aima mieux preuenir sa defaite, que l'attendre de ses Ennemis. Car estant pressé par quelques-vns de prendre la fuitte : *C'est auec les mains qu'il faut fuyr*, respondit-il, *non pas auec les pieds*, & ce disant il se laissa cheoir sur la pointe de son espée. Dion dans la vie d'Auguste, rapporte là-dessus, qu'à ces paroles tragiques, qu'il profera en homme desesperé, il adiousta les suiuantes, vn peu auant que mourir; *Miserable Vertu! que i'ay eu grand tort de t'auoir suiuie iusques icy. Ie t'ay considerée comme vne chose solide; Et tu n'és cependant qu'vne vaine ostentation, & que l'Esclaue de la Fortune.* Par où il vouloit donner à entendre, qu'il mouroit auec ce regret, de voir que les gens de bien estoient alors miserablement contraints de ceder aux forces & aux artifices des Méchans; Ce que Q. Curse semble vouloir monstrer encore, quand il dit,

Que c'est putost la Fortune, que la Vertu, qui met souuent les personnes en honneur.

Mais il ne s'ensuit pas de-là qu'il faille approuuer cette action de Brutus, puis qu'elle n'estoit ny de vray Philosophe, ny de Chrestien, & qu'elle sentoit entierement son homme desesperé. Disons donc, qu'il se trompa bien fort, d'auoir si mauuaise opinion de la Vertu, qui dans les Escrits des Platoniciens & de tous les autres grands hommes de l'Antiquité, est tousiours auantageusement soustenuë: Aussi est-il vray, que celuy qui l'a pour appuy, ne peut pas estre beaucoup offencé de la Fortune, pour contraire qu'elle luy soit. Car quelques reuolutions qu'il y ait dans les affaires du monde, la Vertu se les assuiettit: & mesprisant les choses humaines elle ne met iamais sa felicité qu'en soy-mesme. Or de dire maintenant qu'il faille estimer homme de courage, celuy qui pour s'exempter de quelque mal-

heur, ſe donne la mort volontairement: tant s'en faut que ce ſoit bien raiſonner, qu'au contraire, ce n'eſt pas auoir le ſens commun. Plutarque nous l'apprend ainſi par l'exemple de Cleomene, qui voyant ſon armée défaite par Antigonus, & ſa perſonne en danger de mort, & Therplon qui luy conſeilloit de ſe la donner; *Et quoy*, luy reſpondit-il, *tu crois donc que ce ſoit eſtre genereux, & homme de cœur, que de ſe faire mourir, ce qui eſt la choſe du monde la plus facile; Et moy i'eſtime au contraire, qu'il n'eſt point de plus grande marque que celle-là, d'vne Ame foible, & d'vn courage rampant. Car il n'y a perſonne qui puiſſe nier, que ceux qui en viennent à ces extremitez, ne ſe laiſſent vaincre par leur propre laſcheté;* Ie trouue à ce propos ingenieux & ſubtil cét Epigramme de Martial.

Fuyant l'ennemy ſans courage
Fannie aduance ſon treſpas;
Dittes-moy ſi ce n'eſt pas rage,
De mourir, pour ne mourir pas?

C'eſt

C'eſt vne rage en effet, que de vouloir mettre fin à ſes apprehenſions par le plus terrible de tous les maux, où l'homme ne doit iamais ſe precipiter, s'il ne veut que les gens de courage l'eſtiment laſche. Ie ne veux point d'autre exemple de cette verité, que celuy du grand Ceſar dans ſon ſeptieſme liure de la guerre des Gaules; où il dit, *Que ce n'eſt pas vertu, mais foibleſſe d'eſprit, que de ne pouuoir ſouffrir les maux de la vie; comme il ne paroiſt que trop, en ce qu'il y en a plusieurs qui endurent plus volontiers la mort que la douleur.* Auſſi n'eſt-ce pas ſans ſujet que Sainct Auguſtin blaſme ſi fort la fin tragique de Caton, & qu'il l'attribuë pluſtoſt à laſcheté, qu'à grandeur de courage. Par où ie conclus auec Herodian, Que les hommes ſages ne font point mal de ſouhaiter des proſperitez: mais qu'ils doiuent bien auſſi eſtre conſtans, & ſe reſoudre à la patience, dans les diſgraces qui leur ariuent.

De la neceßité du Conseil, & que la Prudence y doit estre jointe.

DISCOVRS XXXIX.

CEtte Reyne qui tient des deux mains vn Sceptre & vne Espée, où est enlacé vn Serpent couronné, nous enseigne que le Conseil, & la Prudence produisent de merueilleux effets, quand l'vn & l'autre agissent ensemble. Ce que les Anciens nous ont voulu donner à connoistre par les Statuës de Mercure & de Mars, erigées sur vn mesme Autel, & pareillemẽt par celle

de la Deesse Pallas. Car auec ce qu'ils ont pris plaisir à nous la represéter sortie du cerueau de Iupiter toute armée, ils ont feint qu'au temps de sa naissance il plut de l'or en l'Isle de Rhodes. Ce qu'ils ont imaginé sans doute, pour nous apprendre, Que le Conseil & la Prudence n'ont qu'vne mesme source, d'où procede tout le bon succez, soit de la Guerre, soit de la Paix & tout ce qu'il y a de fleurissant & d'heureux dans les Empires du monde. En effet, si l'on demeure d'accord de cette maxime, Qu'il n'est pas permis de pecher deux fois à la guerre, pource que les fautes qu'on y fait ne se peuuent reparer qu'auec vn danger apparent, & vne perte notable; ne faut il pas aduoüer qu'il y a plus de force dans vn Conseil donné prudemment, que dans les Armes mesmes, puis qu'elles n'agissent que par ses ordres; L'Histoire nous le tesmoigne assez, quand elle dit, Que iamais les Romains n'auroient fait la

perte qu'ils firent au temps de Minutius General de leur Armée, s'il euſt voulu ſuiure le conſeil du renommé Fabius. Ce ne fut auſſi que par le conſeil qu'ils chaſſerent de leurs murailles les Sabins, les Fidenates, les Vejantins, les Albanois, les Volſques, & quantité d'autres peuples leurs ennemis. A raiſon dequoy, les Carthaginois, qui n'entreprenoient iamais rien ſans en deliberer auparauant, firent cette Loy entr'eux : Que tout Capitaine qui s'en iroit aux occaſions, ſans s'eſtre cõſeillé là deſſus, ſeroit attaché en croix, quãd meſme la Fortune luy auroit eſté ſi fauorable, que de le r'amener victorieux. Ce qu'aſſeurémẽt ils ne faiſoiẽt point sãs vne grande raiſon, pour auoir appris par eſpreuue ce que doiuent ſçauoir generalemẽt tous les Officiers des Armées, qui eſt, *Qu'à la guerre le Conſeil doit preceder l'ẽtrepriſe, cõme l'entrepriſe precede l'execution.* Mais cela ſur tout doit eſtre recõmendable aux Souuerains, auſquels Salomon s'adreſ-

ſant pour cét effet, *O Roy des peuples*, leur dit-il, *Si vous prenez plaiſir à eſtre aſſis dans les Throſnes, & à tenir le Sceptre, aymez la Sapience, afin que vous regniez à iamais.* A cecy ſe rapporte à peu pres cette Deuiſe de l'Empereur Louys III. LES MAINS DE PLVSIEVRS, LE CONSEIL DE PEV; & pareillement ce dire du Poëte,

Qu'vn Prince en vain eſtime ſa Puiſſance,
Si le Conſeil n'eſt ioint à la Prudence.

Ciceron eſt de ce meſme aduis, quand il nous donne celuy-cy: *Que ce n'eſt ny par la force, ny par la viſteſſe, ny par la diſpoſition du corps; mais par le Conſeil, & par l'authorité qu'on vient à bout des grandes affaires.* Cette maxime preſupposée, il n'eſt plus queſtion que d'auoir le iugement fort, pour conſeiller, & l'eſprit ſouple, pour eſtre conſeillé. Mais le malheur eſt que tous les hommes n'ont pas ce don: comme le remarque iudicieuſement Scipion Amirato, des paroles duquel ie feray la derniere partie de ce Diſcours.

Il ſe treuue, dit-il, certains hommes, qui ont, à vray dire, l'eſprit excellẽt d'ailleurs: mais qui ne laiſſent pas toutesfois de faire ſouuent les fautes, qui ſuiuent. Ie commenceray par la principale, qui eſt qu'en matiere d'affaires, ils ſe monſtrent ſi difficiles, & ſi bizarres, que rien ne leur plaiſt. I'adjouſte à cecy; Qu'ils s'embarraſſent ſans ſçauoir pourquoy, dans les opinions de tout le Monde, & que les meilleurs Conſeils ſont ceux auſquels ils treuuent le plus à redire. Cependant, pour eſtre ainſi facheux, & d'vn eſprit aigre, ils ſe mettent en ſi mauuaiſe eſtime, que lors qu'il eſt queſtion d'opiner ſur vne affaire importante, quelque bon conſeil qu'ils puiſſent donner, perſonne ny veut entendre. C. Caſſius fit voir autresfois combien doiuent eſtre eſloignez de ce Vice ceux qui font profeſſiõ de dõner conſeil, monſtrant qu'il ne vouloit point s'oppoſer à ce qu'on luy mettoit en auant, pour autre ſujet, que pour maintenir ſon Au-

thorité dans les neceſſitez de la Republique, en cas qu'elle euſt beſoin de ſes aduis. Herodote dit ſagement à ce propos; que c'eſt vn grãd gain qu'vn bon conſeil: Car ſi de hazard il en arriue du mal, on l'impute à la Fortune, qui l'a emporté par deſſus les precautiõs humaines. Comme au contraire, quand vn mauuais conſeil a vn bon ſuccez, il ne ſenſuit pas pourtant qu'il faille aprouuer le ſentiment de celuy qui l'a donné. Et vn peu plus bas il adiouſte; Que les meilleurs conſeils ſont ceux qui ſe tirent de diuerſes opinions, ou de la pluralité des voix. Car ſi l'on ne propoſe qu'vn ſeul aduis, il s'y faut tenir; ſi plusieurs, on choiſit le meilleur, & le plus vtile; ce qu'on reconnoiſt facilement, en les oppoſant l'vn à l'autre. En vn mot, conclud le meſme Amirato, ſi les Conſeils vous déplaiſent, à tout le moins liſez les bons liures; ou ſi la lecture vous en eſt deſagreable, eſcoutez les plus aduiſez, & vous ſouuenez de preferer le

conſeil d'vn Vieillard à l'auis d'vn ieune homme, qui luy doit touſiours ceder. Tenez, enfin pour maxime, Que celuy n'eſt pas mauuais conſeiller, qui n'oſant donner vn conſeil à vn Prince, louë deuant luy les bonnes actions, & blaſme les mauuaiſes.

Qu'il faut aimer la Vertu.

DISCOVRS XI.

CE Cupidon, que vous voyez icy peint ſans Arc, ſans fléches, & ſans bandeau, eſt celuy-meſme que les Grecs appellent Αντέρως, c'eſt à dire *Amour de Vertu*. Car il faut que vous remarquiez auec Platon, que comme il y a deux Venus, dont la plus aagée eſt née du Ciel; & la plus ieune, à ſçauoir la Venus ordinaire, eſt fille de Iupiter & de Diane: il y a pareillement deux Cupidons; Le premier inſpire dans l'Ame d'honne-

ſtes deſirs, & le ſecond y allume la Concupiſcence. Le premier eſleue l'eſprit à la contemplation du Ciel, & le ſecond l'attache ſeruilement à la terre; Et voyla pourquoy il a tout à fait pour contraire & pour Ennemy cét Ἀντέρως que nous décriuons icy. Par les quatre Guirlandes qu'il porte, sõt denotés les quatres Vertus principales, qui ſont les ſources de toutes les autres. Celle qu'il a ſur la teſte (partie du corps que Platon appelle diuine) ſignifie la Prudence; Et les trois autres qu'il tient à la main, repreſente la Iuſtice, la Force, & la Téperance, qui conſiſtent en l'Action, dont les mains ſont les organes. Ciceron l'entend cõme cela, quand il dit, *Qu'il faut eſtimer prudent & ſage celuy qui a l'eſprit penetrant, & qui ſçait diſcerner le vray d'auecque le faux; à cauſe que c'eſt la Verité ſeule qu'il ſe propoſe pour but. Quant aux trois autres Vertus, vne neceſſité leur eſt imposée de tenir en eſtat, & de conſeruer par conſequent toutes les choſes qui regardent les actions de la*

vie. Par où se voit clairement la differen-ce qu'il met entre la Prudence, & les trois autres Vertus; celle-là estant dans la con-templation, & celle-cy dans la vie actiue,

Cét Amour diuin, comme dit Proclus, a cela de propre, de détacher l'Ame de ce qu'il y a de terrestre & de materiel dans le corps; & c'est en ce sens que nous en par-lõs icy. Il y en a d'autres qui disent, qu'on a feint cét amour double, pour monstrer qu'on n'en peut tirer aucun fruict, ny au-cune commodité, s'il n'est mutuel. Le Philosophe Porphyre a inuenté cette Fable à ce propos, Que Venus ayant pris garde, que son fils Cupidon ne croissoit du tout point, & qu'il demeuroit toû-jours aussi Enfant, que s'il n'eust fait que de naistre, s'aduisa d'en demander la cau-se à la Deesse Themis, qui luy respondit, Qu'il luy falloit donner vn Compa-gnon, afin qu'ils s'aydassent l'vn l'autre: ce que Venus aprouuant elle engendra Antheros, qui ne fut pas plustost venu au

monde ; que Cupidon commença de croiſtre. Or bien que Plutarque, ſuiuant l'opinion des Egyptiens & des Platoniciens, ne parle que de ces deux Amours, qui ſont le Diuin, & l'ordinaire. Apulée neantmoins y en adjouſte vn troiſieſme, dans vn traité particulier qu'il a fait de la Philoſophie; où il dit, *Que le premier Amour eſt tout à fait diuin, & inſeparable d'auec les choſes honneſtes : Que le ſecond ne s'attache qu'aux voluptez, & que le troiſieſme tient vn milieu entre les deux.* Mais quoy qu'il en ſoit, c'eſt au ſeul Amour diuin que nous deuons nous arreſter, puis que comme dit Platon, *Il n'eſt point de meilleure Philoſophie que d'aimer Dieu, qui ſeul nous peut rendre heureux & contens.* A ce ſentiment s'accommode celuy de Diogenes Laërtius, quand il raiſonne ainſi : Si tout eſt commun entre Amis, & ſi les Vertueux ſont amis de Dieu, qui eſt la ſource de tous biés, il s'enſuit de là que ceux qui aiment Dieu veritablement, ne peuuent

de rien manquer. Ce qui nous eſt confirmé par ces belles paroles de S. Baſile, *Qu'il n'eſt point d'homme plus pauure, que celuy qui n'a point l'amour de Dieu ; ny de plus riche, que celuy qui en a fait prouiſion : car c'eſt vn threſor inépuiſable, & qui ne manque iamais de biens ny de graces.* Voila donc quels ſont les effets de l'Amour diuin. A qui vn de nos Poëtes, le plus celebre de ſon ſiecle, fait dire les vers ſuiuans, par où ie finiray ce Diſcours.

Qui m'aime comme il faut, a de moy iouyſſance,
Au lieu qu'aimant le monde, il eſt dans l'indigence ;
Il bruſle pour l'obiet dont il eſt amoureux,
Et n'en pouuant ioüir il ſe croit malheureux :
Mais mon fidele Amant, ſans ardeur inconſtante,
Se contente de moy, de luy ie me contente,
Et ſans plus deſirer, il a tant de plaiſir,
Que ie ſuis pour iamais la fin de ſon deſir.

De l'oubly de la Patrie.

DISCOVRS XLI.

CET Embleme eſt tiré du neufieſme liure de l'Odiſſée d'Homere, qui dit, Que les compagnons d'Vliſſe, apres auoir gouſté de la Lote, en oublierent leur pays, tant ils trouuerent ce fruict delicieux & charmant. Theophraſte les deſcrit de la groſſeur d'vne poire, & fait là-deſſus cette remarque, qu'à meſure qu'il meurit, il change de couleur comme les raiſins. Il y en a ſi grande quantité en certaines coſtes d'Afrique, qu'vne armée entiere, à qui les viures auoient manqué, s'en

nourit autresfois durant quelques iours, s'il en faut croire l'hiſtoire. Mais ce n'eſt pas ce que ie me ſuis proposé de prouuer dans ce Diſcours, où ie n'ay ſeulement qu'à faire voir auec Alciat, que par ces Lotophages ou mangeurs de Lote, ſe doiuent entendre tous ceux generalement qui oublient leur terre natale, quand ils en trouuent vne autre meilleure, & qui eſt plus fauorable à leur fortune. Ce que toutesfois ils ne font pas ſi abſolument, qu'il ne leur en reſte touſiours quelque petit ſouuenir, pour barbares qu'ils puiſſent eſtre. La raiſon eſt, pource que l'air de la Patrie a ie ne ſçay quelle douceur qui charme les ſens, & qui fait naiſtre vne ſecrette enuie d'y retourner toutes les fois qu'on y penſe. Ainſi dans Virgile, le Berger Tytirus ſe pleint d'eſtre abſent dans ſon hameau, & Vlyſſe dans Homere deſire paſſionnément de reuoir la fumée de ſon Ithaque. En effet, ce qui vient de noſtre païs, nous ſemble touſiours meilleur que ce qu'on nous

apporte d'ailleurs, comme disoit autres-fois Marc-Aurele ; Et voilà pourquoy l'Empereur Seuerus ne portoit point de chemises, dont la toile ne fut d'Afrique, pource que c'estoit le lieu de sa naissãce.

Cela n'empesche pas neantmoins, qu'il ne se faille souuenir, *Qu'on n'est pas tousiours Prophete en son pays* ; que les Estrangers nous donnent souuent ce que nos compatriotes nous refusent, & que tout païs est le nostre ; pourueu que nous trouuions dequoy nous y establir à nostre aduantage, & que la demeure nous en soit agreable. Car comme dit fort bien, apres les Anciens, vn de nos Poëtes tragiques.

Seule on ne doit priser la contrée où nous sommes
Tout ce grand Vniuers est le païs des hommes ;
Comme l'air des Oiseaux & des poissons la mer,
Ce n'est point vn seul lieu qui nous doit en-fermer.
La terre est aux mortels vne maison commune,
Et Dieu seme par tout nostre bonne fortune.

La Nature donc ne vous distingue point de païs, non plus que de Maison. Car l'homme, selon Platon, ne doit rien auoir de commun auecque la Terre, estant, comme il est, vne Plante celeste ; qui tend tousiours en haut, & qui a la teste pour racine. Hercule se vantoit à ce propos, de ne sçauoir pas d'où il estoit. Que si quelqu'vn le faisoit Argien, ou Thebain, il respondoit que tout l'Vniuers estoit sa patrie. Socrate de mesme ne se disoit estre ny de Grece ny d'Athenes; Et ne vouloit point se prescrire de limites si estroites; mais demeurer libre sous le Ciel.. En effet, la vaste estenduë de la terre est nostre païs, où nous vsons en commun du feu, de l'air, & de l'eau; où nous auons tous de mesmes Gouuerneurs, de mesmes Magistrats, de mesmes loix, & vn mesme Prince, qui est Dieu. C'est luy qui tient en sa main le commencement, le milieu, & la fin de toutes les choses de l'Vniuers; luy qui

ſuiuy de ſa diuine Iuſtice, ſe pourmene par tout; & qui voit comme châcun obſerue ſa Loy, que nous deuons garder inuiolable enuers tous en general. Ce raiſonnement qui eſt de Plutarque, nous remet en memoire le ſalutaire conſeil de l'Apoſtre, qui dit en plus haut ſtyle que luy, *Qu'aſſeurement c'eſt vne extreſme folie de ſe trauailler l'eſprit à baſtir ſur la terre où toutes choſes periſſent, & où nous ne pouuons auoir vne demeure durable, Mais qu'au contraire, c'eſt vne grande ſageſſe d'en chercher au Ciel vne autre à venir.* Le Philoſophe Anaxagoras, tout Payen qu'il eſtoit, fut touché de cette méme cõſideration, lors qu'ayant donné genereuſement tous ſes biens à ceux qu'il iugeoit en auoir beſoin, & voyant que quelques-vns luy demandoient s'il vouloit quitter le païs; *Nenny*, leur reſpondit-il, *mais ce que i'en fais eſt pour m'y acheminer*, & ce diſant il monſtroit le Ciel auec le doigt; comme s'il eût voulu dire, que c'eſtoit là

noſtre patrie. Auſſi l'eſt-il à vray dire. Car puis que noſtre Ame, qui eſt la plus noble partie de nous, en eſt venuë, elle ne ſçauroit prendre de meilleure route que celle-là, pour y retourner.

Ie ne puis mieux preuuer cette veri-té, ny mieux conclure auſſi ce Diſcours que par ce deuot raiſonnement du Pere Grenade. Il faut remarquer, dit-il, qu'il y a trois ſortes de lieux conuenables à l'homme, ſelon les trois differances de ſa vie. Le premier eſt le ventre de ſa Mere, apres qu'il eſt conceu; Le ſecond le Monde, apres qu'il eſt né; & troi-ſieſme, le Ciel, quand il a bien veſcu. Il y a tant de proportion en ces trois lieux, que le ſecond eſt plus noble que le pre-mier, & le troiſieſme plus que le ſe-cond, tant en durée, qu'en grandeur, en beauté, & en toute ſorte d'excellence. Quand à la durée, le temps de la vie du premier n'eſt que de neuf mois: Le temps du ſecond paſſe rarement cent

ans; mais le troisiesme dure à iamais. Tout l'enclos du premier lieu n'est pareillement que le ventre d'vne femme. Le second est l'estenduë de tout ce monde visible, & pour le regard du troisiesme, selon cette mesme proportion, il est d'autant plus grand que le secon, comme le second l'est plus aussi que le premier. Qui pourroit donc comprendre la grandeur & la beauté de ce lieu là? Cette terre où nous habitons, est la demeure des Mourans, des Pecheurs, des hommes, au lieu que le Ciel l'est des Viuans, des Iustes & des Esprits Angeliques. En vn mot, cette Patrie d'icy bas, est pour les Combattans, & celle d'enhaut pour les Triomphans. Icy sont meslez ensemble indifferemment, & les Amis, & les Ennemis: mais là il n'y aura place que pour les amis, & pour les Esleuz de Dieu, apres qu'ils auront acheué leur pelerinage dans cette Valée de miseres.

Que les moindres choses sont quelquefois de grands fleaux.

DISCOVRS XLII.

DANS cét Embleme, qui est d'Alciat, est décrit vn etrange fleau dont fut affligé la Lombardie, en l'an 1541. Car on tient qu'en plein Midy, l'air s'obscursit tout à coup d'espaisses nuées, d'ou tomberent à miliers des Sauterelles & des Langoustes; qui s'estant mises à ronger les grains, les fruicts, & les plantes, rendirent la famine vniuerselle par tout le païs. Elles auoient le corps de la longueur d'vn doigt, la teste enflée,

le ventre gros, & si plein d'vne purulente sanie, que s'estant toutes creuées à force de manger, elles corrompirent l'air, & l'infecterent à vn tel poinct, que les Corbeaux, les Corneilles, les Milans, & tels autres Oiseaux carnassiers, accoustumez à la charongne, s'enfuirent pour vn temps, ne pouuant souffrir l'horrible puanteur qui s'exaloit de cette voirie. Ceux qui ont escrit l'Histoire de ce temps là le disent ainsi; & adioustent en suite, Qu'aux païs voisins du Royaume de Pologne, fut veuë pareillemét vne incroyable quantité de semblables Insectes. Ils auoient le corps comme de grosses chenilles, & quatre aisles sur le dos dont ils fondirent plus drù que la gresle dans le païs, à deux lieuës à la ronde. Mais ce qui doit sembler plus estrange, est qu'en toute cette estenduë de terre, il en tomboit des nuages si épais, que le Soleil mesme en estoit obscurci. Par où l'on peut iuger combien grâds deurent estre les degasts

que cette vermine fist aux grains & aux plantes, qu'elle rongea iusqu'à la racine. Ces prodiges se peuuent dire semblables à ceux dont il est parlé dans l'Exode: & dans les Antiquitez de Iosephe. S. Augustin pareillement, en raporte vn autre bien remarquable, aduenu en Afrique, vn peu apres que les Romains l'eurent reduite en Prouince. Car il dit que toute cette coste-là fut tellemét desolée par les Sauterelles, que ne trouuant plus dequoy s'assouuir, apres auoir mangé les fruicts & les fueilles des arbres; elles cheurent mortes, partie dans la mer, partie le long du riuage; Tellement que de la corruption qu'elles laisserent en l'air, il s'ensuiuit vne si horrible Peste, que dans le seul Royaume de Massinissa, plus de quatre vingt mille personnes en furent frappées, outre qu'il en mourut dauantage aux costes voisines. A cecy peut estre joint ce que nous lisons à ce propos dans S. Ambroise. *La grace de Dieu*, dit-il,

se fait remarquer en toutes choses ; Et n'est pas iusques aux Sauterelles qui ne nous en donnent vn exemple. Bien qu'il en pleuue quelquefois sur la terre des Legions toutes entieres, elles n'ont garde neantmoins de toucher aux fruicts, ny de faire le moindre degast si Dieu ne leur commande. De cette façon, comme nous lisons dans l'Exode, elles punissent les offences que nous faisons contre le Createur, & sont comme les Ministres de sa iuste vengeance. Cela ne dure pas toutesfois. Car pour remedier à ce fleau, il permet que certains Oiseaux, qui sont insatiables de leur nature, & que les Grecs appellent Seleuces, *le facent cesser, à force de se repaistre de cette vermine qui le cause.* Hertman Schedel en ses Chroniques, parlant des ruines causées par cette venimeuse engeance de Sauterelles, dit qu'au temps de l'Empereur Lothaire, quelques contrées de France en furent couuertes en moins de rien, & que on remarquoit en ces animaux ie ne sçay quoy de monstrueux, & d'extraordinaire. Car ils auoient chacun six aisles, &

deux dents plus dures qu'vn Caillou, dont ils rongerent en fort peu de temps les fruicts, les herbages, & les legumes. Mais enfin il en tomba d'épaisses nuées dans la mer, qui les ietta sur le riuage en diuers endroits ; ce qui engendra vne si grande putrefaction, que l'air en fut corrompu, & la contagion vniuerselle par tout le Royaume. Cét Autheur adiouste, qu'il en arriua de mesme au temps de Charles, Duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, & que tout le territoire de Bresse fut ruiné par vne prodigieuse volée de Langoustes ; qui en eussent fait autant en quelques endroits de la Lombardie, sans les soins extraordinaires qui apporta le Duc de Mantouë. Ie vous pourrois produire sur ce suiet quantité d'autres exemples, n'estoit que vous les aurez leus, ie m'asseure, dans les Histoires des Indes, & particulierement dans les Decades de Iean de Barros, Autheur Portugais, où ie vous renuoye, pour passer à l'Embleme suiuant.

Que les biens mal acquis ne proffitent point.

DISCOVRS XLIII.

IL y a dans Esope vne Fable d'où cét Embleme est tiré. Vn Milan, dit-il, s'estant saoulé des entrailles de quelque animal, qu'il auoit englouties toutes entieres ; *Ie me meurs ma Mere*, s'escria-t'il, comme il se vid contraint de les rendre en l'estat qu'il les auoit deuotées. Mais la Mere le voulant consoler ; *Tay toy, mon Fils*, luy respondit-elle ; *ce sont les boyaux d'vn autre que tu vomis, & non pas s. tiens.*

Cét Apologue ne ſe peut mieux appliquer qu'à ces hommes prodigues & débauchez, qui diſſipent miſerablement les biens qui ne ſont pas à eux, & qu'ils n'ont acquis que par artifice & par volerie. Que ſi quelque choſe les oblige d'en vſer ainſi; c'eſt premierement vn appetit dereglé pour les Voluptez; & en ſecond lieu, cette grande confiance qu'ils ont de ne manquer iamais de richeſſes. Car comme elles leur viennent ſans peine, auſſi font-ils vanité d'en abuſer, & s'imaginent touſiours, qu'ayant trouué le ſecret, de peſcher, comme l'on dit, en eau trouble, ils n'eſpuiſeront iamais leur fonds, quelque deſpenſe qu'ils facent. Que s'ils ſe repreſentoient auec S. Chryſoſtome, Que les iniuſtes acquiſitions, pour petites qu'elles ſoient, cauſent ordinairement de grandes ruines, & auec Ciceron, Que les choſes mal acquiſes, s'en vont comme elles ſont venuës; ou ils ſeroient plus dénaturez que

que les Tygres, ou ils ne s'enrichiroient point de la despoüille des gens de bien. Mais quoy? Il est difficile que les raisons humaines, puissent toucher des cœurs inhumains, qui ne s'attendrissent ny par les larmes des Vefues, ny par l'innocence des Pupils, dont ils engloutissent les heritages, & leur meilleure substance: En cela semblables à certaines sang-suës dõt parle Pline, qui laissent le mauuais sãg, pour prendre le bon, qu'elles succent iusques à n'en pouuoir plus, tãt elles sont alterées. Eux tout de mesme ne s'attachent iamais qu'à ce qu'ils trouuent plus à leur goust, dont ils se saoulent si bien, qu'il leur est force à la fin, ou de creuer, ou de rendre gorge, pour ne l'auoir pû digerer.

Tâcher de s'en richir par fraude, & par
surprises,
Et à ceux qui le font vn dangereux mestier:
On ne proffite point des choses mal acquises,
Dont iamais ne ioüit vn troisiesme Heritier.

C'est la reproche que fait Ciceron à

Anthoine dans la seconde Philippique, où pour le noircir d'vne eternelle infamie; *Voyez, dit-il, auec combien d'insolence ce Voleur s'en est allé fondre sur les biens de cét honneste homme* (il entend parler de Pompée) *par la valeur duquel le peuple Romain ne s'est pas rendu moins redoutable aux Estrangers que Pompée mesme s'en est fait aimer par l'integrité de sa vie. Voyez, dis-ie, quel personnage il loüa, quand apres s'estre gorgé des richesses de toute vne Armée, il fit le farceur, & ne pensa plus qu'à rire, se voyant tout à coup deuenu riche; Et considerez par mesme moyen combien est veritable ce dire du Poëte,* Qu'vn bien mal acquis ne proffite point. *Ce que vous n'aprennez que trop par l'exemple de ce Gourmand qui engloutit tant de grands thresors en si peu de iours.* Tant s'en faut donc qu'il faille chercher à s'accommoder, en incommodant autruy, qu'au contraire il vaut mieux renoncer aux richesses, que de les posseder iniustement. Ce que le Poëte Euripide nous conseille de faire par ces vers.

Soubmets tes appetits aux loix de la Raiſon,
Et cherche en trauaillant vne choſe aſſeurée;
L'Iniuſtice & le vol perdent vne Maiſon,
Et les biens mal acquis ne ſont pas de durée.

Cela nous eſt icy confirmé par l'exemple du Milan, qui dans les figures hyerogliphiques, eſt le Symbole d'vn riche vſurier, qui n'attachant ſon affection qu'aux richeſſes, en veut auoir à quelque prix que ce ſoit. Ce que le ſage Socrate nous veut ingenieuſement donner à entendre dans ſon Phedon, où il dit que les Auares & les Larrons ſeront transformez en Milans & en Loups, apres leur mort, pour auoir eſté inſatiables durant leur vie.

Que les maux ſont prompts, & les remedes tardifs.

DISCOVRS XLIV.

TOVTES les incommoditez, & tous les maux de la vie ſont compris dans cét Embleme, dont le ſuiet eſt tiré d'Homere, qui dans le premier Liure de ſon Illiade imagine vne certaine Deeſſe, à laquelle il donne le nom d'Até, deſtinée, à ce qu'il dit, pour s'oppoſer à la proſperité des Mortels. Car elle ne les embarraſſe pas ſeulement dans toute ſorte d'incõmoditez, &

de maladies du corps, mais elle leur trouble encore l'eſprit d'vn nombre infiny de paſſions, de fantaiſies, & d'opinions monſtrueuſes. Il feint en ſuitte, que pour remedier à ces maux, Iupiter enuoye apres elle les Lites ; & qu'encore qu'elles ſoient ſes filles, elles ne peuuent pas neantmoins expier ſi toſt les dommages & les degaſts qu'Até ſe trouue auoir faits. Car pour en venir à bout, il faut neceſſairement qu'elles prennent du temps, à cauſe qu'elles ſont louches, goutteuſes, vieilles. Le meſme Poëte en vn autre endroit de ſon Iliade, ne pouuant ſouffrir l'imprudence d'Até ; qu'il dit eſtre cauſe de ce que Iunon l'a trompé, la precipite icy bas, & luy deffend de iamais plus retourner au Ciel.

A bien conſiderer cette Fable, on iuge auſſi-toſt que le Prince des Poëtes Grecs l'a inuentée, pour monſtrer que les incommoditez de la vie ſaiſiſſent promptement l'homme, & ne l'aban-

donnent que bien tard; Ou, si vous voulez, qu'elles viennent à luy en poste, comme dit le Vulgaire, & s'en retournent à pied. Or ce que les Anciens appellent Até, quelques vns de nos Docteurs Chrestiens, comme Eusebe, & Iustin Martyr, l'expliquent de Lucifer, qui pour son Orgueil fut precipité du Ciel aux abysmes, comme il est dit dans les Saintes Lettres. Quant aux Lites, qui suiuent Até, on les peint vieilles, louches, & boiteuses, soit pour leur naturelle foiblesse, soit pource qu'elles ne regardent qu'à contre-cœur & d'vn mauuais œil, ceux qui en ont esté offencez, soit à cause qu'elles ne les abordent iamais que le plus tard qu'elles peuuent, pour leur en faire reparation. Mais apres tout, cela se peut fort bien appliquer à la plusspart des hommes du monde; lesquels apres quelque notable iniure qu'ils ont receuë, en gardent quelquefois le souuenir si long-temps, qu'ils ne l'effa-

cent que par la Mort. A quoy ne se rapportent pas mal encore les paroles de Tacite, dans la vie de Iulius Agricola son beau-pere, où il dit, *Que par vn vice attaché à la foiblesse humaine, les remedes sont tousiours plus tardifs que les maux : car il se remarque par espreuue, que les corps ne prennent accroissement & vigueur que peu à peu, au lieu qu'on les voit defaillir tout à coup, & lors qu'on y pense le moins.* Tel est aussi le sentiment de Seneque en la 92. de ses Epistres, où s'estant proposé de consoler son amy Liberalis, sur le bruslement de la Ville de Lyon; La Fortune, dit-il, choisit tousiours quelque nouueauté, pour faire souuenir les hõmes de ce qu'elle peut, quand ils en ont perdu la memoire. Vn seul iour détruit & reduit à neant, tout ce qu'vn long temps, & vne particuliere faueur du Ciel auoient permis d'amasser. Celuy a donné encor vn trop long delay aux malheurs dont nous sommes talonnez, qui a dict qu'vn iour, vne heure, vn moment suffi-

foient pour ruïner des Empires. Ce feroit quelque foulagement à noftre foibleffe, & à la fragilité de nos biens, fi les chofes du mõde fe pouuoient reparer auffi prõptement, que promptement elles finiffent. Mais tout au contraire, c'eft peu à peu qu'elles s'accroiffent, au lieu quelles s'efcoulent tout à coup, & fe precipitent à leur entiere ruïne. Car il n'y a rien de particulier ny de publiq qui foit de longue durée. La frayeur fe mefle dans les fuccez les plus calmes; & fans le tumulte d'aucune caufe eftrangere, le malheur vient fouuent du lieu mefme d'où nous l'aprehendons le moins. Auecque cecy pareillement ont vne grande conformité dans Q. Curce ces bons mots d'vn Ambaffadeur des Scythes, *Et quoy? tu ne fçais donc pas que les grands arbres font long-temps à croiftre, & qu'en moins d'vne heure ils peuuent eftre arrachez.*

L'explicatiõ que i'ay donnée à cette Fable, apres les Autheurs que i'ay alleguez,

ne differe en rien de celle d'Heraclides, qui dans son traité des Allegories d'Homere, accuse d'vne grossiere ignorance ceux qui reprennent ce Poëte, d'auoir feint les Lites estropiées & laides, puis qu'elles estoient filles de Iupiter. Mais ils ne considerent pas, qu'Homere l'a fait à dessein, pour monstrer par là, que les hõmes qui se sentent coupables, vont lentement, pource que leur consciẽce les ronge, & qu'ils aprehendent d'approcher de ceux qu'ils ont iniustement offencez. Ils n'ont dõc iamais ny l'esprit asseuré, ny la veuë arrestée, mais sont toûjours pasles, & tiennent les yeux pẽchez en bas, comme s'ils vouloient fléchir à pitié les personnes qu'ils ont irritez. Voila donc la cause pour laquelle le Poëte Homere a depeint ainsi ces filles de Iupiter. Mais Até tout au contraire, est d'vne humeur prompte & violente, dont elle se sert à nuire aux hommes, & à les rendre comme elle, encleins à tous vices. Concluons

donc ce raiſonnement par la propoſi-
tion que nous auons faite, qui eſt, Que
les maux vont touſiours beaucoup plus
viſte que les remedes. Ce qui ne ſçau-
roit eſtre mieux demonſtré que par ce ta-
bleau qu'en fait Homere, qu'on peut
nommer à bon droit vn excellent Pein-
tre des paſſions humaines, qu'il a de cou-
ſtume de nous repreſenter ſoubs les
noms des Dieux, dans ſes ingenieuſes
Allegories.

Que le Trauail est vn chemin à la Gloire.

DISCOVRS XLV.

APRES que les Grecs se furent embarquez, pour s'en aller assieger la grande Ville de Troye; & qu'ils eurent mis leur flotte à l'anchre dans le port d'Aulide, en attendant que le vent, qui leur estoit contraire, vint à se changer; Le Deuin Calchas aduertit Agamemnon de ce qu'il auoit à faire, afin de flechir à pitié Diane irritée; & luy predit en suitte, que la Ville ne seroit prise qu'au bout de dix ans, durant lesquels il falloit qu'il se rendist inuincible à la peine, & à la fatigue de la guerre. Dequoy luy fut en presage vn effroyable Dragon, qui surprit neuf petits passereaux dans le nid, & les engloutit auec

que leur Mere: car par le Dragon il faut entendre le temps, & par les passereaux les années.

Par cét Embleme il nous est demonstré, Que les belles choses sont ordinairement difficiles, & qu'on ne peut paruenir à la Gloire, si lon ne trauaille continuellement, & sans se lasser. Aussi est elle selon Aristote, le plus grand de tous les biens exterieurs; & celuy qu'elle n'attire point à son amour, est asseurément plus dur qu'vn rocher, & plus insensible qu'vne souche. Car à moins que de cela, dit Ciceron, il est impossible de ne connoistre pas qu'elle difference il y peut auoir entre la loüange & le blasme. Le Sage neantmoins souffre tous les deux ensemble auec vne si grande moderation, qu'il ne se rebute de son deuoir, ny pour l'vn ny pour l'autre. Caton en vsoit ainsi dans toutes les actions de sa vie, & Saluste disoit de luy, que tāt plus il fuyoit la Gloire, tant plus elle se plaisoit à le sui-

ure. Que ſi quelque choſe le met en ſon luſtre, c'eſt aſſeurémẽt la generoſité, d'auec qui les plus grands hõmes qui furent iamais, l'ont touſiours rẽduë inſeparable. Teſmoin Pompée entre les autres, de qui l'on raconte, qu'ayãt fait ſon priſonnier de guerre le valureux Tygranes Roy de Pont, il le reſtablit dans ſes Eſtats, comme allié des Romains, aimant mieux l'obliger à ſoy par ce bon office, que le mener à Rome en triomphe, pource, diſoit-il, qu'il preferoit la gloire d'vn ſiecle à celle d'vn iour. Que ſi la difficulté d'y paruenir en rebute quelqu'vn, qu'il ſe ſouuienne auecque Pindare, Que cette amertume eſt adoucie par le plaiſir qu'il y a d'eſtre ſatisfait en ſoy-meſme, ou de ſe voir en honneur; Et auec Epicharmus, Que les Dieux ne vendẽt point vne ſi belle choſe qu'aux prix d'vn trauail eſpineux, & d'vn ſoin infatigable. Ie ne puis aſſez loüer à ce propos ces belles paroles de Clement d'Alexandrie. Lon tient, dit-il, que la

Vertu fait sa demeure en certains Rochers, qui sẽblent inaccessibles, tant il est difficile d'y mõter. Elle ne s'y laisse point voir à toute sorte de gens ; Et dans cette forteresse où elle tient ferme, ne peuuent entrer que les hommes courageux, qui par leur adresse & par leur cõstãce dans les trauaux, luy donnent de manifestes preuues de ce qu'ils valent. En effet, ny Alexandre, ny Epaminondas, ny Themistocles, ny tous les autres hommes illustres, tant Grecs que Romains, n'auroient iamais gaigné le sommet de cette Montaigne, si auec vne forte resolution & vne peine incroyable, ils n'en eussent forcé les aduenuës, & gaigné tous les passages. Ce qui fait dire à Plutarque, parlant des Romains, Que ce ne fut pas tant la Fortune que la Vertu, qui donna de nouuelles bornes à leur Empire. Car elle parut tousiours extraordinaire, & dans les mauuais succez, & dans les entreprises les plus hazardeuses. Aussi sçait on bien que

parelle, l'inuincible Iules Cesar, s'en alla courageusement à la conqueste des Isles de la grande Bretaigne, sans craindre ny les escueils de cette Mere là, ny l'impetueuse violence de ses marées; & que par elle-mesme, le grand Annibal s'ouurit vn chemin en Italie, où le seul desir de la Gloire, luy fit mener son Armée à trauers les Alpes, & rompre des glaces que personne que luy n'auoit encore rompuës. Puis que c'est donc par le seul Trauail qu'on peut pretendre à la Gloire; & ioüir d'vne si belle Maistresse, qui fait tant de jalous & si peu de vrays Amans, il est bien iuste que pour l'acquerir, nous n'espargnons aucune sorte de peine, & que nous ayons tousiours en nostre memoire ces vers du plus poly de nos Poëtes:

Tousiours d'vn beau dessein la Gloire desireuse;
Veut auoir pour hostesse vne Ame genereuse;
Et iamais vn Guerrier aux combats estonné;
Ne se vid couronné.

De la Noblesse, & de la Generosité.

DISCOVRS XLVI.

DANS cét Embleme, deux Gentils-hommes de nation differente (car l'vn est Athenien, & l'autre Romain) disputent le prix de la Noblesse, & de la Generosité. Ils portent tous deux des enseignes de ce qu'ils sont, pour se donner à connoistre, à sçauoir l'Athenien, vne robe remarquable par les Cigales qui s'y voyent; & le *Romain*, des souliers tous semez de petites Lunes, en forme de Croissans. Que s'il

en faut maintenant rechercher la cauſe, ie diray, apres les plus celebres Autheurs de l'Antiquité, Que les Atheniens, qui vouloient paſſer pour nobles dans leur païs, & qui l'eſtoient en effet, auoient accouſtumé d'attacher à leur cheuelure de petites Cigales d'or, en forme de nœuds, & de poinçons, comme nos Dames font aujourd'huy. Par où ils pretendoient monſtrer encore, qu'ils n'étoient ny de condition ſeruile, ny eſtrangers, d'autant que c'eſt vne opinion generalement receuë, que les Cigales ne ſont point paſſageres, & qu'elles viuent & meurent dans les païs où elles ont pris naiſſance. Ce que neantmoins Antiſthenes ſouloit imputer à blâme aux Atheniens; leur reprochant par raillerie, que cette belle couſtume de ne bouger de chez eux, leur eſtoit commune auec les Tortuës, & les autres poiſſons de cette nature, qui n'abandonnent iamais leurs coquilles. Quant aux Romains, ce qu'ils

portoient de petits Lunes ſur leurs ſouliers, eſtoit pour ſignifier, qu'on auoit veu leurs Empires prendre accroiſſement peu à peu, & de croiſtre, auſſi à l'imitation de cét Aſtre variable. Ie pourrois alleguer à ce propos, quantité d'autres raiſons, que i'obmets exprés, afin de n'eſtre ennuyeux. Il me ſuffit de vous faire remarquer, Que les Arcadiens auſſi vſoient entr'eux de cette méme ſorte de ſouliers, pource qu'ils ſe croyoient les premiers qui auoient découuert au Ciel le Croiſſant, apres le Deluge vniuerſel. Et d'autant que c'eſtoient les peuples du monde, qui ſelon Pierius, ſe picquoient le plus de l'Antiquité de leur Nation; c'eſt à raiſon de cela que Thucidide au commencement de ſon Hiſtoire, les appelle plus vieux que la Lune.

Or afin de ne confondre point enſemble la Nobleſſe & la Generoſité, ie dis apres Ariſtote, qu'il y a quelque ſorte de difference entre ces deux choſes.

L'on appelle Noble ce qui eſt venu de bonne Race, & Genereux ce qui ne degenere point de ſa Nature. D'où il s'enſuit neceſſairement, qu'il ne ſe peut faire que l'vn n'ait de l'aduantage ſur l'autre. Le Noble ne doit ce tiltre qu'à ſes Anceſtres ; au lieu que le Genereux eſt recommandable, & pour ſa Vertu propre, & pour celle de ſes Predeceſſeurs ; D'où il s'enſuit que tous les Genereux ſont Nobles, mais que tous les Nobles au contraire, ne ſont pas Genereux. Cela ſe voit clairement en ce que les Nobles degenerent ſouuent de la Vertu de leurs Peres, & s'auiliſſent entierement par la baſſeſſe de leur courage. C'eſt pour la meſme raiſon que le Prince de l'Eloquence Romaine, nomme Genereuſe la Race des Scipions ; pour auoir produit quantité d'excellens hommes, & qu'il en dit autant de Pyrrhus, Roy des Epirotes ; Comme au contraire, il appelle Phalaris vn Noble Tyran, qu'il dit eſtre illuſtre

en cruauté par dessus les plus cruels. Par où l'on peut voir que le mot de Noble est quelquefois iniurieux ; selon qu'il est applicqué ; au lieu que celuy de Genereux ne se prend iamais qu'en bonne part.

Mais quoy qu'il en soit, apres auoir apporté ces differences en general, ie diray auecque Monsieur Baccon, pour ce qui regarde la Noblesse en particulier ; *Que si c'est vne chose digne de respect, de regarder auec admiration vn fort Bastiment que son Antiquité rend venerable, & qui se conserue sans apparence de ruyne : Ou de voir vn vieil arbre, qui malgré l'effort des ans ne laisse pas d'estre sain & entier : Qu'auec bien plus de raison l'on doit admirer vne Ancienne & noble Famille, qui dans les reuolutions des choses du Monde, a sceu resister aux vagues & à l'orage. Car il faut remarquer icy, Que la nouuelle Noblesse n'est qu'vn pur effet de Puissance, & l'ancienne vn acte du Temps. Ceux qui donnent naissance à la Fortune de leur*

Maiſon, ſont pour l'ordinaire plus vertueux que leurs Deſcendans, mais non pas ſi gens de bien qu'eux. Et à vray dire, eſtant fort difficile de ſe faire Grand, ſans y apporter vn meſlange d'artifices bons & mauuais; la meſme raiſon qui permet que leurs Vertus paſſent à la Poſterité, veut que leurs defauts meurent auec eux. Apres tout cela neantmoins, ie ne penſe pas qu'il faille eſtimer veritablement Nobles ceux qui ſe picquent ſi fort de l'eſtre, qu'ils en deuiennent inſupportables. Tels ſont, diſoit vn Ancien, ces hommes effeminez, & voluptueux, qui n'ont de l'homme que l'apparence, & qui dans la molleſſe où leurs iours s'eſcoulent, ne voyent iamais ny leuer, ny coucher le Soleil; qui ne vous entretiennent que de leur Genealogie, ou qui ſe croyent grands perſonnages, pource que leurs Predeceſſeurs l'ont eſté, & qu'ils en peuuent monſtrer les noms dans l'Hiſtoire, ou les portraits dans leurs Galeries. Mais s'ils auoient bien eſtudié là deſ-

ſus les ſentimens des hommes illuſtres, ils auroient appris de Democrite, Que la Nobleſſe des hommes eſt en la generoſité de l'eſprit, comme celle des Animaux irraiſonnables eſt en la force du corps; De Plutarque, Qu'elle eſt vn bien eſtranger, ſi nous ne tachons nous-meſmes de l'acquerir; De Platon, Qu'on la peut nommer legitimement la Creature de le Vertu; & de Iuuenal, Que celuy ſe trompe, qui la fait dépendre de ſes Anceſtres, s'il n'eſt ſoigneux de les imiter. Les Pigmées, à ce que diſent les Poëtes, ſont deſcendus du Geant Anthée; & les Gruës toutesfois ne laiſſent pas auec leur long bec de leur bien faire la guerre. C'eſt donc auecque peu de raiſon que l'homme ſe vante de ſa Race, s'il ne la ſçait faire valoir, & s'il ne s'eſleue par les bonnes qualitez de ſon Ame. Ce fut ainſi qu'en vſa Vrbain IV. François de Nation, qui eſtant paruenu à la Dignité de Sou-

uerain Pontife par ſon trauail & par ſon merite, fit cette reſponſe au Roy d'eſpagne, qui luy reprochoit ſa baſſe naiſſance. *Ce n'eſt pas Vertu que de naiſtre Noble; mais s'en eſt vne bien haute que de s'ennoblir comme i'ay fait.* I'obmets ce bon mot de Phalaris, Tyran d'Agrigente, *Que l'homme vertueux ſans oſtentation, n'eſt pas ſeulement Noble, mais qu'il ſe peut dire Prince.* Et la reſponſe d'Iphicrates, à qui Hermodius ayant obiecté, Qu'il eſtoit fils d'vn Sauetier; *Il eſt vray*, luy dit il, *que ma Nobleſſe commence en moy; Mais il faut que tu m'adüoués auſſi, que la tienne finit en toy.*

Il ne faut pas pourtant mettre en doute; que les hommes vrayement Nobles, ne ſoient auſſi vrayement Genereux. Alexandre teſmoigna qu'il l'eſtoit dés ſon bas aage. Car oyant parler des grandes conqueſtes de Philippes: *Ah! compagnons*, dit-il, *à ce que ie voy, mon Pere prendra tout pour luy, ſans me*

laiſſer rien à conquerir; & vne autrefois comme on luy conſeilloit de courir aux ieux Olympiques, pource qu'il eſtoit merueilleuſement diſpos, *Ie le ferois volontiers*, reſpondit-il, *ſi des Roys y couroient auſſi. Mais ce n'eſt pas gloire, de vaincre ſes inferieurs, ny moins encore d'en eſtre vaincu.* I'obmets que pouuant ſurprendre Darius, il ne le voulut pas, & dit genereuſement, *Qu'il aimoit mieux ſe repentir d'auoir deſdaigné la Fortune, que de rougir d'vne honteuſe victoire.* Ie ne croirois pas mentir, ſi i'en diſois autant de Iules Ceſar, puis que tous les Hiſtoriens demeurent d'accord, Qu'il n'y eut iamais de Generoſité pareille à la ſienne. Mais il me ſuffit de conclurre ce Diſcours par celle des Lacedemodiens, qui poſſedoient a vn ſi haut point cette excellente Vertu, qu'ils ſembloient tous eſtre nais pour commander, & ne pouuoient rien ſouffrir de lâche ny de mechani-

que. Ils dedaignoient d'enclorre leur Ville d'vne enceinte de murailles; pource qu'ils ſe croyoient aſſez forts pour la defendre, & que leurs femmes meſmes s'eſtimoient capables de repouſſer l'Ennemy. Quelque rusé qu'il fût, ils l'eſtoient encore dauantage; & mettoient leur principale fineſſe à n'en auoir point du tout. Car bien qu'ils ne rejetaſſent pas de l'Art de la guerre, les ſtratagemes ny les ſurpriſes, ils vouloient pourtant qu'il n'y euſt point de perfidie meſlée, & que celle ſe fiſt ſans aucune ſupercherie. Perſonne n'auoit de l'Empire ſur eux; & c'eſtoient les ſeules Loix qui leur commandoient. En vn mot ils auoient trouué l'art de ne ſe point laiſſer maiſtriſer aux voluptez, ny aux richeſſes du Monde: Tellement qu'il eſtoit difficile qu'ils fiſſent aucune action, qui ne fuſt grande & releuée. Auſſi comme d'vne bonne cauſe s'enſuit ordinairement vn bon effet,

il ne faut point en attendre d'autre d'vn cœur genereux ; le propre duquel eſt de faire du bien aux Ennemis meſme, & de meſpriſer les choſes de la terre, pour ne s'attacher qu'à celles du Ciel.

De la Vaillance.

DISCOVRS XLVII.

LEs grandes choſes qu'Hercule a faites, ſont aſſez communes dans les eſcrits des Mythologiſtes, ſans qu'il ſoit beſoin que ie m'amuſe à les repeter dans ce Diſcours; où ie ne pretends monſtrer autre choſe, ſinon que cét infatigable Heros, digne fils de Iupiter & d'Alcmene, fut non ſeulement vaillant de ſa perſonne, mais qu'il ſceut veritablement ioindre la force du corps à celle de l'eſprit, & à la gran-

deur de courage. Tellement que de ses hautes entreprises, & de la gloire qu'il eut à les faire reüssir par ses trauaux continuels, ie tireray vn iuste suiet de parler icy de la parfaite Vaillance. Ie diray donc, pour la definir ; Qu'elle est vne ferme resolution née d'vn cœur genereux, qui sçait ioindre ensemble & la Prudence & l'Adresse, dans toutes les choses generalement, qui regardent l'interest propre, ou celuy du public, sans iamais ceder à la Fortune, quelque contraire quelle puisse estre. Tel se fit voir autresfois le valeureux Scipion, à qui l'on donna la gloire en ses premieres années, d'auoir luy seul gardé les Romains, apres leur defaite en la iournée de Cannes. Car alors il parût dans les ruës de Rome, auecque l'espée nuë, qu'il passoit par dessus la teste des principaux, qui perdant courage estoient sur le point de se rendre, & d'abandonner la Patrie à la violence des Ennemis. Tel fut enco-

re Licinius Dentatus, qui se trouua dans plus de vingt batailles, où il receut par deuãt iusques à quarante cinq blessures, & pas vne par derriere. Tel le Capitaine Attilius, de qui nous lisons, qu'en vn combat naual se voyant coupée la main droitte, dont il auoit arresté vne Chaloupe, il la reprit de la gauche; qui luy estant encore emportée, l'obligea de recourir à ses dents, auec lesquelles il l'accrocha si fortement, que iamais il ne voulut démordre, qu'il ne l'eust veuë coulée à fonds. Tel le grand Themistocles, qui par l'exemple de Miltiades, deuenu tout à coup honneste homme, de vicieux qu'il estoit, gaigna plus de trophée en cinq ans, à la suitte de la Vertu, qu'il n'auoit acquis de blasme & de reproches par l'espace de vingt huict années, qu'il auoit honteusemẽt employées à se plonger dans le Vice. Tels furent enfin Agamemnon, Vlysse, Hector, Achille, Diomede, & quantité d'autres, dont la

memoire eſt encore viuante dans les Ouurages des Poëtes les plus celebres. L'Hiſtoire Sacrée nous propoſe pareillement pluſieurs excellents hommes, dont la Valeur fut illuſtre. Tels ſe firent remarquer Abraham, Ioſüé, Moyſe, Iozias, Gedeon, Samſon, les Machabées, & ainſi des autres que ie paſſe ſous ſilence; ſans y comprendre vne infinité de Martyrs, dont l'inuincible conſtance a ſurpaſſé de bien loin la plus haute valeur de tous les Guerriers qui furent iamais. I'adiouſte à cecy, qu'à bien conſiderer l'Hiſtoire, on trouuera qu'en matiere de Vaillance, les Anciens n'ont pas de quoy ſe vanter d'auoir eu de l'aduantage ſur les Modernes. Pour en auoir des preuues certaines, il ne faut que lire ce qu'en a eſcrit Oſorius, fidelle Hiſtorien de ce qui s'eſt paſſé à la conqueſte des Indes. Entre les autres merueilles qu'il nous raconte, il dit, Qu'vn certain Capitaine, qu'on appelloit Anthoine Abrey, ayant eu les

machoires percées d'vn coup de fleche, & voyant que ſon General, qui le croyoit mort, en vouloit mettre vn autre à ſa place; *Non, non, luy dit il, i'ay encore deux iambes pour courir, deux bras pour frapper, la parole forte, pour encourager mes gens, & aſſez de cœur, graces à Dieu, pour commander, comme i'ay fait cy-deuant, & pour ne permettre pas qu'on m'oſte la gloire qui m'eſt deüe.* I'obmets cét autre Soldat Portugais, qui veſtu d'vne ſimple caſaque de toile ſe ietta dans vn eſpaix bataillon de Maures, deuant Alger, d'où il reuint victorieux vn peu apres, au grand eſtonnement de ceux qui le virent. Mais ie ne puis oublier à ce propos ce que ie me ſouuiens d'auoir leu dans vn Autheur digne de foy, qui eſt, qu'en vne bataille qui fut donnée contre le Turc, l'an 1440. où mourut Ladiſlas Roy de Polongne, & où quarante mille Turcs demeurerent ſur la place, il ſe trouua vn Chreſtien ſi valeureux, que ſe iettant à

corps perdu à trauers les Eſcadrons des Mahometans, où il tailloit en pieces tous ceux qui ſe rencontroient deuant luy, il ſe rendit ſi pres d'Amurath, que d'vn jauelot qu'il luy lança de toute ſa force, il le porta par terre, & le mit en ſi grand danger de ſa vie, qu'aſſeurement il l'en euſt priué, ſi les gardes de ce Prince ne l'euſſent empeché. Luy cependant en eut vne telle allarme, qu'il proteſta en meſme temps, de n'acheter iamais plus ſi cherement la victoire.

Ie rapporterois à ce propos quantité d'autres exemples, ſi celuy d'Hercule qui ſert de ſujet à mon Diſcours, ne me tenoit lieu luy ſeul de tout ce que ie pourrois dire de la Vaillance. La ſienne fut ſi prodigieuſe, que ce qu'en diſent les Poëtes eſt incroyable, & ſéble tenir de la Fable pluſtoſt que de l'Hiſtoire. Mais quoy qu'il en ſoit, ſi vous deſirez ſçauoir quelles loüanges il s'eſt acquiſes par ſes trauaux, & de quelle ſorte ils ſe doiuent en-

tendre, vous n'auez qu'à bien confiderer les paroles d'Heraclides, que i'ay ainfi traduittes. *Il ne faut pas s'imaginer que par les feules forces du corps, l'ancien Hercule ait pû faire tant de chofes extraordinaires, qu'on dit qu'il a faites. Pour en eftre venu à bout fi heureufement, il eft à croire que c'eftoit l'homme du monde le plus prudent, & qui auoit de plus grandes connoiffances des fecrets du Ciel, & de la Nature. Car les plus fçauans des Stoïciens demeurent d'accord, que ce fut luy qui le premier de tous mit la Philofophie en fon luftre. Dequoy fert-il donc de parler de fes trauaux, & de fes combats, comme d'autant de prodiges de Vaillance, fi l'on n'en confidere le fens myftique? Par le Sanglier & par le Lion qu'il mit en pieces, il nous faut entendre l'Intemperance & la Colere des hommes, que ce Heros mit à la raifon, & dont il modera les appetits defreglez. Le mefme nous eft encore reprefenté par le Taureau qu'il dompta; comme par la Biche aux pieds d'airain, qu'il*

prit à la courſe, il nous eſt ſignifié, Que ce fut luy qui extermina l'aprehenſion & la crainte dont les Mortels eſtoient trauaillez. Quoy dauantage? Il chaſſa les Oiſeaux Stymphalides, à ſçauoir l'eſperance & les vains deſirs, qui paſſent viſte comme le vent. Il nettoya de plus l'eſtable d'Augée,, & coup-pa les teſtes de l'Hydre, c'eſt à dire, qu'il re-trancha de l'Ame ſes ſalles pensées, & qu'il la purgea des ordures du Vice. Quant à Cer-bere, qu'il tira des Enfers pour luy faire voir le iour, cela s'entend de la Philoſophie, dont le meſme Hercule nous eſclaircit les trois par-ties, à ſçauoir la Logique, qui apprend à raiſonner, la Phiſiologie, qui regarde les con-noiſſances de la Nature, & l'Ethique, qui eſt la ſcience des Mœurs. Auec ce paſſa-ge a vn grand rapport, ce que dit Lactance dans ſon premier liure des diuines inſtitutions; & pareillement ce que nous liſons dans Dion Chryſoſto-me, qui deſcriuant en excellens ter-mes les plus hautes qualitez du corps &

de l'Ame, les applique toutes fort ingenieusement à Hercule. Ie laisse à part ses autres trauaux, pource qu'ils ne sont pas de mon sujet, & que ie pense en auoir assez dict, pour passer au Discours suiuant.

De la vie humaine.

DISCOVRS XLVIII.

L'Estat de la vie humaine sembloit si digne de compassion, & si ridicule aussi au Philosophe Heraclyte, & à Democrite, que toutes les fois qu'ils y pensoient, l'vn ne cessoit de pleurer, ny l'autre de rire. De vous dire maintenant lequel des deux auoit plus de raison, c'est à quoy ie me trouuerois bien empeché. Mais voicy Seneque, qui me releue de cette peine, & qui en donne ce jugement. *Il nous faut reduire à tel poinct,*

que les vices du Peuple nous ſoient deſormais vn ſuiet de risée, au lieu de nous en eſtre vn de facherie. Il faut, dis-ie, qu'en cela nous imitions Democrite pluſtoſt qu'Heraclyte. Celuy-cy pleuroit, toutes les fois qu'il ſortoit en publiq & celuy là rioit au contraire. Toutes les actions de noſtre vie ne sembloient à l'vn que miſere, & à l'autre que folie. Nous deuons donc bien apporter de la moderation à nos déplaiſirs, & nous reſoudre à la patience dans les diſgraces de la Fortune. Il eſt plus ſupportable de ſe mocquer de noſtre vie que d'en pleurer. La raiſon eſt, d'autant que celuy qui s'en rit, n'en deſeſpere point tout à fait; au lieu que celuy qui pleure, s'attriſte en vain d'vne choſe qu'il croit en ſon ame ne pouuoir eſtre amendée. Que ſi l'on conſidere bien toutes choſes, on trouuera que celuy qui ne peut s'empecher de rire, eſt incomparablement plus courageux, que cét autre qui s'abandonne aux pleurs. Car il ſuit en cela l'effet de l'Ame le plus leger, ne penſant pas qu'il y ait rien de haut, rien de graue, rien de ſerieux, ny rien qui puiſſe

respondre à ces grands preparatifs que font icy bas les hommes. Que quelqu'vn se represente tous les sujets qui nous peuuent attrister, ou nous resiouyr, & il treuuera tres-veritable ce que disoit autres-fois Dion, à sçauoir, Que toutes les affaires des mortels ressemblent à leurs commencemens, & que leurs actions ne sont ny meilleures: ny plus saintes que leurs pensées. C'est donc vne extreme folie de se mettre en peine de ce qu'ils font; & il est bien plus à propos de supporter leurs mœurs & leurs vices, que de se laisser emporter aux ris & aux larmes. Comme c'est vne perpetuelle misere de s'affliger des malheurs d'autruy, c'est aussi vn plaisir inhumain de s'en resiouyr. Voyla quels sont les sentimens de Seneque, touchant l'estat de la vie. Les vns en voudroient estre dehors, à cause des maux continuels qu'ils y souffrent; & les autres s'y plaisent si fort, qu'ils en font icy bas leur souuerain bien, alleguant, Qu'il n'est que de viure, & que comme dit l'Ecclesiastique, *Vn chien vif vaut mieux qu'vn Lion mort.*

Mais quand on a bien consideré les miseres d'icy bas, on trouue apres tout, Qu'estre dans le monde, c'est estre en exil puis que nostre Patrie est au Ciel, & que tout ce qu'il y a d'esclat & de pompe sur la terre, n'est que vent & que fumée. Ceux donc qui sont si attachez à la vie, ne considerant pas qu'on ne fait que la traiter en langueur, & qu'il vaudroit mieux que la durée en fust plus courte, afin que les maux en fussent moins longs. Telle estoit aussi l'opinion des Anciens, dans l'Histoire desquels nous lisons, que Trephonius & Agamenides, riches & pieux Grecs, remercierent Apollon vn peu auant que rendre l'esprit, de ce qu'il les ostoit du monde, trois iours apres auoir acheué les reparations du fameux Temple de Delphes. Ce fut la mesme grace que fit Iunon à Bitó, & à Cleobis, pour recompenser la deuotion de leur Mere; qui s'en estant plainte à la Deesse, receut pour response, *Qu'elle auoit*

grand tort, & que le plus beau preſent que peuſſent faire les Dieux à ceux qu'ils aimoient, eſtoit de leur donner vne courte vie ; ce qui adiouſte vn grand poids à ce Paradoxe, Qu'il vaut mieux ſortir viſte du monde, qu'y eſtre long temps. Ie trouue fort remarquable à ce propos cette conſideration de Xerxes, puiſſant Monarque des Perſes, qui apres auoir bien regardé d'vn lieu haut eſleué deux prodigieuſes Armées qu'il auoit par mer & par terre, composées de plus d'vn million de Soldats, ſe mit à pleurer, au lieu de s'en réjoüir. Dequoy ſon Oncle Artabanus ſe treuuant bien eſtonné, & luy en ayant demandé la cauſe ; *Ie pleure*, reſpondit-il, *de voir que de tant d'hommes, que i'ay mis enſemble pour vous faire la guerre, il n'en reſtera pas vn ſeul d'icy à cent ans.* Quelque courte neãtmoins que ſoit la vie, elle eſt aſſez longue, dit Plutarque, quand on l'employe bien, veu que ce n'eſt point par la durée du temps, mais par la ſeule Vertu qu'elle doit eſtre meſurée.

Il faut remarquer à ce propos, qu'il y à deux ſortes de vies extrememẽt differentes. L'vne eſt corporelle, c'eſt à dire ſenſuelle, & mondaine, qui n'a rien de releué ny de noble, & qui fait que ceux qui la ſuiuẽt, ne ſe plaiſẽt qu'aux voluptés, qu'ils ſe font vn Dieu de leur ventre; & que ſe debordant apres le luxe, ils ne s'eſtudient à quoy que ce ſoit, qu'aux vanitez de la terre. L'autre au contraire eſt ſpirituelle & ſainte; entierement propre aux gens de bien, qui ſçauent mortifier leurs paſſions, & qui par de glorieuſes victoires, qu'ils gaignent ſur eux meſmes, & ſur leurs trois Ennemis, cueillent icy bas des palmes & des lauriers, pour en eſtre couronnez là haut. A leur exemple, repreſentons nous que ce que nous ſommes ſur la terre, n'eſt qu'affin de gaigner le Ciel. Que ſi nous ſçauõs conſiderer l'eſtat de la vie, ſa courte durée, & la condition de la plus part des Mortels, qui ne ſe corrigent ny par la foibleſſe de leur aage, ny par la mi-

ſere de leurs ſemblables, nous aurons ſans doute vn iuſte ſujet de nous eſcrier auec vn ancien Poëte Lyrique :

Que les hommes ſont inconſtans !
Et qu'eſt-ce que ne fait le Temps,
Qui change, & deſtruit les Empires !
Nos Peres furent vicieux,
Plus que ne l'eſtoient leurs Ayeux ;
Et nous ſommes encore pires.

Contre les Courages lasches.

DISCOVRS XLIX.

CE qu'Homere raconte d'Hector, que ses Ennemis forcennez de rage percerent de coups, apres qu'Achille l'eust tué, Alciat l'applique en cét Embleme aux liévres timides, qui arrachent le crein à ce Lion, parce qu'ils le voyent mort. Ce que i'ay à dire sur cette matiere est, que comme entre les Quadrupedes, il se trouue des Animaux qui tremblent au moindre vent, & qui ne sont bons qu'à la fuitte; De mesme parmy les hommes;

il y en a qui ſont naturellement laſches ; & qui ſe donnent à tout moment de fauſſes alarmes. Tel eſtoit cét ancien Ariſtogiton, qui n'oyoit iamais battre le Tambour, qu'il n'euſt la fievre à l'inſtant, quoy qu'on l'euſt pris à ſa mine pour le Thraſon de Terence; tel ce Lycus dont parle Seneque, qui tomboit eſuanoüy toutes les fois qu'on luy nommoit Hercule; & tel encore Cleonymus, qui ne ſe voyoit pas ſi toſt aſſailly, qu'il iettoit ſes Armes ; pour en eſtre plus diſpos à prendre la fuitte. Ce n'eſt pas pourtant de cette ſorte de laſcheté, qui ne regarde que les Viuans, dont ie me ſuis proposé de traitter icy en peu de paroles, mais de celle ſeulement, qui cherche à ſe preualoir de la foibleſſe d'autruy, iuſques là meſme qu'elle fait gloire de s'attaquer aux Mortels, & d'en noircir la memoire : Ceux qui ſont d'vn ſi mauuais naturel que d'en vſer ainſi, peuuent eſtre nommez à bon droit les plus malicieux

& les plus lasches de tous les hommes. Car comme à la guerre ce seroit vne chose ridicule, & vne espece d'inhumanité, que de coupper les bras & les iambes à ceux que les Ennemis auroient déja mis à mort ; ainsi c'est la folie des folies, & vne malice insupportable, de s'en prendre aux Morts, & d'en déchirer la reputation à force d'iniures. L'ancien Prouerbe appelle cela lutter contre les Esprits, & combattre des Fantosmes ; comme font en general tous ces Critiques nez à médire, qui ne croyent point passer pour habiles gens, si par escrit ou de viue voix, ils ne traittent indignement les ouurages des plus celebres Autheurs de l'Antiquité. Tel ne fut pas autres-fois le sentiment de Caton, qui selon Laërce, defendit sur peine de la vie, qu'on n'eust point à mesdire des Morts, pource, dit-il, que la plus grande de toutes les lâchetez, est de parler mal de ceux qui ne peuuent se defendre. Philostrate le voulut ainsi

donner à connoiſtre, lors que voyant qu'Elian accuſoit par deuant luy vn certain Tyran, qui eſtoit mort depuis quelque temps; *Ie t'en aurois ſceu bon gré, luy* reſpondit-il, *ſi tu l'euſſes accusé, quand il eſtoit en vie; car il n'y a point de ſi petit courage, qui n'en puiſſe faire autant.* Ainſi Munotius Plancus eſtant aduerty qu'Aſinius Pollio, auoit composé contre luy quelques harangues, qu'il ne vouloit point eſtre miſes en lumiere durant ſa vie; *Il n'y a*, dit-il, *que les Fantoſmes & les Lutins qui combattent les Ombres des Morts.* A cecy ſe rapporte cette remarque de Zonare, Qu'Epiphanie, fille d'Heraclius, fut miſe ſur vn Bucher, & bruſlée toute en vie, pour auoir eſté ſi deteſtable que d'oſer cracher ſur le corps de l'Empereur ſon Pere, lors qu'on faiſoit ſa pompe funebre. Que ſi Lycurgue eſt loüé de tous, pour auoir deffendu qu'on deſpoüillaſt les corps des vaincus, ſe ſouuenant de l'humaine fragilité; Alexandre au con-

traire eſt vniuerſellement blaſmé, d'auoir fait vn pont de ceux de ſes Ennemis. I'obmets l'extreme cruauté de Verres, qui ne fit point mourir ſeulement des Pilotes innocens, mais qui ne voulut pas meſme permettre à leurs parens de les enſeuelir, qu'apres que pour cét effet, il euſt tiré d'eux de notables ſommes d'argent; Ce qui donna ſuiet à bon droit au plus eloquent de tous les Romains, de le reprendre de cette action dans ſes inuectiues, comme de la choſe du monde la plus inhumaine, & la plus digne d'eſtre punie.

Qu'il fait mauuais attaquer vn plus fort que soy.

DISCOVRS L.

COMME il est à croire qu'vn Chat ne peut irriter impunément vn Lion, auquel il n'est du tout point comparable, ny en valeur, ny en force ; de mesme il est bien certain qu'à moins que de courir fortune de se perdre, on ne sçauroit attaquer vn plus puissant que soy. Cette maxime doit estre recommandable, non seulement aux sujets des Princes, qui n'ont pas tant de commoditez, qu'elles ne puissent

eſtre facilement eſpuisée, mais aux Prin-ces meſmes, les forces & les richeſſes deſ-quels ſont incomparablement plus gran-des que celles de pluſieurs perſonnes pri-uées iointes enſemble. C'eſt le conſeil que donne Amirato aux hommes entre-prenans, qui ſans conſiderer ſi la par-tie eſt eſgale, hazardent tout bien ſou-uent, & perdent tout auſſi quelquefois, lors que leur Fortune ſe trouue trop foi-ble, pour ſeconder leur courage. Quand vous voyez, dit-il, que la puiſſance d'vn Prince a pris vn tel accroiſſement, qu'elle ſurpaſſe la voſtre, vous ferez l'action d'vn homme bien aduisé, de ne le point at-taquer, de peur qu'au lieu d'auancer, vous ne reculiez. Par où ſans doute vous cau-ſerez voſtre ruïne, en haſtant les maux dont vous pouuiez vous garantir aisé-ment, ſi vous euſſiez eu la ſoupleſſe de vous accommoder au temps, qui pour l'ordinaire met les affaires au poinct où elles doiuent eſtre. Vous n'ignorez pas

que les Princes efleuez au fommet des grandeurs, laiffent plus volontiers regner les autres, & qu'Augufte propofa par fon Teftament, Qu'il falloit donner des bornes à l'Empire Romain. Vous ne fçauriez donc mieux faire, pour éuiter le danger où voftre imprudence vous pourroit precipiter, que de confiderer à quel homme vous auez à faire; quels font fes moyens, & quelles fes forces. Que fi de hazard vous rencontrez vne fi grande Machine, qu'elle ait de longtemps pris accroiffement auec les années, oftez-vous de là bien vifte, de peur que fi elle vient à tomber, vous ne demeuriez accablé fous les ruïnes de cét edifice. Et toutesfois, quãd ie lis que ceux de Tarente font fçauoir aux Samnites & aux Romains, qu'ils ayent à fe defifter de la guerre, ou qu'ils fe ioindront, en faueur d'vn party contre l'autre; Que les Rhodiens en font de mefme à l'endroit de Persée & des Romains, & que ny les

Etholiens ny les Treuois, ne daignent reconnoiſtre à quelles gens ils ont à faire: Ie mets fort en doute qu'il ne ſe treuue des Princes, qui pour ne ſçauoir meſurer leurs forces ny celles de l'Ennemy ; ne tombent en vne ſemblable faute. Que ſi quelqu'vn me vient dire, que la puiſſance des Romains, ne dura point huit cens ans, & que lors que ceux de Tarente leur enuoyerent vne Ambaſſade, il n'y en auoit pas d'auantage de trois cens trente, depuis qu'ils regnoient, & que meſme ils n'eſtoient pas encore maiſtres de l'Italie; Ie reſponds à cela, que lors que ie parle de s'attacquer à vn plus puiſſant que ſoy, ie l'entends à l'egard de la Diſcipline. Car en tel cas, quand il eſt queſtion d'égaller la puiſſance d'vn Prince à celle d'vn autre, ſi l'on n'en conſidere les particularitez, comme doit faire vn homme prudent, il eſt preſque impoſſible qu'on ne s'abuſe. Si vous voulez aſſaillir quelqu'vn, il vous faut neceſſairement faire

vn parallelle de vos forces auecque les ſiennes, prendre bien garde à la differéce qu'il y peut auoir de vos trouppes à celles de voſtre Ennemy ; quelle des deux Armées eſt la mieux equippée ; ſi le païs eſt fort d'aſſiete, ou fortifié par l'Art ; quelle Artillerie il y a, quelles munitions, quels biens, & ainſi des autres choſes, qui font eſtimer vn Prince plus fort, ou plus foible. Nous voyons auiourd'huy que la puiſſance des Cheualiers de Malthe eſt petite, à comparaiſon de celle du Turc, & neantmoins cét Infidelle ayant voulu prendre cette place, ne s'y eſt point ruïnée, d'autant que ſes forces ſont preſque infinies, mais il y a perdu quantité de gens. Or bien que cét exemple ne preuue aucunement ce que ie veux dire, qui eſt, Qu'on ne peut aſſaillir vn plus fort que ſoy ſans ſe rüiner; il ſeruira pourtant à monſtrer comme quoy il faut meſurer ſa puiſſance, quand on attacque quelqu'vn. Il eſt encore bon de conſide-

rer, si l'ennemy, que vous allés assaillir, est plus fort sur mer, que sur terre, ou s'il l'est dehors, plus que chez luy. C'estoit le conseil qu'Annibal donnoit à Antiochus, quand il luy disoit, Qu'il falloit assaillir les Romains dans leur maison, & non pas dehors. En vn mot, il est necessaire que vous voyez quelles sont les forces de l'Estat que vous voulez attacquer, & si c'est vne Republique, ou bié vne Principauté.

Voila les sentimens d'Amirato sur cette matiere, pour conclusió de laquelle ie diray, qu'encore qu'il y ait du danger à faire la guerre à vn plus puissant, il s'est veu pourtant assez de fois, qu'vne grande Armée a esté défaite par vne petite ; que des Princes assez foibles, en ont vaincu de plus forts ; & que des Republiques naissantes, ont imposé des loix à de vieilles Monarchies. Tesmoin celle des Romains, qui par le moyen du temps, de sa discipline, & de son propre bon heur, se fit maistresse de tout le monde. Et témoin

encore Alexandre, qui n'eſtant que Roy de Macedoine, ſubjugua par les meſmes voyes, le grand Royaume de Perſe. Mais ces euenemens memorables furent des effets particuliers de la bonne conduite appuyée de la Fortune, qui ſe ioüe à ſon gré des choſes du monde, & qui guidant la victoire par la main, la donne à qui bon luy ſemble, plus par caprice que par raiſon. C'eſt par elle encore que les vaincus faiſant courage de deſeſpoir, deuiennent quelquefois victorieux par des efforts extraordinaires. A quoy les incite ſur tout l'amour de la gloire, ioint au deſir de recouurer ce qu'ils ont perdu, ou de ſe ſignaler par de nouuelles victoires.

Des veritables Amis.

DISCOVRS LI.

CET Ormeau, qui ne prend plus de nourriture de la terre, & qui eſt preſque tout deſſéché, auroit de la peine à ſe ſouſtenir, ſi la Vigne qui l'eſtreint ne luy ſeruoit d'eſtançon, comme elle-meſme encore tendre l'a eu pour appuy, durant qu'elle a pris accroiſſement. Cela nous apprend, Qu'en matiere d'Amis, il les faut eſlire tels, s'il eſt poſſible, que ny le Temps, ny la diſtance des lieux, ny la Mort meſme ne ſoient pas capables de les ſeparer d'auecque nous.

C'eſt le ſage aduis que Phocion nous donne dans Stobée, où il dit, Qu'vn Mary, vne femme, des Enfans, & des vrays Amis ſur tout, doiuent eſtre conſtans en leurs affections, iuſques au dernier ſouſpir de la vie. C'eſt diſ je, la ſolemnelle proteſtation que fait Virgile à Mecene.

Dans mes afflictions t'ayant eu pour ſouſtien,
Ie ſeray touſiours tien ;
Et ie ne penſe pas que la Parque ſepare,
Vne Amitié ſi rare.

Quand meſme on aura mis mon corps ſur le [Bucher,
Tu me feras reuiure ;
Et mon eſprit charmé par vn obiet ſi cher,
N'aimera qu'a le ſuiure.

Auſſi, pour en parler en vray Philoſophe, eſtant certain, comme dit Ariſtote, qu'vn bon Amy, eſt plus neceſſaire que l'eau ny le feu, il eſt bien iuſte qu'on ne craigne ny l'vn ny l'autre ; quand

quand il s'agit de le conſeruer, & qu'on s'expoſe pour luy aux meſmes dangers, auſquels il ne feindroit point de s'expoſer genereuſement pour nous. On n'en doit point vſer autrement, à moins que de vouloir pareſtre ce qu'on n'eſt pas, ou de ſe reſoudre à viure tout ſeul, & à perdre par conſequent le tiltre de ſociable. Bacon nous l'apprend ainſi, quand il dit, *Qu'il n'eſt point de ſolitude pareille à celle d'vn homme qui manque d'amis ſans leſquels le Monde n'eſt proprement qu'vn Deſert. D'où il s'enſuit, ce me ſemble, qu'il faut que celuy tienne de la beſte plus que de l'homme, qui eſt nay ſans inclination à l'Amitié. Que ſi quelqu'vn me demande, quel eſt le principal fruit que les Amis cueillent enſemble, ie luy reſpondray que c'eſt la conſolation qu'ils ont à partager les douleurs entr'eux, & à ſe deſcharger l'vn ſur l'autre des deplaiſirs, & des inquietudes qui les trauaillent. L'experience nous apprend, que les Maladies qui eſtouffent, & qui ſuffoquent en vn inſtant, ſont les pires*

& les plus dangereuſes. Il en eſt de meſme de celles de l'Eſprit. Vous pouuez prendre de la teinture de roſes, pour vous rafraichir le foye, des fleurs de ſoulfre pour deſopiler la ratte, & du Caſtoreum *pour fortifier le cerueau. Mais ſi vous voulez ouurir le cœur; vous ne trouuerez point de meilleur remede qu'vn vray Amy, à qui par vne confeſſion volontaire, vous pourrez hardiment faire part de vos douleurs, de vos ioyes, de vos aprehenſions, de vos ſoupçons, & generalement de tout ce qui vous aporte de l'ennuy.*

Puis qu'il eſt donc vray que l'Amitié eſt vne mutuelle vnion des volontez, que deux Amis ne ſont qu'vne Ame en deux corps, & qu'vn hõme ſans Amy eſt vn corps ſans ame, il faut bien prendre garde à ne point violer en quelque façon que ce ſoit vne choſe ſi recommendable, & à ne faillir contre les reſpects qui ſe doiuent l'vn à l'autre, les hommes qui en font profeſſion. Car il eſt difficile que l'Amitié ſoit au point où

elle doit estre, si elle ne paroist tousiours respectueuse en la personne de ceux qui la cultiuent. I'entens par ce respect vne genereuse crainte qu'ont les Amis de se causer quelque déplaisir; d'où il s'ensuit, que comme ils sont tendres & delidats en leurs affections, ils sont de mesme prõpts & ardans à les conseruer, & à se le tesmoigner au besoin, aux despens mémes de leur propre vie. Ainsi lisons nous Que durant vne grande peste, qui desola le païs des Atheniens, les plus gens de bien ne voulurent iamais abandonner leurs Amis, auec lesquels ils moururent, ne faisant non plus de difficulté de les visiter, qu'ils en eussent fait s'il n'y eust eu rien à craindre. Ce qui estoit sans doute vn pur effet d'vne Amitié sincere & inuiolable, le propre de laquelle est d'estimer moindres que la personne aimée toutes les considerations & toutes les choses du monde. Ainsi le tesmoigna, Psammenitus, Roy d'Egypte, qui dans

vn combat, où il fut vaincu par Cambyses, voyant sa liberté perduë auec ses Estats, son fils mené au gibet, & la Princesse sa fille reduitte à la condition d'vne chétiue esclaue, se resolut à la patience; Mais qui la perdit enfin, sans se pouuoir consoler, quand il aperceut vn de ses Amis, qu'on fit passer deuant luy tout déchiré de coups, & tout nud. Surquoy se voyant pressé de dire, à quel propos il s'affligeoit moins de ceux de son sang, que d'vne personne qui ne luy appartenoit en rien; *C'est*, respondit-il, *pource que ie puis auoir d'autres Enfans, & que ie n'auray iamais vn tel Amy.*

Il se voit par ces exemples, à quel poinct doit estre recherchée la vraye Amitié, veu que selon Ciceron, il est difficile de s'en passer, & qu'elle n'est pas moins necessaire au monde que le Soleil. Mais pour gouster des fruicts auecque plaisir, il faut prendre garde qu'il n'y ait en elle ny fard, ny dissimulation. Car les

Amitiez de cette nature là, ſelon Ariſto-te, ſont mille fois pires que n'eſt la fauſſe monnoye,& doiuent eſtre apprehendées d'autant plus, qu'elles perdent ordinaire-ment tous ceux qui s'y fient Socrate dit ſainctement à ce propos, *Que les faux Amis n'eſchapperont pas la vengeance diuine;* Et Maxime de Tyr, *Qu'ils ſeront punis toſt ou tard, comme infracteurs de la commune vnion, & de la ſocieté des hommes.* Cela nous eſt démonſtré par cette ancienne Fable de la Brebis, qui ſe voyant ſur le poinct d'eſtre mangée du Chien, ne pouuoit ſe reſoudre à la mort, *Pource*, diſoit-elle, *qu'il eſt incomparablement plus ſenſible d'eſtre affligé d'vn Amy que d'vn Ennemy.* Sur quoy l'on a feint encore; Qu'vn pau-ure homme qu'on auoit lapidé, & qui eſtoit reſſuſcité depuis, eſtant preſſé d'a-uoüer, quelle choſe luy auoit le plus coû-té à mourir, *Ca eſté*, reſpndit-il, *vne ſeule pierre, qu'vn faux Amy m'a iettée, bien que toutesfois ie n'en aye pas eſté frappé.* Il y a

dans Plutarque vne fort belle comparaiſon, qui eſt, que comme nous paſſons à trauars les ronces & les eſpines, en les reiettant en arriere, quoy qu'elles s'attachent à nous ; comme au contraire nous recherchons auecque plaiſir la vigne, les oliuiers, & les autres arbres, qui portent d'excellens fruits; nous deuons de meſme nous inſinuer en l'amitié de ceux qui le meritent, & dont la conuerſation nous peut rendre plus gens de bien que nous ne ſommes. Si la bonne fortune veut que nous les obligions à nous aimer, nous n'aurons pas fait vne petite acquiſition, & trouuerons par eſpreuue, combien ſont veritables les ſentimens de Baccon, par qui ie finiray ce Diſcours, comme ie l'ay commencé par luy-meſme.

Aſſeurement, dit ce grand Eſprit, *le meilleur moyen de repreſenter au vif le grand vſage de l'Amitié, eſt de conſiderer combien il y a de choſes qu'vn homme ne peut faire de ſoy. Par où il eſt euident, que les*

Anciens n'ent ont pas exprimé les effets assez puissamment, quand ils ont dit! Qu'vn vray Amy est vn autre soy-mesme, *Mais de moy, i'encheris encore par dessus. Les hommes ont leur temps, & meurent souuent dans les desirs des choses qu'ils ont prises plus à cœur; comme d'auoir des Enfans, d'acheuer quelque ouurage, & ainsi du reste. Mais si quelqu'vn a vn veritable Amy, il peut s'asseurer que le soin de ces choses sera continué apres luy. De cette façon, l'homme a, par maniere de dire, deux vies en ses desirs. Vn corps ne peut occuper plus d'vne place: mais où l'Amitié se treuue, tous les deuoirs de la vie luy sont comme octroyez en la personne aimée, par qui il les peut exercer. Combien y a-il de choses que l'homme ne peut ny dire, ny faire luy-mesme auec la bien-seance requise? Certainement, on n'oseroit presque parler de son propre merite; & encore moins se loüer, sans estre repris de vanité; l'on aprehende quelquefois de se raualer iusques au point de prier autruy; & de fai-*

re plusieurs autres actions semblables. Mais toutes ces choses, qui sont rougir l'homme en sa propre bouche, ont fort bonne grace en celle d'vn parfait amy. Ainsi derechef vne mesme personne a plusieurs relations qui luy sont propres, & dont elle ne sçauroit se passer. L'homme ne peut parler à son fils, qu'en qualité de pere; à sa femme que comme son Mary, ny à son Ennemy qu'en termes de passion; au lieu qu'vn amy peut librement s'entretenir auec l'autre à descouuert, & sans rien dissimuler. Mais d'autant que ce ne seroit iamais fait, si ie voulois mettre toutes ces choses en ligne de conte, il me suffit d'en demeurer à cette maxime, Que là où l'homme ne peut pas bien ioüer son personnage luy-mesme, il faut qu'il quitte la place s'il n'a point d'Amy. A quoy l'on peut adiouster encore ce trait du mesme Bacon, *Que la communication des vrais amis produit tout en mesme temps deux effets contraires; en ce qu'elle redouble les ioyes, & separe en deux les afflictions. Car*

celuy reiouyt ſon Amy qui luy raconte ſes bonnes fortunes ; Que s'il luy declare des diſgraces , il ne ſe peut faire qu'il n'en retranche vne partie.

Que les gens de bien ne s'estonnent point d'estre blasmez des Méchans.

DISCOVRS LIII.

LE vain effort de ce Chien, qui s'irrite contre son ombre; & encore plus, de voir que la Lune, contre laquelle il aboye, n'arreste point pour cela son cours, & ne laisse pas de luire, nous est vn Symbole des Mesdisans & des Enuieux, qui se plaisent naturellement à la Calomnie. Ils ne considerent pas auec Daniel, Qu'elle est vne

fléche qui se tourne souuent contre celuy qui la darde; ny auec les sages Hebreux, Que l'homme qui s'obstine malicieusement à blasmer son prochain, & pareillement celuy qui l'escoute, meritẽt tous deux qu'on les iette aux Chiens, c'est à dire qu'ils doiuent estre mis à mort, & priuez de sepulture. L'Empereur Macrin l'ordonnoit ainsi, en cas de preuue, à faute de laquelle, il condamnoit à vne grosse amande celuy qui estoit accusé, pourueu qu'on verifiast qu'il faisoit coustume de mesdire; Et sans mentir il est difficile que ceux qui se meslent d'vn si mauuais mestier, n'en portent la peine enfin, & qu'ils n'en soiét eux-mémes la cause. L'on a feint à ce propos, Qu'vn iour le Lion estant malade, tous les autres animaux accourent pour le visiter, comme ses suiets; Il n'y eut que le seul Renard qui ne pût venir assez tost. Ce qui fit que le Loup prenant de là suiet de luy nuire, Seigneur, dit il au Lion

vous voyez le grand meſpris que le Renard fait de vous, puis qu'il eſt le ſeul qui ne daigne ſe trouuer icy. Mais le Renard ſuruenu en meſme temps, Me voicy, dit il, en s'adreſſant au malade; & ce que i'ay tardé ſi lóg-temps, a eſté pour faire conſulter voſtre mal à quelques-vns de nos Medecins: qui ſont demeurez d'accord, que vous guerirez aſſeurément, ſi l'on vous enueloppe d'vne peau de Loup toute chaude. Ce que le ruſé Conſeiller eut à peine acheué de dire, qu'il fut executé; & ainſi le Loup malicieux fut iuſtement payé du mauuais office qu'il auoit voulu rendre au Renard. Puis donc que la Calomnie eſt vn vice qui porte ſa peine auec ſoy, les gens de bien ne ſe doiuét pas beaucoup ſoucier de faire punir ceux qui en vſent lâchement, affin de leur nuire. Auſſi ne le font-ils pas, & ils ne s'eſmeuuét non plus de leurs iniures, que la Lune des abois de ce maſtin, qui ſert de ſujet à cét Embleme. En effet, la reputa-

tion des grands hommes dépend si peu du iugement qu'en font les Ames malnées, qu'ils imputent à malheur de n'estre loüez; tant s'en faut que leurs discours iniurieux les puissent mettre en colere. Achille en vsoit ainsi enuers Tersite, le plus laid de tous les hommes, aux railleries duquel ce genereux Heros ne daigna iamais respondre. On raconte le mesme de l'ancien Hercule à qui les iniures estoient si fort differentes, qu'en vn Sacrifice qu'il ordõna qu'on luy fist, il voulut qu'au lieu de prieres, on dist de luy tous les maux imaginables. Ce que les Rhodiens & les Lindes sçeurent si bien pratiquer depuis, qu'en luy sacrifiant solemnellemẽt, ils tenoient pour vne grande impieté, si de hazard il leur eschapoit quelque mot qui ne fût iniurieux, & tout à fait execrable. Ce n'est aussi qu'aux petits Enfans à craindre l'aboy des chiens; Les grands ne s'y arrestent point, & vont tousiours leur chemin; Cette pẽsée est de Seneque,

qui dit en ſuite : *Ie ſçay qu'en matiere de bienfaits, il n'appartient qu'aux ames bien nées de rendre plaiſir pour plaiſir : mais il n'en eſt pas ainſi pour le regard des iniures. En l'vn il eſt mal ſeant de ſe laiſſer vaincre ; & en l'autre, c'eſt choſe honteuſe que d'eſtre vaincœur. Comme la Vangeance eſt cruelle de ſoy-meſme, elle paſſe auſſi pour iniuſtice, & ne differe de l'outrage que par l'ordre ſeulement. Celuy qui ſe deſcharge de la douleur, peche auec plus d'excuſe. Vn iour que Caton eſtant dans les Bains, quelqu'vn le pouſſa ſans y penſer (car qui euſt voulu faſcher à ſon eſcient cét homme de bien ?) de quoy s'eſtant voulu excuſer à luy: Certainement, reſpondit Caton, ie ne me ſuis point aperceu qu'on m'ait pouſſé. Il s'aduiſa qu'il valoit mieux le diſſimuler que le pardonner. Mais quoy ? Tu dis que de cét outrage, celuy qui le fit ne receut aucun mal ? Nenny ſans doute : au contraire, il luy en reuint vn grand bien ; d'autant que par ce moyen il eut l'honneur d'eſtre connu de Caton. C'eſt le propre d'vn grand courage, de mépriſer les iniures ;*

& il n'est point de plus sensible vengeance, que d'auoir montré, que celuy de qui on la pouuoit prendre, n'en estoit pas digne. Plusieurs en pensant venger de petites offenses, n'ont fait que les grauer plus profondement dans le cœur. Or ce que dit icy ce Philosophe est tellement veritable, qu'il se voit tous les iours par espreuue, Que le plus grand dépit que l'on puisse faire à vn Calomniateur, est de dissimuler, & de ne rien dire. Car on le reduit alors à pester contre luy-mesme, si bien qu'en declarant où le mal le tient, il s'en fait plus qu'à celuy qu'il pretend offencer. Il faut remarquer au reste, qu'en cét Embleme le mot de Chien s'aplique fort proprement à vn homme effronté, qui fait métier de mesdire de tout le monde. C'est en ce sens là, que Iulius Pollux attribuë des yeux de Chien à ceux qui ont le don d'impudence; Que Plaute appelle Hecube Chienne, pource qu'elle ne voyoit personne à qui elle ne dist des iniures; Que

Diogene est pareillement ainsi nommé, à cause qu'il parloit mal d'vn chacun, & que Ciceron dans sa harangue pour Roscius, dit, Qu'il se trouue des Orateurs qui crient sans faire du mal, & qu'il y en a d'autres qui ne font qu'aboyer, sans qu'ils mordent toutesfois. Ie vous entretiendrois plus amplement sur cette matiere, n'estoit que ie craindrois de vous ennuoyer, & que vous pouuez la voir amplement traitée dans l'excellent traité qu'en a fait Plutarque, où il nous apprend les moyens de proffiter des injures que nous receuons de nos Ennemis.

Que les querelles entre gens de lettres sont mal seantes.

DISCOVRS LIV.

DANS cét Embleme, l'ingenieux Alciat blasme l'Arondelle, de ce qu'elle fait sa proye d'vne Cigale, qu'elle apporte à ses petits, pour les nourrir dans le nid. Et d'autant que toutes deux ont vn grand rapport ensemble, en ce que l'vne chante au Printemps, & l'autre de mesme, l'vne demeure dessous nos toits, & l'autre dans nos iardins, outre quelle est consacrée aux Muses; Il pretend monstrer

par là, que les hommes de lettres se font grand tort, quand au lieu de se defendre ils se querellent l'vn l'autre. En effet, si c'estoient des ignorans qui les assaillissent, on ne le trouueroit pas estrange, puis que c'est leur ordinaire de ne pouuoir s'accorder auecque les Doctes. Mais quand vn sçauant en attacque vn autre, & qu'vn Chrestien mesdit d'vn Chrestien, ou par escrit, ou de viue voix; c'est asseurément vn mal, qui en attire quantité d'autres. Car comme il est veritable qu'il ne sçauroit arriuer vn plus grand malheur à ceux qui nauiguent dans vn mesme vaisseau, que lors qu'au plus fort de la tourmente les Pilotes s'entre-querellent, & abandondent le gouuernail? On peut dire de mesme, que la mauuaise intelligence entre gens de lettres, est la chose du monde la plus scandaleuse, & la plus dommageable au public. La raison est, pource qu'il s'ensuit de là bien souuent, qu'à

force de diſputes & d'inutiles picoteries, ils encheriſſent ſi fort ſur leurs opinions, qu'ils en oppriment la Verité. N'eſt ce pas en effet vne choſe ridicule, de voir que ceux qui font profeſſion d'accorder les autres, ne s'accordét point entr'eux ; & qu'au lieu de s'obliger par bons offices, ils ne s'eſtudient qu'à s'en rendre de mauuais ? Y a t'il rien de pire dans le monde, que de ſe déchirer à force d'iniures, de chercher à ſe nuire par toute ſorte d'artifices, & de fonder vn pretexte de haine ſur le moindre mot, & quelquefois ſur vne ſimple ſyllabe ? Ils le font neantmoins, & ces injures ſont d'autant plus à craindre, qu'eſtant quelquefois petites en leur ſource, elles ſe groſſiſſent à la façon des torrens. Ces pointes d'eſprit, que l'on appelle *bons mots*, produiſent ſouuent de fort mauuais effets, & ſont plus nuiſibles à ceux qui les diſent, qu'à ceux qui les ſouffrent pour vn temps, & dont le Temps auſſi

les vengeà la fin. Car de s'imaginer que la raillerie, & la mesdisance, soient à ceux qui se picquent d'esprit, vn achemi-nement à la gloire, si ce n'est manquer de iugement, c'est à tout le moins ne se connoistre pas bien. C'est, dis-ie, ne sça-uoir pas, Qu'il n'y eust iamais de repu-tation bien fondée sur la ruine d'autruy. Et qu'en matiere de sciences, il faut cho-quer le moins que l'on peut les habiles gens, ou se resoudre, passer pour inha-bile, si on les choque plus par caprice, que par raison. En telles contentions, ce que ie trouue de pire, est qu'on les fait la plusspart du temps, pour agreer au Vulgaire, comme si l'estime des hom-mes d'esprit deuoit dependre de ce Pro-thée qui n'en a point, ou si vous voulez,

De ce Cameleon, de qui l'humeur estrange,
Au premier mouuement se deguise, & se change;
Sans sçauoir discerner dans sa propre maison
Le blasme, ny le tort, d'auecque la raison.

Nous en voyons tous les iours des exemples, non ſeulement dans les connoiſſances qui regardent les belles lettres, mais en celles encore, qui ont pour objet les hautes ſciences, & les Oracles diuins. Car il ne ſe trouue que trop d'ignorans, qui pour vouloir expliquer à leur mode ce qu'il faut croire auecque veneration, ne ſont iamais ſans quelque ſcrupule pource qu'ils voyent que la pluſpart des Docteurs cherchent des ſuiets de controuerſe, dans les choſes meſmes où il n'y en doit point auoir. Cependant, tant s'en faut que telle piccoteries ſoient proffitables à la Republique des lettres, qu'au contraire, elles luy font grand tort, & nuiſent extremement aux bonnes mœurs, pource que chacun veut emporter le prix, en matiere de ſuffiſance, & qu'ainſi on prefere les qualitez de l'eſprit à celles de l'Ame. Ce n'eſt pas pourtant que ie n'approuue l'emulation qui ſe

rencontre parmy les hommes d'estude; pourueu qu'elle soit honneste, & que l'Animosité ne s'y mesle point. Elle seule est capable de ruiner les fondemens de la conuersation la plus ciuile du monde; de colorer le mensonge d'vn specieux pretexte de verité; & de faire, que les questions qui se debattent, passent plustost pour matieres de chicane, que pour solides raisonnemens, entre ceux qui dans leurs conferences, ou publiques, ou particulieres, ne cherchent tant seulement qu'à s'esclaircir de leurs doubtes. Car apres tout, comme dit Chrysippe, il n'y doit non plus auoir de supercherie, entr'eux, s'ils veulent se rendre recommendables, qu'entre ceux qui courent dans vne Lyce, où celuy est tousiours blasmé, qui retarde son Compagnon, par quelque sorte de fraude que ce soit; & c'est pour la mesme raison, qu'on ne peut appeller autrement que lasche & plein de malice vn homme de lettres, qui par

raillerie, ou par mesdisance ouuerte, s'ataque à l'Esprit ou aux mœurs d'vne personne de sa profession, afin de luy faire perdre courage par ce moyen, & de l'interrompre dans le cours de ses Estudes.

Mario Brio

Du menu Peuple, & de ses humeurs.

DISCOVRS LV.

ON ne peut mieux figurer vn Souuerain, ny l'Empire qu'il a ſur ſes ſuiets, que par cette Aigle, qui tient vn Sceptre, & qui deſploye ſes aiſles. Quand aux Cigales qui l'enuironnent, ie les prends pour vn Symbole du menu peuple; Car comme par le bruit continuel qu'elles font elles ſe rendent importunes, & meſme odieuſes; luy tout de meſme, par ſon murmu-

re fafcheux, & par fes crieries hors de fai-
fon, fe fait hayr, & mefprifer ordinaire-
ment. Or d'autant que les grands Prin-
ces, & ceux qui les affiftent de leur con-
feil, fçauent fort bien les maximes de
gouuerner leurs Eftats, c'eft à eux à don-
ner orde aux affaires par les moyens
qu'ils iugent vtiles à la conferuation pu-
blicque, fans s'eftonner des fentimens
que peuuent auoir là deffus les Ames
vulgaires. Ils imitent en cela les excel-
lens Medecins, qui s'accommodent aux
regles de leur Art, & non pas au gouft
de leurs Malades, quand ils ordonnent
pour leur fanté des drogues ameres,
mais qui ne laiffent pas d'agir à leur gue-
rifon. Les Princes de mefme, propofent
quelquefois à leurs peuples des chofes
rudes en aparence, & falutaires en effet,
comme le temps le defcouure. Pourueu
donc que leurs intentions foient bonnes
& iuftes, ils ne fe doiuent pas beaucoup
mettre en peine des iugemens, ny des

langages du Peuple. Car on ſçait aſſez, qu'il ignore ce qui luy eſt propre, & qu'il a touſiours quelque choſe à dire de ceux qui prennent le ſoin de le gouuerner. Alcibiades le voulut ainſi donner à conneſtre, quand vn iour il s'aduiſa de faire coupper la queuë à vn Maſtin d'vne grandeur extraordinaire, qu'il fit pourmener par toute la ville d'Athenes. Les Bourgeois s'en eſtonnerent d'abord, puis s'en mocquerent tout de bon, iuſques là meſme, qu'ils appellerent cela folie. Cependant Alcibiades en fut aduerty, & voyant que ſes Amys trouuoient eſtranges les contes que le peuple faiſoit de luy, *Vous auez tort*, leur dit il, *de vous mettre en peine d'vne choſe de ſi peu d'importance, & dont le ſuccez n'eſt point nouueau; mais tel que ie l'atendois. Sçachez doncque ce que i'en ay fait, n'a eſté que pour donner à parler aux Atheniens. Car ie ſuis bien aſſeuré, que tant qu'ils s'entretiendront de cette galanterie, ils ne s'amuſeront*

point à mesdire de moy , comme ils ont accou-stumé de faire. L'exemple de ce grand homme apprend à ceux qui le font comme luy , à preferer la satisfaction de leur Conscience au caprice du Populaire, qui des actions dont il n'a pas l'esprit de iuger , en fait ordinairement des contes à sa mode, & des suiets de risée. Le diuin Platon le compare pour ce sujet à vne Beste irraisonnable , & dont il faut necessairement connestre le naturel , si l'on veut l'apriuoiser, sans en receuoir du dommage. Tacite en plusieurs endroits de ses œuures, descrit fort bien ce monstrueux Animal , qui deuient plus que farouche, si on le caresse par trop , & qui s'emporte au de là des bornes qui luy sont prescrites , si on ne le sçait mener comme il faut.

Il importe, comme dit Amirato , de qui i'ay tiré la suitte de ce raisonnement, de luy tenir la bride serrée, pour l'empescher de remuér, pource qu'il ne

desire rien tant que de nouueaux troubles. Le Monde seroit donc bien malheureux, s'il falloit qu'il se gouuernât par vn si mauuais conseiller. De la mesme façon qu'il aime le change, il fait coustume de croire de leger, de se rẽdre susceptible de toutes les impressions qu'on luy dõne, & d'imiter les filles d'Amour, qui reprochent aux plus chastes les vices dont elles mesmes font mestier. S'il arriue dans vne Ville quelque fascheux accident, il en impute aussi tost la faute au Gouuerneur, & veut que sa fausse opinion passe pour veritable maxime. Auecque cela, il se laisse aller d'inclination aux choses les plus nuisibles; & pourueu qu'il s'imagine d'y rencontrer de nouueaux plaisirs, il ne se met en peine, ny d'agir par conseil, ny de faire distinction des personnes, ny de discerner le bien d'auec le mal. Ce que Tite-Liue nous declare en peu de paroles, quand il dit, *Que le naturel du Vulgaire est de seruir auec sou-*

miſſion, ou d'eſtre inſolent & inſupportable, quand il a du commandement ſur autruy. Il veut demonſtrer le meſme en vn autre endroit, où il fait dire à Scipion, *Que le Peuple n'eſt pas moins inconſtant que la Mer, & qu'il ſe tourne, comme elle, à tout vent.* Surquoy ſe trompe bien fort vn Politique moderne, lors que contre les ſentimens publics, & contre toute apparence de verité, il s'eſtudie de preuuer, Que le peuple eſt plus conſtant que le Prince. Mais il ne prend pas garde, qu'en cecy il faut faire diſtinction du Peuple d'auecvne émotion populaire, dont Tite-Liue entend parler. Que s'il eſt veritable, comme il n'en faut pas douter, qu'il n'eſt point de meilleur gouuernement que celuy de la Royauté, il s'enſuit de là, que le prince eſt incomparablement plus ſage & plus conſtant que le Peuple. Car ſi la bien-ſeance pouuoit ſouffrir qu'on en fiſt vn parallele, on trouueroit que le Prince a pour ſoy d'ordinaire, le ſecours

de tous

tous ſes ſuiets, c'eſt à dire; des Conſeillers qui luy donnent de bons aduis, & le pouuoir de deliberer, ſans que l'irreſolution & le peu de iugement du Vulgaire, y ſeruent d'obſtacle. Le Peuple au contraire, eſpreuue en ſes deliberations ordinaires vne plus grande difficulté, quand il penſe eſuiter l'Empire & l'authorité d'vn ſeul. Ce qui n'empeſche pas, apres tout, qu'il ne ſoit du naturel dont nous l'auons deſcrit, comme l'experience ne le monſtre que trop, apres laquelle il ne me ſemble nullement beſoin d'en rechercher d'autres preuues.

Des Couleurs, & de leurs differences.

DISCOVRS LVI.

LA figure de cét homme, à demy nud, qui trauaille à remuër des draps, qu'il a mis teindre dans vne Chaudiere, me donne ſujet de parler icy des Couleurs, que la Nature produit differentes, ſelon le diuers meſlange des Elemens; & quant aux Animaux, ſelon la difference de l'air, & des complexions. Or bien que pluſieurs ſoient d'opinion, qu'en leurs blazons ordinaires, il ſemble y auoir bien plus

de vanité que de ſcience ; il eſt à croire pourtant, que l'vſage en eſt myſterieux, puis que l'Egliſe l'approuue, & qu'elle y met de la diſtinction Les plus remarquables ſont ſept en nombre ; le Blanc, le Noir, le Rouge, le Iaune, le Bleu, le Pourpre, & le Verd ; A quoy ſe peuuent rapporter les ſept principales Vertus, dont il y en a trois Theologales, qui ſont la Foy, l'Eſperance, la Charité ; & quatre Cardinales, à ſçauoir, la Prudence, la Iuſtice, la Force, & la Temperance L'on adjouſte à ces couleurs, le Violet, le Gris, le Tanné, l'Incarnat, le Colombin, & ainſi des autres, qui ſe forment de celles-cy, & qui ſelon la nature des choſes à qui elles reſſemblent plus, ou moins, ſont diſtinguées par diuers noms, que noſtre caprice leur donne. Or comme ces Couleurs & leurs differences, nous touchent, & nous eſmeuuent d'abord ; ce n'eſt pas ſans ſuiet auſſi, que par elles meſmes ſont ſignifiées les paſſions de noſtre ame.

Ce qui n'empeſche pas toutesfois, que châcun ne les explique à ſa mode, & qu'en cela, ainſi qu'en toute autre choſe, les opinions ne ſoient partagées.

Le Blanc, comme le remarque Ciceron, eſt la plus pure de toutes les couleurs, & par conſequent la plus agreable à Dieu, pource qu'elle eſt vn Symbole de la netteté de l'Ame La Sainte Eſcriture nous l'apprend ainſi, dans les endroits où il eſt parlé de la Transfiguration, de la Reſurrection, & de l'Aſſenſion de noſtre Sauueur. D'où vient encore, que dans les Reuelations de Sainct Iean, il dit, *Que les Bien heureux Eſprits, qui ſuiuent l'Agneau, portent des liurées blanches*, comme autant de marques de leur pureté ſpirituelle. Plutarque dans ſon liure d'Iſis & d'Oſiris, ayant recherché pourquoy les Preſtres ne ſouloient vſer anciennement que de robes de Lin, dit, qu'ils le faiſoient à deſſein, pour monſtrer que les Dieux immortels n'aimoient que les choſes net-

tes; & que le Lin eſtant de cette nature, ils auoient raiſon de s'en ſeruir en leurs Sacrifices, & en tous les autres Myſteres de la Religion. Valere Max. aſſeure le meſme; & dit, que pour vn teſmoignage de ioye, l'on auoit accouſtumé de s'habiller de blanc. Il rapporte à ce propos; Qu'apres la iournée de Canne, où preſque tous les Soldats Romains furent défaits, le Senat fit vn Edict, par lequel il ordonna, que les Dames euſſent à quitter le dueil au bout de trente iours, afin d'aſſiſter aux ſacrées Ceremonies de la Deeſſe Ceres: comme en effet, elles le quitterent, & prirent des robes blanches. Où il eſt à remarquer encore, que ces meſmes Romains en prenoient auſſi, quand ils briguoient quelque office, & qu'encore que les femmes portaſſent le Blanc pour vn Symbole de ioye, elles ne laiſſoient pas de le porter auſſi, pour vne marque de dueil. Dequoy Plutarque ne rend point d'autre raiſon, ſinon qu'elles

imitoient en cela les anciens Mages, qui se couuroient d'vn grand voile blanc, quand à la faueur des tenebres, ils faisoient leurs charmes & leurs coniurations à Pluton. Et d'autant qu'ils souloient couurir le corps du Defunt d'vn drap de cette mesme couleur, ils estimoient iuste, que ceux qui durant sa vie auoient esté ses Amis, en fussent vestus aussi.

Le Noir neantmoins a tousiours esté la couleur la plus conuenable aux funerailles des Morts, comme elle l'est encore à present. L'vsage en vint parmy les Anciens de l'Histoire de Thesée. Car on tient, qu'apres auoir tué le Minotaure, comme il fut de retour en son païs, il se presenta deuant Egée, auec vn voile noir, qu'il prit par mesgarde; Ce qui mit d'abord en desordre l'esprit d'Egée; qui le prenant pour vn presage de la mort de son fils, en fut si hors de soy-mesme, qu'il s'alla precipiter dans la mer. A quoy l'on

peut adjouster, qu'il est bien certain, que le Noir n'estoit pas seulement le Dueil des Dames Romaines, mais aussi des Grecques. Car nous lisons dans Homere, Que la Deesse Tethys pleurant la future perte de son Fils Achille, estoit couuerte d'vn crespe noir. Le mesme se voit dans Euripide, où Iphigenie, parlant à sa Mere Clytemnestre, *Ie vous prie sur tout*, luy dit-il, *de ne vous point arracher les cheueux, apres que ie seray morte, & de dire à mes Sœurs, qu'il n'est nullement besoin qu'en signe de dueil, elles s'habillent de robes noires.*

Le Rouge est la couleur des hommes de guerre, & des personnes d'authorité. Les Afriquains estoit les peuples du monde, qui aimoient le mieux cette liurée, Mais les Carthaginois par dessus tous, la portoient comme vne marque d'honneur, & de haute préeminence. L'on tient mesme que dans le Camp d'Annibal, quand on vouloit donner quelque

bataille importante, on prenoit vne casaque rouge, qu'on estendoit sur la tente du General d'Armée, afin que par ce signal tous les Soldats fussent aduertis, de se tenir prests pour le combat.

La couleur de Pourpre est vn signe de modestie sur le visage des Enfans, ausquels les Romains donnoient la robe Pretexte, comme vne marque de cette honneste pudeur, qui rend ordinairement illustres ceux de leur aage, quand elle esclate également en leurs discours, & en leurs actions. Aussi est ce cette excellente teinture que Caton vouloit qu'ils prissent de bonne heur, afin qu'on iugeast par là, qu'ils seroient vn iour honnestes gens; Ce qui fit que Diogene voyant rougir vn ieune Garçon, qui parloit à luy; *Courage, mon Amy,* luy dit-il, *cette couleur est la liurée de la Vertu.* Mais ce vermillon naturel sied encore mieux aux ieunes filles bien nées

dont Claudian a dit, dans son premier liure du rauissement de Proserpine,

Qu'Amour, qui surleur front regne comme en son siege [*Nege.*
Mesle dans leur visage, & la Pourpre, & la

Le Iaune, qui se considere diuersement, selon qu'il a plus ou moins d'esclat, est la couleur des Auares, & des Amans ; qui la portent differemment sur le visage, les vns pour vn tesmoignage de leur Auarice insatiable, & les autres pour vne marque de leur passion violente.

Quant au Gris, il est vn Symbole de trauail, pour estre fort propre aux gens de fatigue ; comme le Verd en est vn autre d'Esperãce, à cause que la verdure des Arbres, nous promet ordinairement des fleurs & des fruits. Pour ce qui est du violet, l'on tiẽt que c'est la liurée de ceux qui viuent contans de leur condition, & qui tiennent pour indifferentes les faueurs & les disgraces de la Fortune. Voilà, ce me semble, les principales couleurs, qui peu-

uént en quelque façon eſtre appellées la ſource des autres , auſquelles comme châcun donne des noms à ſa mode , ainſi que ie l'ay remarqué cy-deſſus, & les explicque à ſa fantaiſie.

Contre les mauuaises Meres.

DISCOVRS LVII.

AYANT fait au precedent Volume, vn Chapitre expres *du deuoir des Enfans enuers leurs Peres*, icy ie me suis proposé d'en faire vn autre contre les mauuaises Meres, parmy lesquelles, chose horrible à dire! il s'en trouue quelquefois de si abominables, & de si denaturées, qu'elles empeschent leurs propres Creatures de venir au monde, ou les en ostent impitoyablement, apres qu'elles y sont venuës. Comme il

n'eſt point de crime ſi noir, qu'il ſoit comparable à celuy cy ; il n'eſt point auſſi de termes aſſez expreſſifs, pour en deſcrire l'impieté. Tels parens, ou pour mieux dire, tels Bourreaux, qui violent ainſi les Loix & la plus ſainte vnion de la Nature, ſont mille fois pires que les Cannibales, & que les Tygres, dont les vns ne mangent que leurs Ennemis, & les autres n'exercent iamais leur rage ſur les Animaux de leur eſpece, tant s'en faut qu'ils cherchent à l'aſſouuir ſur ceux de leur race. Il faut donc bien dire, qu'il n'eſt point de barbarie pareille à celle de ces Maraſtres, ou pluſtoſt de ces Louues, qui oſtent inhumainement la vie, non pas à des Eſtrangers, ny à des Coupables, mais à des Innocens ; ne conſiderant pas qu'ils ſont les vrays membres de leurs corps, & que ſi elles ne l'empéchoient, ils pourroient eſtre leurs portraits animez, ou leurs images viuantes. Toutesfois, ce qu'elles en font eſt poſ-

ſible pour ſe garantir du tiltre d'Infames, & de Lubriques, dont elles s'imaginent de s'exempter, en ſe defaiſant cruellement des Enfans qu'elles ont eus hors d'vn legitime Mariage. Mais, ô l'eſtrange procedé que voilà, de penſer expier vne offence par vn autre crime encore pire!

Celuy dont la malice extreme,
Oſte la vie à l'Innocent,
S'empeſche de viure luy-meſme,
Et peut iuger luy ſeul, de la peine qu'il ſent.

En effet, quelle ſorte de vie peut mener vne perſonne, à qui ſa Conſcience reproche ſans ceſſe l'enormité de ſon crime? N'eſt-il pas vray qu'elle ne voit le iour qu'à regret; & que la nuict, qui eſt deſtinée pour le repos des Mortels, ne ſert qu'à renouueller ſes inquietudes & ſes remords, par le ſouuenir de l'Innocent, à qui elle a oſté meſchamment l'v-

ſage de la lumiere ? Or tant s'en faut que cette inhumanité ſe ſoit iamais rencontrée aux Beſtes, qu'au contraire il ſe voit par l'Hiſtoire Grecque & Romaine, qu'elles ont quelquefois allaité des Enfans, que des Meres inhumaines auoient expoſez, & abandonnez tout à fait. C'eſt donc pour leur faire auoir horreur de leur crime, qu'Alciat leur propoſe icy l'exemple de la femelle du Ramier, qui faiſans ſon nid en hyuer, s'arrache les plumes, & ſe reduit à tranſir de froid, affin que ſes petits en ſoient plus chauds, & plus mollement couchez. Mais quand nous n'aurions point cét exemple, n'auōs nous pas la Loy diuine, qui veut, comme le remarque Sulpice Seuere, que celuy ſoit condamné à mort, qui bleſſe vne femme enceinte; & qui empeſche que ſon fruict ne vienne à maturité ? Cela eſtant, de quel aſſez grand ſupplice pourra ton punir vne Maraſtre, qui l'eſtouffe dans ſes flancs, & qui pire qu'vne

Tygreſſe, ſe l'arrache mort de ſes propres entrailles? Ie trouue fort remarquables à ce propos ces paroles de Tertulien. *L'Homicide*, dit-il, *nous eſt expreſſément défendu, de quelque nature qu'il puiſſe eſtre; & c'en eſt vn meſme, que de faire perdre le fruict, qui eſt vne fois conceu dans le ventre de la Mere; C'en eſt vn, dis-je, que d'empeſcher de venir au monde, ce qui eſt animé ſous la forme d'vn Enfant, puis qu'vn iour ce doit eſtre vn homme, A raiſon dequoy, vne certaine Dame Mileſienne eût à bon droict la teſte tranchée, pour eſtre accouchée auant terme d'vn Enfant mort, conuaincuë d'en auoir eſté cauſe à force de medecines que pour cét effet elle auoit priſes. Et certainement quoy que celuy qu'elle venoit de priuer de vie ne fuſt pas encore hõme fait, en luy n'eantmoins elle auoit oſté du monde, l'eſpoir de ſon Pere, la memoire de ſon nom, l'appuy de ſa maiſon & l'Heritier de ſa Famille.* Ie m'eſtendrois dauantage ſur cette matiere, ſi ie ne la trouuois ſi odieuſe, que l'auerſion que

i'en ay, n'impose silence, & me fait con-
clurre ce Discours par ces vers d'Ouide, contre telles Meres desnaturées.

L'Inhumaine qui la premiere
Fit mourir son fruict dans son flanc,
Ou qui dans le sang de son sang,
Trempa sa main plus que meurtriere;
Deuoit n'auoir iamais esté,
Comme indigne de la clarté.

Si les femmes du premier aage,
Qu'on nommoit le siecle innocent,
Eussent eu ce maudit courage,
D'estouffer leur fruict en naissant;
Bien à peine au temps où nous sommes,
La terre auroit-elle des hommes.

Il faut cueillir en leur saison
Les aimables fruits de Pomone,
Et les doux raisins qu'en Autonne,
Bacchus nous enuoye à foison
Non pas les empescher de crestre,
De meurir, ou mesme de naistre.

Quelle rage ! quelle manie !
Les Meres perdent leurs Enfans ;
Et les Tygreſſes d'Hircanie
Ont le ſoin de nourrir leurs Fans ;
En cela moins impitoyables
Que les Animaux raiſonnables.

Que ceux qui ſuiuent la Cour, doiuent vſer prudemment de la Fortune.

DISCOVRS LVIII.

LA cheute de ce Mal-heureux, qui ſe la cauſe luy meſme, pour s'eſtre attaché à vn Rameau ſec qui n'a pû le ſouſtenir, nous figure celle des hommes ambitieux, qui ruïnent leur Fortune à la Cour par leur imprudence, & leur mauuaiſe conduite. Ce qui ne leur arriueroit pas, ſi dans l'orage qui les menace ils ſe tenoient touſiours fermes au gros de l'Arbre, c'eſt à dire ineſ-

branlables au ſeruice de leur Prince. Mais le mal-heur eſt, qu'en quelque proſperité qu'ils ſe voyent, leur condition leur ſemble trop baſſe, pour vn ſi haut merite que le leur, Que la Conuoitiſe qui les ronge, leur inſpire à tout moment de nouuelles paſſions pour de nouueaux honneurs, & ſi leur Fortune ne va ſi viſte que leur deſir, ils enuient à l'inſtant celle des autres, qui ont de l'auantage ſur eux. Alors ils n'en parlent que ſelon les ſentimens que la hayne leur en fait auoir, & peuuẽt ſi peu ſouffrir de les voir aduancez aux grandes charges, qu'ils s'en affligent, tant ils ſont fols, & en murmurent contre leur Maiſtre. Dequoy certes, ie m'eſtonne d'autant plus, qu'il n'eſt point de pire folie, que de tirer vn ſuiet de meſcontentement de ce qui peut contenter autruy. Ceux qui le font la pluſpart du temps, ne conſiderent pas, Que c'eſt aux ſuiets à ceder auecque veneration à la volonté des Sou-

uerains : Que s'ils auancent les vns plustost que les autres, & si mesme ils trouuent bon d'oster les dignitez & les charges à ceux ausquels ils les auoient données, ils sçauent bien pourquoy ils le font, sans qu'il soit besoin de se mettre en peine d'en rechercher la cause. Qu'il leur suffise, que les Princes, qui sont comme les Dieux des mortels, veulent estre reuerez auec soumission, & que le bien qu'ils font à leurs Creatures, est vn pur effet de leur faueur. De s'imaginer donc, que sous pretexte de quelque merite on puisse tirer d'eux par importunité, ce qui depend absolument de leur grace particuliere, c'est n'auoir ny iugement, ny prudence. Car il ne faut iamais esperer d'obtenir par la force vne chose qui ne se donne que gratuitement. Auecque cela, tels Fascheux, à force de demander, sont quelquefois cause qu'on ne leur donne rien du tout ; ioint que leur mauuaise Fortune y cõtribuë beau-

coup la plufpart du temps. Nous lifons à ce propos, qu'vn certain Courtifan s'e-ftant plaint vniour à Sigifmond, vn peu trop infolemment, de ce qu'il le laiffoit dans l'incommodité, au lieu qu'il faifoit du bien aux autres, l'Empereur luy ref-pondit, Qu'il ne deuoit pas s'en pren-dre à luy, mais pluftoft à fon mauuais Deftin; & là deffus, il fit apporter deux boettes efgalles, l'vne pleine d'or, & l'autre de plomb, dont il luy bailla le choix. Mais il fut fi mal-heureux, qu'il prit la derniere; & ainfi il donna fujet à l'Empereur de luy dire, *Vous voyés qu'il n'a pas tenu à moy que vous n'ayés eu de l'or, & que le plomb vous eft efcheu par malheur.*

Par cet exemple il nous eft aifé de iuger de ce que peut le hazard, pour l'aduancement des hommes, & par-ticulierement de ceux qui fuiuent la Cour. Pour tout cela neantmoins, il ne faut pas ny que les Malheureux fe rebu-tent de leur mauuaife Fortune, ny que

ces autres qui en ont vne bonne, en vſent imprudemment. Que s'ils veulent auoir quelque choſe du Prince qu'ils ſeruent, il faut qu'ils ſe ſouuiennent toûjours de prendre leur temps, & de ioindre le reſpect à la modeſtie ; Car il eſt à craindre qu'ils ne le faſchent, s'ils luy font vne demande hors de ſaiſon, & qu'ils n'ayent pas auparauant bien digerée. Il eſt donc abſolument neceſſaire, que ceux qui ſe picquent d'eſtre habiles Courtiſans, prennent le ſoin de conſiderer par quels moyens ils peuuent gaigner la faueur de leur Prince, & par quelles Vertus ſe la conſeruer. Et d'autant qu'ayant l'honneur d'approcher de leur perſonne, il faut qu'ils obſeruent quantité de choſes, ſans leſquelles ils ne ſçauroient ſubſiſter ; i'en rapporteray icy quelques vnes, qui dans les Diſcours d'Amirato leur ſont données, en forme de preceptes & de Maximes.

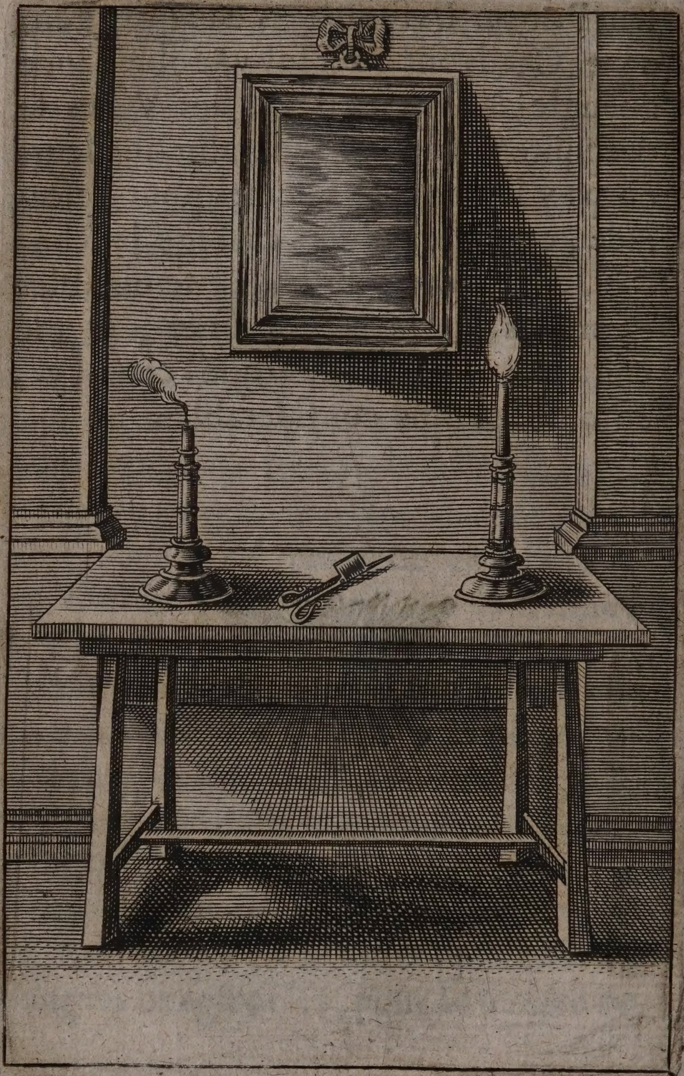
Souuenez vous, dit-il, que les Prin-

ces n'entendent pas raillerie, & que c'eſt temerité de ſe ioüer à eux, quelque ſemblant qu'ils facent d'en eſtre contens : car il eſt à craindre, que le ſouuenir qui leur en reſte dans l'Ame, ne ſe reſueille à la fin, & qu'ils n'en viennent au chaſtiment, comme fit Tybere à l'endroit de Fuſius, & Neron enuers Vetuſtinus. Donnez vous bien garde auſſi de vous enqueſter des choſes qu'ils veulent eſtre cachées, de peur de les irriter, ainſi que l'eſprouuerẽt Aſinius Gallus, & L'Aruntius, en la perſonne du meſme Tybere. Comme il y va de la vie, de meſdire d'eux; auſſi s'offencent ils d'eſtre flattez en certaines choſes, & tournent à la ruine des Flatteurs les fauſſes loüanges qui viennent d'eux ; à raiſon dequoy Tybere reprit aigrement les Senateurs de ce qu'ils l'auoient appellé Seigneur, & dit que ſes occupations eſtoient diuines. Si vous auez quelque choſe à traitter auec eux, remettés-vous en à leur diſcre-

tion, & ne faites point le reueſche. Tacfarinas ſe perdit, pour auoir practiqué le contraire à l'endroit de Tybere. Conſiderez ce que vous auez à faire pour leur ſeruice, en qualité de ſuiet, & ne taſchez de plaire qu'à eux, ſans vous meſler de ceux qui leur appartiennent. Tybere jaloux des honneurs qu'on deferoit à d'autres qu'à luy, ſe mit vn iour en colere de ce qu'on pria les Dieux pour la ſanté de ſes petits-fils, ſans faire mention de ſa perſonne. S'ils vous traittent mal, n'en dittes mot, & ſouuenez-vous que Vitia fut eſtranglée, pour auoir pleuré la mort de ſon fils. Si vous poſſedez quelque choſe qui leur ſoit agreable, n'atendez pas qu'ils vous la demandent. La mort de Valerius Aſiaticus fut vn effet de l'Enuie de Meſſalline, jalouſe de la beauté de ſes jardins; & le pauure Nabor ne fut lapidé, que pour n'auoir voulu donner ſa Vigne. Si vous parlez à eux, ayez toû-

jours le remercimeint à la bouche, quand mesme ils ne vous en donneroient point de suiet. Cela vous est enseigné par l'exemple de Seneque, le plus sage de son temps, & qui se comporta de cette sorte enuers Neron son disciple. Au lieu de leur reprocher imprudemment les seruices que vous leur aués rendus, tesmoignées leur que vous deués à leur grandeur les effets de vostre courage, & vsés de l'exemple de Silius. Tesmoignés au reste à vostre Maistre, que vostre vie, ou celle de vos Enfans, ne vous est pas si chere que la sienne, & vous representés là dessus le mauuais traittement que Pithius le Lydien receut du Roy Xerxes, pour l'auoir prié d'exempter son fils aisné d'aller à la guerre. Cette derniere maxime est si recommandable à la pluspart des Peuples du Leuant, qu'ils mettent le plus haut point de leur gloire, à se ietter dans tous les dangers imaginables, pour le seruice de

leur Prince. Ils font bien dauantage encore. Car ils ont pour luy vne obeïſſance aueugle; & dans les ſieges des Villes ſe precipitent dans le foſſé, afin que leurs corps y ſeruent de faſcines pour l'eſcalade, comme il aduint au ſiege de Rhodes. I'obmets pluſieurs ſemblables exemples ſur le meſme ſuiet, & me contente d'auoir remarqué ceux-cy, comme les plus conſiderables.



Que l'esclat du monde n'est que fumée.

DISCOVRS LIX.

IL se lit dans l'Histoire, que Crœsus Roy des Lydiens, qui surpassoit en richesses tous les plus grands Princes de son temps, se voyant tombé sous la puissance de Cyrus, qui l'auoit fait son prisonnier de guerre, & qui s'en alloit combattre la Reyne Thomiris, luy dit ces paroles; *Puis que les Dieux immortels m'ont liuré entre tes mains, ne me sça-*

che point mauuais gré, ſi ie te declare librement tous les defauts qui ie remarqueray dans ta Cour; Car ceux de la mienne me ſont des leçons, dont ie proffite, & que trop tard. Sçache donc, que ſi tu t'imagines d'eſtre vn Dieu commandant, comme tu fais, vne ſi puiſſante Armée, que celle que tu as miſe ſur pied; ie n'ay rien là-deſſus à te dire: Comme au contraire ſi en qualité d'homme, tu reconnois que ton Empire n'eſt abſolu que ſur des hommes comme toy, tien pour maxime infaillible, Que les choſes du monde ſont ſi changeantes, que leur reuolution ne peut ſouffrir vne Fortune aſſeurée. Ces mots ſont remarquables aſſeurément, & meritent que les Princes les portent touſiours graués dans le profond de leur Ame, afin que ſe ſouuenat de leur condition ils ſe ſouuiennent auſſi, que la durée n'en doit pas eſtre eternelle. Celaleur eſt icy demonſtré par l'exemple de Crœſus, qui pour les grandes richeſſes qu'il poſſedoit, & pour l'obeiſſance que luy rendoient generallement tous ceux

qui

qui releuoient de luy, s'estimoit le plus heureux homme du monde. Il ne l'estoit pas neantmoins, & le Temps ne luy apprit que trop à son dommage, Qu'il n'y a rien de perdurable sous le Soleil. Aussi fut-ce la principale raison, pour laquelle il voulut que Cyrus profitât de son exemple; l'aduertissant pour cét effet, de ne se fier aucunement aux fausses prosperitez de la vie, & que ce que les Dieux auoient ordonné de nos fortunes, estoit tellement irreuocable, qu'on ne pouuoit appeller de leur sentence.

Et certainement, si nous sçauons bien considerer, non seulement la condition des hommes particuliers, mais celle des Princes & de leurs Estats, nous trouuerons apres tout, qu'il y a ie ne sçay quoy de fatal, & d'inéuitable en eux. Les plus excellents Historiens, anciens & modernes, le remarquent ainsi; quand ils disent, que la plusspart des Estats & des Royaumes du monde, n'ont pas sub-

fifté plûs de cinq cens ans, ſans quelque notable changement. Toute la raiſon qu'on en peut rendre, eſt dans Seneque, qui dit; *Qu'il n'y a point de terme preſcrit à la ruyne des grandes choſes, & qu'il ne faut qu'vn moment, pour reduire en cendre les plus fleuriſſantes Villes du monde.* Or comme les Baſtimens autres-fois ſuperbes, & que leur antiquité rend encore venerables, ne tombent point tout à coup en ruïne, mais s'entrouurent peu à peu, & par les creuaſſes de leurs murs, nous donnent à connoiſtre leur cheute prochaine; Ainſi dans les Empires du monde, il y a pour l'ordinaire des marques & des preſages de leur decadence, long-temps auant qu'elle arriue. Car Dieu, comme tout bon & tout miſericordieux qu'il eſt, n'afflige iamais ſon peuple, que par des ſignes euidens, il ne l'aduertiſſe premierement de ſon iuſte courroux, & du chaſtiment qu'il luy prepare: Ce qu'il fait aſſeurément, afin de le remettre en eſtat

de faire penitence, & d'implorer sa sainte Misericorde. Nous en auons vne infinité d'exemples dans les sainctes Lettres. Mais ie les laisse à part, pour dire en peu de paroles, *Que lors qu'il arriue que les Princes meurent sans laisser des Enfans qui leur succedent, c'est vne grande marque de reuolution, & de changement dans leur Estat.*

C'en est encore vne autre bien apparéte, quand la Souueraineté vient à passer d'vne Famille à l'autre : Car il se fait alors vn dangereux intermede de factions & de troubles, entre la Noblesse, & le menu peuple, par qui les guerres ciuiles sont embrasées. Cela nous semble representé par les deux flambeaux de cét Embleme, dont l'vn est esteint, & l'autre allumé; pour monstrer qu'il n'est point d'esclat dans le monde, qui ne s'efface à sa fin; Que la magnificence & la pompe sont les dépoüilles du Temps; Que tel est maintenant Maistre, qui deuient tout à coup valet; tel libre aujour-

d'huy, qui ſe voit demain Eſclaue ; & qu'en vn mot, dans ce vaſte Vniuers, comme ſur vn grand Theatre, où la Fortune ſe ioüe, il y a diuers degrez par où les hommes eſſayent de gaigner le haut. Mais le mal-heur eſt, que le chemin en eſt ſi gliſſant pour les vns, qu'ils tombent à chaque pas ; comme au contraire, il eſt ſi fauorable aux autres, qu'ils s'y tiennent fermes, & profitent ſouuent de la cheute de ces Miſerables, que le hazard a renuerſez à leurs pieds. Quoy qu'il en ſoit neantmoins, & les Princes & leurs ſujets, & les Pauures & les Riches, & les Nobles, & les Roturiers, & les Villes & les Royaumes, ont leur inſtabilité, qui nous apprend ; Que s'il y a quelque choſe de certain au monde, c'eſt l'incertitude meſme. Nous n'en ſçaurions auoir de meilleure preuue que celle-cy de Seneque, par où ie conclurray ce Diſcours. *Des mains mortelles*, dit-il, *n'ont rien fait, qui ne ſoit mortelle auſſi.* Les

ſept Miracles du monde, & ſi l'ambition des ſiecles à venir; peut faire encore quelque Baſtiment plus merueilleux, ſe verront vn iour ruynés & raſez à fleur de terre. C'eſt dequoy nous ne deuons nullement douter. Il n'y a rien d'eternel icy bas, & il ſe voit peu de choſes, qui ſoient de longue durée. La fin en eſt touſiours differente: car cecy eſt fragile d'vne façon, & cela d'vn autre. Ce qui veut dire en vn mot, que tout ce qui a pris commencement, prendra fin de meſme, & que ce vaſte Vniuers doit reuenir à ſon ancien Chaos. Pleure qui voudra maintenant, tant de perſonnes qui ne ſont plus. Pleure qui voudra les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, & ce qui ſera tombé d'vne plus grande ruyne; Toutes ces larmes ſont inutiles, & ne gueriſſent de rien; puis que cela meſmes qui n'a point de lieu où il puiſſe cheoir, eſt fragile & periſſable.

Marie Briot, fe.

De la Vertu, & de la Fortune.

DISCOVRS LX.

QVELQVES Historiens, qui ont vescu du temps d'Alciat, disent, qu'il prit cét Embleme pour Deuise, afin de monstrer par là, qu'il ne deuoit sa Fortune qu'à sa Vertu. Car il acquit, à ce que l'on tient, de grandes richesses, à force de faire valoir les Sciẽces, dans la connoissance desquelles il excelloit. Tout cela nous est signifié par le Caducée de Mercure, & par la Corne d'Amalthée, qui veulent dire, Qu'en cultiuant l'Eloquẽce & les autres

disciplines, qui selon Ciceron, sont dignes d'vn homme libre, les Vertueux se peuuent mettre à leur aise. Tel est le sentiment d'Aristote, quand il dit, Que la Science est aux habiles gens vn salutaire remede contre la Fortune, & qu'ils peuuent par son moyen, se mettre à couuert des incommoditez de la vie. Aussi a t'on mis icy le Caducée, pour vn Symbole du bien dire, comme la Corne d'Amalthée en est vn autre de l'Abondance. A raison dequoy dans Stobée, Hippodamus Thurien, appelle de ce mesme nom vne Ville bien policée, & qui est fleurissante en bonnes Loix, par le moyen desquelles ceux qui l'habitent sont ciuilisez, les Sciences cultiuées, les Vertus cheries, & les sources de l'Indigence, qui sont la Mollesse, & la Faineantise, tout à fait taries. A ce sentiment est encore conforme celuy de Socrate; lors que parlant de cette mesme Corne d'Amathée: Par elle, dit-il, les Poëtes nous ont vou-

lu donnerà connoiſtre, Qu'il eſt difficile qu'vn homme qui aime le trauail, & qui n'eſt point débauché, puiſſe iamais manquer de bien. Voila pourquoy quelques-vns ont feint, que cette Corne eſtoit de bœuf, animal laborieux au poſſible. Quand aux raiſins & aux autres fruicts dont elle eſt pleine, ils ſignifient le merueilleux profit que nous tirons de l'Agriculture. Dion Chryſoſtome fait cette meſme remarque, & dit de plus, Que la Corne d'Amalthée eſtant vne marque de fertilité, on ſouloit anciennement la mettre à la main du bon Genie, & de la bonne Fortune, quand on les vouloit repreſenter. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, que par cette figure Hyerogliphique, iointe au Caducée de Mercure, Dieu de l'Eloquence, il eſt demonſtré, comme i'ay remarqué cy-deuant, Que dans l'honnorable profeſſion des Arts & des bonnes lettres, les honneſtes gens peuuent trouuer dequoy ſubſiſter,

& qu'ainſi la Fortune, quelque mauuaiſe qu'on la face, n'eſt pas touſiours ennemie des Vertueux. Mais quand elle leur feroit ſi peu fauorable, que de les traitter indignement, & meſme de les priuer des choſes que la pluſpart des Mortels priſent ſi fort; encore ne laiſſeroient ils pas de s'eſtimer aſſez riches ; & la Philoſophie leur apprendroit ie m'aſſeure, Que ce n'eſt point la conuoitiſe des biens du monde, mais la Vertu, qui peut rendre l'homme heureux & content. Elle ſeule le met au poinct du Souuerain bien, puis que le ſouuerain bien eſt auſſi la ſeule choſe, qu'elle luy fait paſſionnément deſirer. Il eſt de ſa lumiere, comme de celle du Soleil, qui eſteint & qui efface en vn moment tout ce qui n'eſt point eſclairé d'elle. Cette penſée eſt de Seneque, qui adiouſte en ſuite ces belles paroles, de la traduction de Monſieur de malherbe, que ie ne ſçaurois placer en meilleur endroit que celuy-cy.

Les incommoditez, dit-il, *quelque grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent auec la Vertu, ne parroissent non plus que l'eau d'vne nuée en la Mer; Et pour monstrer qu'il est comme ie vous le dis; Qu'vn homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchander. Les Bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regarde pas ce qui est necessaire qu'il souffre, mais ce qui est honneste qu'il fasse. Vne belle action ne luy sera non plus supecte, qu'vn homme de bien: Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aise, du repos, & de la prosperité. Il sera d'vne chose loüable, mais triste & penible, comme d'vn homme de bien, pauure, ou banny, & qui aura mauuais visage. Or à cét heure mettez vn homme de bien, & plein de richesses d'vne part; & de l'autre, vn de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils sont inesgaux en fortune, ils sont esgaux en prud'homme. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La Vertu n'est pas moins loüable au corps d'vn homme malade, ou prisonnier,*

qu'en celuy d'vn homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes Vertueux, ayés tous vos membres, ou soyés estropié, vous estes d'autant de merite d'vne façon que de l'autre; autrement ce seroit iuger du Maistre par l'habillement du Valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens, comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caducques, & perissables d'vn moment à l'autre. Comme au contraire les œuures de la Vertu sont hors de toute iurisdiction; Rien ne les peut ny forcer, ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira; c'est tout vn: Elle ne leur peut donner vn Masque si laid, qu'elles ne soient agreables.

Voila quant à la Vertu, qui nous est icy representée par le Caducée, ou par la Verge de Mercure, dont les Poëtes ont feint que ce Dieu de l'Eloquence se seruoit, toutes les fois qu'il vouloit, ou faire la paix, ou prouocquer le sommeil, ou guider les Ames aux Enfers, d'où pareillement il les tiroit. Pour ce qui est des

Serpens, dont cette Verge eſtoit enlacée, voicy ce que les Mythologiſtes en diſent. Vn iour que Mercure s'en alloit en Arcadie, il rencontra fortuitement deux Dragons qui s'entrebattoient, & qui s'arreſterent tout en meſme temps qu'il les euſt touchez de ſon Caducée. A raiſon dequoy, afin que la Poſterité n'ignorât point ce miracle, les Egyptiens conſeruerẽt à Mercure cette Verge, pour memoire de la ſienne, de la façon qu'elle ſe voit icy peinte. Ce Caducée eſt vn Symbole du bien dire, & les Serpens en ſont vn autre de la Prudence, ou de la Sageſſe. Quelques-vns neantmoins veulent que ce ſoit vne marque Hierogliphique de la Paix, que les Ambaſſadeurs ont accouſtumé de faire; A quoy ſe rapportent ces paroles d'Iſidore, *Que Mercure auec ſa Verge ſepare des Dragons qui s'entrebattent*, c'eſt à dire, que les Princes qui ſe fõt la guerre, ſont pacifiez par l'entremiſe des Ambaſſadeurs; Et ces autres de Iam-

blicus à Deuxippe; Qu'il faut sans doute, que celuy qui le premier a monstré la Dialectique aux hommes, ait esté quelque Dieu, tel que Mercure, qui en porte en main le Symbole, à sçauoir deux Serpens, qui se regardent l'vn l'autre.

Quant au mot *d'Amalthée*, les Mythologistes disent, que ce fut le nom de la Chevre, qui par les soings d'Ida, & d'Adraste, allaita Iupiter encore enfant. A quoy ils adjousterent, qu'ayant fortuitement rompu sa corne contre vn Arbre; l'vne de ces Nimphes la remplist de fruits & de bouquets, dont elle fit present à Iupiter; qui pour l'en recompenser, la luy rendit, quand il fut deuenu grand; & voulut qu'autant de fois qu'il leur plairoit, elle & ses compagnes la trouuassent pleine de toutes les choses qu'elles pourroient souhaitter. Quelques autres neantmoins veulent que ce fut la mesme Corne qu'Hercule arracha au fleuue Acheloüs, apres qu'il eust pris la forme d'vn Tau-

reau. Par où les Mythologiſtes veulent donner à conneſtre, que par ſes ſoins, & par ſes trauaux ce genereux Heros ramena l'Abondance & la Fertilité dans tout ce païs là, qui eſtoit auparauant ſterile. Il me ſemble pourtant, que cette Fable ſe doit entendre des grands aduantages qu'ont les ſçauans par deſſus le reſte des hommes, quand la Fortune ſe trouue iointe à leur Vertu; Ce que Ciceron appelle deux choſes tres aduantageuſes, & qui firent eſtimer Cyrus, le Prince de ſon temps le plus accomply, & le plus heureux.

Du deuoir des Magistrats.

DISCOVRS LXI.

CEVX qui par leur propre Vertu, non par les brigues, ny par les faueurs du Peuple, se sont esleués aux premieres dignitez d'vn Estat, doiuent considerer auant toutes choses, quel est le personnage qu'on leur fait ioüer, quel le deuoir de leur charge, & à quelle fin ils y sont appellez; les hommes qui font autrement, & qui preferent leurs interests particuliers à ceux de la Patrie, sont cause ordinairement de la desolation, & de la ruïne publique. Or

d'autant qu'ils repreſentent icy bas la perſonne du Souuerain Iuge du Monde, il faut qu'ils ſe ſouuiennent touſiours de ce qu'il leur commande en termes exprés, qui eſt, de ne rien donner aux conſiderations humaines, en matiere de iugement, de ne ſe laiſſer corrompre, ny par or, ny par argent, mais de rendre le droict à chacun, comme il eſt ordonné par les Loix. *Car le iuge*, comme diſent les Iuriſconſultes, *eſtant perſonne publique, eſt par conſequent obligé de faire en conſcience ce qui regarde le bien public; & c'eſt vne grande honte, que celuy peche contre le Loix, qu'on a eſtably, pour en eſtre Defenſeur.* Certainement tous les Magiſtrats en general ſe doiuent monſtrer d'autant plus ſoigneux de les faire obſeruer, qu'il ſont pour cét effet appellés *Paſteurs*, & par conſequent obligés de defendre leur troupeau de la rage des Loups, c'eſt à dire des Ennemis qui cherchent à l'engloutir. Mais s'il eſt certain, comme il n'en faut pas douter,

qu'ils doiuent auoir pour but le bien de l'Estat, comment le pourront ils procurer, s'ils ne s'accordent ensemble ? s'ils forment, diuers partis ? Et s'ils ne se soucient point que les afaires des autres aillent mal, pourueu qu'ils facent les leurs ? Que s'ils prenoient la peine de lire les diuins enseignemens que Platon leur donne dans plusieurs endroits de sa Republique, ils trouueroient, *Que ceux qui sont dans les charges, comme eux, doiuent auoir plus de soin des interests d'autruy que des leurs propres, & rapporter toutes leurs actions au commun proffit du Peuple, dont ils sont comme les Dieux tutelaires.* Il faut pour cét effet, qu'ils se demettent, non seulement de tous auares desirs, mais des autres passions, qui chocquent l'integrité de la vie, & mesme des affections trop violentes, qu'ils peuuent auoir pour leurs plus proches. P. Scipion Nasica en vsa de cette sorte, par vne publique Declaration qu'il fit, de tenir ses parens propres

pour ennemy, en cas qu'ils le fussent de la Patrie; Comme en effet, il en rendit depuis des tesmoignages visibles, & pour recompense d'vne si haute Vertu, il fut le premier qu'en son absence on s'aduisa d'honnorer de la dignité de Souuerain Pontife. Nous lisons à ce propos, qu'en la harangue que fit Cesar à ses Centeniers, & à quelques Ambassadeurs qui luy furent enuoyez; *Asseurément*, dit-il, *encore qu'vn homme soit bien dans ses affaires particulieres, il n'en doit pourtant rien esperer de bon, si les publiques vont mal. Il n'en est pas de mesme de nostre Estat. Quant il luy ariue quelque bonne fortune, il n'est point iusques au moindre Citoyen qui ne s'en ressente. S'il est donc vray que nostre conseruation dépende de celle de la Republique, employons-nous auecque soing à toutes les choses qui peuuent contribuer à sa grandeur, & à son accroissement. Que si nos animositez particulieres nous empeschent, despüoillons-nous-en bien viste; & tenons tousiours cette maxime; Que*

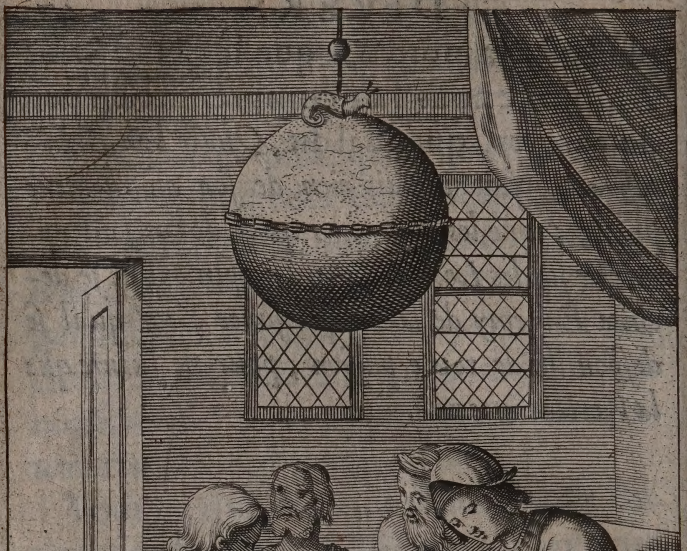
toute autre gloire est petite, à comparaison de celle qui nous reuiut de seruir nostre pays. Ceux de Ratisbóne ont voulu montrer la mesme par vne inscription Latine qu'ils ont mise sur leur Palais, que i'ay ainsi traduite. *Toy qui entres icy, en qualité de Senateur, ou d'aure Officier, pose deuant cette porte tout ce qui tient de la passion, ou qui l'est en effet. Car en ce lieu sacré n'ont d'entrée, la Colere, la Violence, & la Hayne, non plus que la faueur, ny la Flatterie. Soumets donc tes interests à ceux du public; & tiens pour certain, que les iugemens que tu auras fait en ce monde, te seront rendus en l'autre.*

Guichardin fait dire à ce propos de fort bonne grace au iudicieux Alphonse, Roy d'Aragon, que s'il eust esté du temps que la Republique Romaine estoit en sõ plus haut lustre, il eust fait bastir pres du Capitole vn nouueau Tẽple; auecque cette inscription IOVI REPOSITORIO; auec ordre exprez aux Senateurs, d'y poser leurs affections violentes, & leurs animositez

ſecrettes, auant que de s'aſſembler en corps pour rendre la iuſtice. C'eſt pour la meſme raiſon auſſi, que Valere le Grand loüe infiniment ces vieux Magiſtrats, ou pour mieux dire, ces hommes du ſiecle d'or, qui lors qu'il eſtoit queſtion de iuger autruy, ſe iugeoient auparauant eux-meſmes, & demandoient compte à leur conſcience, pour apprendre ſi elle n'auoit rien à le reprocher.

Tout ce que i'ay dit iuſques icy du deuoir des Magiſtrats, nous eſt repreſenté par cette chaine rompuë, qui ſignifie que l'Amitié en eſtant vne bien forte, puis qu'elle lie enſemble les volontez de pluſieurs perſonnes, il ne faut pas neantmoins laiſſer de la rompre dans les Conſultations, & dans les Iugemens publics. A quoy certes on eſt tres-eſtroittement obligé par la Conſcience, & par le Serment qu'on a faict à Dieu, qu'il ne fait iamais violer, pour toutes les conſiderations du monde; mais ſe reſoudre

pluſtoſt à la mort. Ce que le grand Saint Ambroiſe nous fait comprendre en peu de paroles, quand il dit, *Que le bon Magiſtrat ne fait iamais rien de ſon mouuement propre ; que les iugemens qu'il donne ſont appuyez ſur les Loix ; qu'en ſes opinions il ſe declare Ennemy de la complaiſance, & qu'il ſe deſpoüille de toute paſſion, pour ne ſuiure que la Verité toute nuë.*



Contre l'Auarice, & la Conuoitise.

DISCOVRS LXII.

C'Est le vice ordinaire des hommes auares, de n'estre iamais contans des richesses qu'ils possedent abondamment; d'auoir vn appetit insatiable, non seulement pour celles du Prochain, mais des Estrangers mesme, dont ils vont chercher les thresors par mer & par terre, au grand hazard de leur vie, & pour le dire en vn mot.

De poursuiure ardâment qui leur semble vtile,

Bien qu'il ſoit plein d'ennuy :
Et de s'imaginer la Moiſſon plus fertile
Dedans les champs d'autruy.

Orbien que tous les hommes en general ſoient naturellement portez à deſirer d'auoir du bien, cela n'empeche pas toutesfois qu'ils ne ſoient blaſmables au dernier poinct, quand ils s'y attachent ſi fort, qu'en ce ieu de la Fortune, à force de vouloir gaigner ce qu'ils n'ont pas, ils perdent quelquefois ce qu'ils ont ; En cela ſemblables au Chien d'Eſope, qui lâcha la proye qu'il auoit, pour en prendre l'ombre. Diſons donc que la pire de toutes les conditions de la vie, eſt aſſeurément celle de ces mal-heureux Auares, dont l'appetit deſreglé, qu'ils ne peuuent aſſouuir, eſt milles fois pire que la Pauureté meſme ; & qui ſemblables à Tantale, meurent de ſoif au milieu de l'eau, & de faim dans l'abondance des biens du monde, puis

que leur extréme Auarice leur en dérobe l'vsage. Tels n'estoient pas, dit Seneque, ces hommes du siecle d'or,

Qui viuoient en commun, sans partager les champs;
Ny sans les deschirer par les coutres tranchans:
Car alors dans le soin de la terre feconde,
Germoient innocemment les semences du monde;
Et d'elles mesme aussi naissoient en cent façons,
Les fruits & les moissons.

Pouuoit-on rien voir de plus heureux que ces gens-la, qui receuoient si familierement toutes choses des mains liberales de la Nature? Elle seule, comme vne bonne Mere, suffisoit à l'entretenement de tout le monde; & sa preuoyance estoit vne possession tres-asseurée des richesses publiques. Car en effet, ne deuoit-on pas estimer infiniment riches ces personnes-là, parmy lesquelles il ne s'en trouuoit pas vne

ſeule qui fuſt pauure ? Mais le malheur fut, que l'Auarice ſe ietta depuis ſur les choſes les mieux reglées, afin de les peruertir. L'intereſt particulier luy fit enuahir les heritages d'autruy, ſi bien que dans ſon Abondance, s'eſtant comme retranchée en vn petit coin, elle fit naiſtre la Pauureté, qui perdit tout, dés qu'elle ſe mit à deſirer beaucoup. Mais qu'elle coure tant qu'elle pourra, pour eſſayer de reparer cette perte ; qu'elle ſe peine continuellement à ioindre champs à champs, & qu'à prix d'argent, ou de pleine force, elle depoſſede ſon voiſin ; Qu'vne vaſte Prouince ſoit ſon Domaine, & que cela s'appelle, ſi elle veut, vn long voyage qu'elle fait, paſſant toujours par ſes terres : Toutes ces choſes enſemble ne la gueriront de rien. Iamais aucune eſtenduë de poſſeſſions & d'heritages, qu'elque grande qu'elle ſoit, ne pourra nous ramener iuſques au lieu d'où nous ſommes partis. Apres que nous aurons tout fait, il ſe trouuera que nous aurons beaucoup ; Il eſt vray, mais auparauant nous auions tout. La terre eſtoit

plus fertile d'elle-mesme, qu'elle n'a esté depuis, quand on s'est mis à la cultiuer. Elle se prostituoit aux hommes, quand ils ne la rauissoient point. Ils auoient autant de plaisir à monstrer ce qu'ils auoient trouué, comme à le trouuer. Nul n'en pouuoit auoir trop, ou peu; & le partage n'en pouuoit estre qu'iniuste, entre des personnes qui viuoient tousiours en bonne intelligence. Le plus puissant n'auoit point encore mis la main sur le plus foible, ny l'Auarice chaché les biens superflus, pour priuer vn autre des necessaires. Il ne se parloit point d'armes ny de guerre; ou si on auoit à la faire, c'estoit seulement du sang des Bestes sauuages qu'on soüilloit ses mains, non pas de celuy des Creatures humaines. Ceux qu'vne forest espaisse mettoit à couuert de la chaleur du Soleil, & qui pour se garantir du froid de l'Hyuer viuoient en toute asseurance dans vne petite loge couuerte de fueilles & de branchages, passoient doucement les nuits, sans qu'vn seul souspir leur eschapast. Il n'en est pas de mesme de nous. Les inquietudes & les

ſoucis nous geſnent dans noſtre pourpre, & interrompent noſtre ſommeil dans les lits les plus mollets ; au lieu que celuy des autres n'éſtoit iamais ſi paiſible que ſur la dure. Ils n'auoient ſur eux aucuns lambris d'or & d'azur, mais eſtoient couchez à découuert, tandis que les Aſtres ſe mouuoient ſur leurs teſtes, & que le Ciel, merueilleux ſpectacle de la nuit, ſe roulant inſenſiblement, guidoit au gré du ſilence ce magnifique Chef dœuure. Ce Palais ſuperbe eſtoit iour & nuit l'obiet de leurs yeux ; & ils contemploient auec rauiſſement les Signes de la moitié du Ciel, dont ils voyoient les vns tomber au couchan, & les autres ſe leuer de deſſous la terre.

Ce bel endroit du plus moral de tous les Philoſophes, m'a emporté iuſques icy, pource que i'ay creu qu'il ne s'en pouuoit alleguer vn autre plus à propos, pour monſtrer combien eſtoit grande la proſperité du Monde, auant qu'il s'y par-laſt d'Auarice; & que c'eſt elle ſeule qui a troublé le commun repos des hommes.

Or soit qu'il la faille d'istinguer d'auec la Conuoitise, ou confondre l'vne & l'autre; tant y a qu'on les peut nommer toutes deux les pestes du genre humain. Car imaginez-vous ie vous prie, s'il est possible d'en attendre quelque chose de bon apres tant de pertes & de ruines vniuerselles qu'elles ont causées. Que si la Conuoitise rend odieux les petits, elle fait bien plus hayr encore les Grands, quand ils en sont tellement possedez, qu'ils n'y peuuent mettre aucune borne. La raison est, pource qu'estans nez pour commander, ils doiuent estimer au dessous d'eux ces ioüets de la Fortune, & les dédaigner comme des choses seruiles & basses. Ils ne le font pas pourtant, & ce n'est pas chose dont il faille beaucoup s'estonner, puis que toutes les Histoires remarquent, Que c'est l'ordinaire des Princes, de penser à de nouuelles conquestes, quand ils voyent leurs Estats paisibles & fleurissans. Surquoy

le iudicieux Lipſe dit fort à propos, *Qu'il eſt quelquefois plus difficile d'obtenir la victoire, que de la retenir.* Par où il veut monſtrer, ſi ie ne me trompe, que ce doit eſtre vn puiſſant frein à l'Ambition, de conſiderer, Qu'on fait mieux quelques-fois de ſe tenir à ce qu'on a, que de ſe trauailler pour en auoir dauantage. En effet, puis qu'il ſe voit par eſpreuue, que le hazard donne quelquesfois les choſes, quand on y penſe le moins, il s'enſuit de là, qu'il n'y a pas touſiours de la peine à vaincre: mais qu'il y en a beaucoup à ſe maintenir, quand on a vaincu. Les plus illuſtres Autheurs en demeurent tous d'accord, lors qu'ils diſent, Qu'vne haute Fortune eſt bien pluſtoſt trouuée que retenuë, & que les plus grands Eſprits ont moins de peine à vaincre les Ennemis, qu'à gouuerner les Citoyens. Voyla pourquoy Domoſthere aduertiſſoit les ſiens, Qu'ils ſe repreſentaſſent touſiours que leur principale conſeruation dependoit

doit de ſe rendre ſouples aux remonſtrances qu'on leur faiſoit.

Que ſi quelque choſe eſt capable de perdre les Grands, quand ils n'apportent aucune moderation à leur Conuoitiſe; c'eſt ie ne ſçay quel deſir inſatiable qui leur conſeille touſiours de paſſer outre, à meſure qu'ils font de nouueaux progrez; Ce qui eſt cauſe qu'il n'atteignent pas touſiours ce qu'ils voyent deuant eux: & qu'ils perdent ſouuent ce qu'ils ont laiſſé derriere. Vn Prince de Tartarie, tout Barbare qu'il eſtoit, le donna ainſi à conneſtre, lors qu'ayant faict ſon Priſonnier de guerre le Duc de Moſcouie, il voulut qu'on luy coupât la teſte, & que de la moitié du crane, on luy en fiſt vne couppe, ou ces paroles fuſſent eſcrites: *Cét homme a perdu ſon bien, pour auoir voulu auoir celuy des autres.* Il en aduint de meſme à Antiochus, l'vn des plus grands Roys de toute l'Aſie; qui ne ſe contentant pas

des bornes de ſon Empire, voulut empieter ſur les terres des Romains, par leſquels il fut défait, auec vne notable perte de gens, & de tout ce qu'il poſſedoit d'Eſtats par deçà le Mont Taurus. Voylà quels ſont les fruits de la Conuoitiſe ; & quelles les recompenſes qu'elle donne à ceux qui la ſeruent. C'eſtoit pour cela que l'ancien Antigonus, & Alphonſe Roy d'Aragon, ſouloient comparer tels hommes inſatiables, à des Ioüeurs, qui ſur l'eſperance de quelque guain qu'ils ſe promettent de faire, hazardent tout leur argent, auec lequels ils en gaignent d'autre quelquefois ; & perdent tout à la fin, à force de s'obſtiner au ieu.

De toutes les choſes que i'ay dites il faut inferer, Que les Princes qui ſe contentent des Eſtats qu'ils tiennent hereditaires de leurs Anceſtres, ou qu'ils ont acquis par les droits des Armes, ſont mille fois plus heureux, d'en

demeurer là, & de les conſeruer par leur Prudence, que ne ſont ces autres, dont la Conuoitiſe n'a point de limites, & qui trauerſent les Mers entieres, pour aſſujettir des Peuples qu'ils ne connoiſſent point, & qui ne les ont iamais offenſez. A quoy certes ils ſe portent auectant de violence, qu'ils ne ſe ſouuiennent pas, Que le mal-heur de leurs ſemblables, eſt de ne ſe preualoir pas long-temps de leurs conqueſtes, & qu'apres vne infinité de trauaux, Alexandre ne pût ioüir de celle du monde. Ce qui nous eſt fort bien figuré par les Ioüeurs de cét Embleme, qui nous marquent le peu d'aſſeurance qu'il faut mettre en la Fortune; & pareillement par ce Globe qu'ils ont ſur la teſte, enchainé par le milieu, & au deſſus duquel rampe lentement vn Limaſſon, ou, ſi vous voulez, vne Tortuë. Car comme celle-cy n'a rien à craindre, ſous ſa maiſon qu'elle ſouſtient, &

qui la defend ; les Princes de meſme ne ſont iamais ſi aſſeurez ny ſi forts que dans leurs Eſtats , dont il ſont les Protecteurs , & les Peres de leurs Peuples. Et d'autant que la figure ronde eſt la plus parfaicte de toutes les figures ; par ce Globe nous eſt ſignifiée la Felicité d'vn Royaume, qui a pour ſolides appuys les bonnes Loix, qui l'accompliſſent de tout poinct , & qui en ſont auſſi la plus eſſentielle partie. Quant à la Chaine qui l'eſtreint , elle eſt vn Symbole de la fermeté d'vn Eſtat, qui n'eſt iamais foible tant qu'il eſt fortement retenu par ces deux liens , la Prudence , & la Concorde. Car on ne peut mettre en doute, que par deux Vertus ſi neceſſaires , les Republiques ne deuiennent fleuriſſantes , comme les Princes & leurs ſuiets ſont rendus heureux par vne iuſte Moderation contraire à la Conuoitiſe , & qui en arreſte les mouuemens,

C'eſt par elle qu'on extermine
Le Deſir qui fait qu'on s'obſtine
A de mauuaiſes actions;
Et par elle que ſont reglées
Les furieuſes paſſions,
Des Ames les plus aueuglées.

De la Liberté.

DISCOVRS LXIIII.

C'Est la nature des choſes du Monde, que tant plus elles ſont belles & precieuſes, dans le vray temperament de leurs qualitez, tant plus auſſi elles paroiſſent laides & pernicieuſes, quand elles en ſortent par quelque deſreglement que ce ſoit. Nous ne pouuons pas manquer d'exemples, pour prouuer cette verité ; puis que la Nature & la Raiſon nous en fourniſſent de reſte. Il nous ſuffit de dire que la meſme difference qu'il y a d'vn homme viuant à vn mort, & d'vn bon

Iuge à vn mauuais, se trouue entre l'honneste liberté, & la licence debordée; dont l'vne est aussi aimable, que l'autre est odieuse. La plus part des Peuples, & des Royaumes, ont autresfois esté fleurissans, tant qu'ils ont equitablement vsé des droits & des priuileges qui les faisoient dire Libres. Mais dés aussitost qu'ils en ont voulu abuser, sous vn specieux pretexte de Liberté, ils ne l'ont pas seulement perduë; mais de cette perte encore, celle de l'Estat s'est ensuiuie. Ne lisons nous pas dans les Saintes Lettres, que les Iuifs se picquoient si fort de ne releuer que d'eux-mesmes, que se seruant de cét aduantage, comme d'vn suiet de vanité; *Nous sommes tous libres*, disoient-ils, *comme sortis de la semence d'Abraham, & n'auons iamais sceu nous assuiettir.* Mais cette Liberté ne defaillit-elle point, & n'est il pas vray qu'ils la virent insensiblement pancher à sa derniere ruine? L'on en peut dire autant de

celle de la Grece ; où le débordement prit pied ſi auant, qu'il y auoit des Harangueurs à gages, pour preſcher en public la ſedition, & former diuers partys entre la nobleſſe & le Peuple. Mais ie demande où eſt maintenant ce grand Empire ; Où celuy des Romains, qui n'ont pas ſeulement eſté libres, mais qui ont commandé à des Peuples qui l'eſtoient auſſi bien qu'eux ; Ne ſçait-on pas qu'ils ont eſtimé toutes les choſes du monde beaucoup moindres que la Liberté, & que neantmoins, ils l'ont ſi bien perduë à la fin, que leur Empire s'eſt demembré, que des Peuples qu'ils appelloient Barbares s'en ſont fait maiſtres, & qu'ainſi ils ont eſté miſerablement contraints d'obeïr à des Nations auſquelles ils auoient accouſtumé de commander. Le meſme n'eſt-il pas aduenu à la Hongrie, & la pluſpart de ſes Peuples ne ſont-ils pas maintenant Eſclaues du Turc ; pour s'eſtre mis eux-meſmes les

fers aux pieds par leur mauuaiſe intelli-
gence, & par leurs Rebellions contre
leurs Princes legitimes ; Cela nous ap-
prend, qu'encore que la liberté ſoit vn
grand bien ; elle deuient neantmoins
vn tres grand mal, quand les Peuples en
abuſent, comme il ne leur arriue que
trop ſouuent. Car le plus grand pretexte
qu'ayent les Factieux, pour mettre à cou-
uert leurs pernicieux deſſeins, eſt de de-
mander effrontement : Où ſont nos
droicts ? où nos franchiſes ? où nos pri-
uileges ? & de vouloir ainſi s'attribuer
vne liberté qui n'a pour tout but que la
Reuolte & la Deſolation publique. Mais
tels Eſprits ſeditieux prophanent ce ſa-
cré Nom, & le confondent inſolem-
ment auec ce qui s'appelle Licence. De
maniere qu'ils ne ſçauent pas, ou ne
veulent pas ſçauoir, Que la vraye Li-
berté, comme i'ay dict cy-deſſus, a ſes
limites, hors deſquelles elle degenere
en violence. Or d'autant que pour la

posseder comme il faut, plusieurs choses sont requises, & qu'il y a diuers degrez pour paruenir à vn si grand bien, i'en rapporteray icy les principaux.

Le premier est *De regler sa vie par la Raison*, puis que celuy seul est vrayement Libre, qui se la propose pour guide en toutes ses actions, & qui se souuient qu'elle nous enseigne à discerner le Vray d'auec le Faux. Comme au contraire, celuy est esclaue, qui se laisse maistriser à ses passions, sans vouloir aucunement ensuiure ce qui est iuste. Le second, *De viure selon les Loix*, *puis que*, comme dit Ciceron, *nous ne leur obeyssons, que pour viure libres.* Le troisiesme; *D'obeyr aux Princes, & aux Magistrats*. Car ce qu'on appelle Droict, estant par maniere de dire, vne chose muette de soy, il est tres-certain qu'on ne sçauroit s'en seruir vtilement, s'il n'y a quelqu'vn qui prenne la peine de le faire valoir: A quoy le Magistrat estant

destiné, il est appellé pour cét effet vne Loy viuante, d'autant que le deuoir de sa charge veut qu'il soit le Defenseur, & l'Interprete des Loix, & qu'il se regle par elles, pour ordonner ce qui est iuste. Ainsi le plus haut point de la Liberté, si on la veut heureusement posseder, est d'auoir vn Prince qui la defende contre toute sorte de violences, & sous l'authorité duquel les Magistrats empeschent qu'elle ne se tourne en Licence parmy les suiets. En effet, comme Aristote la remarqué, *les Loix ne seruent de rien, quand mesmes elles seroient toutes d'or, si le fer & la puissance ne les fortifient.* Le quatriesme degré de la Liberté, est *qu'elle soit perpetuelle*, c'est à dire, qu'elle passe de nous à nostre Posterité; de maniere que pour la rendre telle, il faut empescher, aux despens mesme de nostre vie, qu'elle ne soit ny gastée, ny corrompuë par le moindre desbordement; & se souuenir qu'vne semblable nonchalance haste la ruïne de la

Grece, & des plus fleuriſſans Royaumes du monde. Le cinquieſme, *Que pour la faire durer, il eſt neceſſaire d'auoir de quoy la defendre contre les Eſtrangers qui s'en declarent Ennemis*; autrement il eſt à craindre qu'il ne l'vſurpent ſur nous par leur tyrannie. Le ſixieſme: *Que tous en vſent & en iouyſſent eſgaleme*; c'eſt à dire, que la Nobleſſe & le menu Peuple y prennent part châcun ſelon ſa condition, en ſe tenant toûjours dans les limites de l'equité. Le ſeptieſme, & le dernier, *Qu'on permette tout aux gens de bien, reſerué le mal*; & qu'on ouure aux Méchans, vn chemin à faire du bien. Car le propre de la Vertu, ſelon Ciceron eſt de conſeruer le droit des perſonnes, en leur oſtant autant qu'il ſe peut, Licence de pécher; Ce qu'elle fait, dit Seneque, ſans aucuns preparatifs, & ſans aucune deſpenſe. En ſuite dequoy ce meſme Autheur adiouſte les paroles ſuiuantes. *Tout ce qui vous peut rendre libre eſt auecque vous, & vous n'a-*

uez besoin que la volonté seule, pour deuenir honneste homme. Car que pouuez vous, ou vouloir, ou souhaiter de plus aduantageux, que de vous deueloper de cette seruitude, qui tyrannise tout le monde, & dont les plus chetifs Esclaues cherchent à se despoüiller, auec tous les soings; & tous les efforts imaginables? Ils ne pensent rien qu'à rachetter leur Liberté, & donnent tres-volontiers pour cét effet, tout ce qu'ils ont pû espargner d'argent, en ne mangeant point la moitié de leur saoul. Quoy donc? vous qui pensez estre nay libre, serez vous faché de gaigner à quelque prix que ce soit, cette precieuse liberté? Pourquoy iettés-vous les yeux sur vos coffres? Elle ne s'aquiert point pour argent. Ce seroit folie d'escrire dans vn Contract ce mot de Liberté, puis que ny ceux qui la vendent, ny ceux qui l'achetent, ne la peuuent posseder. Il faut que vous mesme vous demandiez ce bien-là, puis que vous mesme vous le pouuez donner. Ie vous conseille pour cét effet, de vous deliurer, auant toutes choses, de la crainte de la Mort, qui nous a mis la premiere, dessous le

ioug de la Seruitude , & pareillement de l'aprehension de la Paunreté.

Pour conclurre maintenant par l'explication de cét Embleme; ie dis, que par ce Cheual, il faut entendre vne libre Seruitude, ou vn peuple libre, & qui ne laisse pas neantmoins d'estre lié par les Loix. Quant à cét homme qui le fait paistre, & qui luy chasse les Mouches, il se peut prendre pour le Prince mesme, ou pour le Magistrat, qui defend le Peuple de ses Ennemis, representez par cette sorte d'Insectes qui font la guerre aux Cheuaux. Quant aux entraues qu'on a mises à celuy-cy, elles se peuuent entendre des Loix, qui sont en effet de vrays liens, pour arrester les pernicieux desseins des Méchans, & empécher que pour en venir à bout, ils ne s'emportent insolemment à toute sorte de licence.

Que ce qu'on eſtime loüable à la Guerre, ne l'eſt pas touſiours.

DISCOVRS LXIV.

AVANT que de venir aux particuliaritez des choſes que ie me ſuis propoſé de traiter dans cét Embleme, i'ay à vous aduertir que le ſuiet en eſt pris de l'Hiſtoire d'Antiochus, rapportée par Lucian, que i'ay autresfois ainſi traduite.

Ce Prince, dit il, *qui par l'eſpreuue qu'il en auoit faite de long-temps, connoiſſoit les Galates pour des hommes naturellement re-*

bustes, & fort agguerris, voyant qu'ils surpassoient en nombre ses gens; & qu'à l'Arrieregarde de leur Armée, qui estoit en fort bon ordre, ils auoient quantité de Soldats, tous armez à l'aduantage, vingtquatre Chefs aux deux bouts, dix mille hommes de cheual sur les aisles, & au milieu quatre-vingts chariots garnis de faux, chacun attelé de deux cheuaux, & tous ensemble prests à donner, perdit deslors tout esperance de vaincre. Il ne laissa pas pourtant de dresser son Armée à la haste, & le mieux qu'il pût, la faisant marcher en assez mauuais ordre. Auec cela, comme il n'auoit que peu de Soldats, dont les vns estoient armez à la legere, & les autres auoient à peine dequoy se defendre, il ne desesperoit pas de la victoire, sans beaucoup de suiet, si bien qu'il faisoit desia son compte de parlementer auec l'Ennemy, pour le reduire à quelque honneste composition. Mais Theodotus Rhodien, grand homme de guerre, & le plus vaillant de tous ses Capitaines, luy remit l'esprit, parmy de si facheuses extremitez. Car ayant pris

garde qu'il y auoit ſeize Elephans dans le Camp, il les fit tenir ſecrettement reſſerrés, de peur qu'ils ne fuſſent aperceus par l'Ennemy. En ſuitte de cela, ſi toſt qu'vn Trompette euſt ſonné l'alarme, & qu'on fut ſur le point de donner (car la Caualerie partoit deſià, & les Galates ouurant leur Infanterie, commençoient de faire marcher leurs chariots) Theodotus dit tout haut qu'il falloit charger les gens de cheual, auec quatre Elephans de chaque coſté, & enuoyer les autres huit peſle-meſle parmy les Chariots; Ce qu'il eſtoit d'auis que l'on fit, afin d'eſpouuenter les cheuaux des Ennemis, & que fuyant en arriere, ils repouſſaſſent eux-meſmes les gens de pied. En effet, il arriua comme il l'auoit dit. Car les Galates, & leurs Cheuaux, qui iuſques alors n'auoient veu aucuns Elephans, ſe trouuerent ſi eſperdus de ce Spectacle inopiné, qu'au bruit qu'ils leur ouyrent faire, ils ſe donnerent l'alarme d'abord. Puis comme ils apparceurent leur monſtrueuſe maſſe de chair, leurs naſeaux releuez & fendus, & la blancheur de

leurs dents, opoſé à la noirceur de leurs corps, ils furent tout auſſi-toſt mis en deſroute, auant qu'il leur fuſt ſeulement permis de décocher leurs fleches, & de rebrouſſer chemin en fuyant. Cependant, les gens de pied, qui par vn combat inteſtin s'eſtoient entretuez eux-meſmes, furent foulez aux pieds des cheuaux, qui ſe ieterent à trauers leurs eſcadrons. Auecque cela, les dommages que faiſoient les Chariots à leurs gens, n'eſtoient pas petits, & comme dit Homere,

Ils paroiſſoient partout renuerſez peſle-meſle.

C'eſtoit pitié de voir alors, comme quoy les cheuaux effarouchez, & ne pouuant ſupporter l'affreuſe figure des Elephans, portoient leurs Maiſtres, tantoſt d'vn coſté, tantoſt de l'autre; & abatoient cependant tout ce qui s'oppoſoit à leur fougue. Ce n'eſtoient que nuages de poudre dans l'air, qui retentiſſoit de toutes parts des cris que faiſoient les gens de guerre, à meſure qu'ils voyoient que les Chariots auecque leurs faux ai-

guë, tailloient en pieces tous ceux des leurs, qui leur venoient à rencontre. Que si de fortune, quelques-vns s'échapoient d'vn si rude choc, ce n'estoit que pour fort peu de temps, & ils ne laissoient pas d'estre défaits à la fin. Car, ou les Elebans qui les suiuoient, les portoient par terre, & les fouloient aux pieds, ou ils les eslançoient en haut auecque leur trompe, puis les prenoient à belles dents, & les déchiroient cruellement. D'où il s'en suiuit enfin, qu'Antiochus gaigna la victoire par le seule moyen de ces Animaux, si bien que la plusspart des Galates demeurerent sur la place, ou furent faits prisonniers, ne s'en estant sauué que fort peu, qui prirent la fuite vers les Montagnes. Alors Antiochus ayant pris garde que tous les Macedoniens, qui combatoient sous ses Enseignes crioient, victoire victoire, & qu'ils accouroient de tous costez pour couronner leur Roy, se mit à pleurer; & se tournant vers ses Soldats; Nous deurions, leur dit-il, mourir de honte tous tant que nous sommes, de voir que nous ne

deuons noſtre bonne Fortune qu'à ſeize lourds animaux, & que la nouueauté du ſpectacle n'euſt raualé le courage de nos Ennemis, en leur faiſant tourner le dos, ce ſeroit fait de nous maintenant. En effet cette ſeule conſideration fut cauſe depuis, qu'il ne voulut iamais permettre qu'au Trophée on figurât autre choſe qu'vn Elephant.

Voyla le recit que fait Lucian, en ſuite d'vne fameuſe peinture de Zeuxis, repreſentant la Femele d'vn Centaure, qui n'eſt pas moins bié inuentée par le Peintre, qu'ingenieuſement deſcritte par l'Hiſtorien. L'vn & l'autre ont voulu monſtrer par là, que pour extrauagantes & ridicules que ſoient les choſes du monde, c'eſt l'ordinaire des hommes de les priſer pour leur nouueauté. Elle les fait quelquefois ſi bien valoir, que les plus fins meſmes ne s'en peuuent detromper, & par vne ſotte complaiſance appellent loüable, non ce qu'il'eſt en effet, mais ce qu'ils s'imaginent le deuoir

eſtre. Que ſi quelque choſe eſt capable de les induire à cela, ce n'eſt pas tant la verité que l'opinion du Vulgaire. Car comme il appelle beau, tout ce qu'il n'a pas accouſtumé de voir; de là vient qu'à ſon exemple les trop credules eſprits ſe laiſſent aller aux ſentimens de cét Animal à pluſieurs teſtes, & ne loüent, comme luy, que par oüy dire. Ce qui ne leur arriueroit pas ſans doute, s'ils ſçauoient mettre vne diſtinction entre les qualitez bonnes & mauuaiſes, pour donner aux vns l'eſtiment qui leur eſt deüe, & blaſmer les autres, ou les tenir à tout le moins dans l'indifference. Mais le mal-heur eſt, qu'ils ne le ſçauent pas la pluſpart du temps, ou que par vne maniere de complaiſance lâche & ſeruile, ils donnent au Vice les loüanges qui ne ſe doiuent qu'à la Vertu. Or bien que cela ſe doiue blaſmer en toute ſorte de conditions, ie trouue neantmoins qu'il y en a deux principales qui ne le peuuent ſouffrir, à

sçauoir celle des Armes, & celle des Lettres. Pour la premiere, qui est du suiet de cét Embleme, il est certain que les plus grands Capitaines, ont de tout temps esté repris, quand preferant l'vtile à l'hõneste, ils ont quité le chemin de la vraye Gloire, pour en suiure vne fausse, c'est à dire, pour se mettre en estime par des moyens qui ne sont pas tousiours legitimes. Tesmoin Antigonus, à qui quelqu'vn ayant demandé, comment il falloit attaquer l'Ennemy ; *Il n'importe*, respondit-il, *que ce soit ouuertement, ou par embuches, pourueu qu'on en vienne à bout* ; & tesmoin encore Lysander, auquel estant reproché, qu'il n'agissoit à la guerre qu'auecque supercherie, *Il est vray*, respondit il, *& ie suis d'auis que tous les hommes de mon mestier en fassent de mesme. Car pour venir à bout d'vne entreprise, lors que la peau du Lion ny suffit pas, il faut prendre celle du Renard.* Tel n'estoit pas neantmoins le sentiment de Chilon, quand il con-

ſeilloit aux ſiens, de ne faire, n'y de ne loüer non plus que des actions qui le meritaſſent; Pource, diſoit-il, que la fauſſe Gloire paſſe comme vne vapeur, ou comme l'ombre d'vn Songe; au lieu que la vraye eſt à iamais perdurable Cela n'empeſche pas toutesfois, qu'à la hōte de noſtre ſiecle, la pluſpart des Guerriers ne diſent auec l'ancien Chorebe dans Virgile.

Pourueu qu'aux Ennemis on gaigne l'aduantage.
Qu'importe que ce ſoit par fraude, ou par courage.

Mais le genereux Antiochus, dont nous auons parlé cy-deuant, ne ſe tint pas à cette maxime; & bien qu'il euſt gaigné la victoire, il voulut monſtrer pourtant qu'il n'en ioüiſſoit qu'à regret, à cauſe que c'eſtoient des beſtes & non des hommes, qui la luy auoient donnée; à raiſon dequoy au Trophée qu'il fit eriger, il ne voulut pas qu'on repreſentât

autre chose qu'vn Elephant. Cette actió, à vray dire, doit faire trouuer estrange celle de plusieurs Chefs, qui n'ont recours qu'à la Trahison, pour l'opposer à la Generosité de leurs Ennemis, & qui d'vn procedé mauuais de soy, qu'ils deguisent finement du nom de Stratageme, en font le plus haut poinct de la Vertu militaire. Alexandre Seuere n'en vsoit pas ainsi, lors qu'auant que mettre ses trouppes en campagne, il assembloit son Conseil de guerre, où il recommandoit sur toutes choses à ses Capitaines, de ne choquer la Discipline en quoy que ce fût, & de ne mettre iamais leur aduantage, dans des actions dont la bassesse & la perfidie leur pussent à l'aduenir tourner à blasme, & leur estre reprochées. Luy-mesme, tout Payen qu'il estoit, auoit soin, à chasque fois que son Armée marchoit, que plusieurs Trompettes s'en allassent par tous les quartiers pour y publier ces belles paroles, *Ne fay*

aux autres que ce que tu voudrois qu'ils tesiſſent. Auſſi ſçait-on bien, comme le remarque Sainct Thomas, parlant contre les Gentils, que la guerre eſtoit autresfois vne Profeſſion ſainte & ſacrée, ou n'eſtoient receus que les gens de bien en qui la Vailiance & la grandeur de courage ſe trouuoient eſgalemment iointes enſemble. A raiſon dequoy, dict Plutarque, les Lacedemoniens auoient accouſtumé de peindre Pallas, & leurs autres Diuinitez, toutes armées, & la lance à la main; pour donner à connoiſtre, que la Valeur & la Probité ſont des qualitez d'autant plus merueilleuſes, qu'elles rendent les hommes ſemblables aux Dieux. Mais cette noble Diſcipline degenera bien-toſt apres, & ſe corrompit de telle ſorte, que le Sage Pyttacus ſe voyant cõtraint d'entrer en charge à la guerre; O *Dieux!* s'eſcria-t'il, *qu'il eſt difficile maintenant d'eſtre homme de bien.*

Mars, qui dans les combats aime la Violence,

Traine apres ſoy touſiours, l'Outrage, & l'Inſolence.

Antigonus le voulut ainſi donner à entendre, lors que voyant qu'vn Sophiſte luy preſentoit vn Traité de la Iuſtice; *Tu és vn grand ſot*, luy dit-il, *de me venir parler d'Equité, quand ie ſuis à la guerre.* A quoy fut preſque ſemblable la repartie de Ceſar au Tribun Metellus, qui s'eſtant voulu meſler de luy dire, Que les Loix luy defendoient de toucher au threſor public, n'en euſt point d'autre reſponſe, ſinon, *Que le temps de Guerre & celuy de Paix, eſtoient deux ſaiſons extremement differentes.* En l'vn auſſi, comme dit Creſus, quand il ſe vid bleſſé, & fait priſonnier de Cyrus, les Enfans portent en terre leurs peres; & en l'autre, les Peres enſeueliſſent leurs Enfans.

Mais quoy qu'il en ſoit, & quelque deſordre que l'impunité puiſſe introduire parmy les Soldats, il en faut touſiours demeurer à cette Maxime, Que c'eſt vne

grande gloire à vn Chef de les ranger au deuoir, & d'empeſcher que la licence prenant pied des vns aux autres, ne ſerue d'obſtacle aux conditions qui peuuét rendre les Armes non ſeulement iuſtes, mais encore glorieuſes. L'Empereur Auguſte en mettoit quatre, quand il diſoit, Qu'il falloit que la Guerre, pour eſtre bonne, fût commandée par les Dieux, receuë par les Princes, iuſtifiée par les Philoſophes, & executée par les Capitaines. Ce fût ainſi que le practiqua le grand Ageſilaus. Car voulant faire la guerre au Roy de Perſe, pour la deliurance de quelques Grecs, il conſulta premierement l'Oracle de Iupiter, dont il communiqua la reſpóſe aux Ephores : puis ſe mit en campagne, ſuiuant leur reſolutió, & vint à bout de ſon entrepriſe. Il ſe remarque à ce propos, que Trajá fut le ſeul de tous les Empereurs Romains, qu'on ne pût vaincre en bataille, à cauſe qu'il n'entreprit iamais aucune guerre,

dont le ſuiet ne fut tres iuſte. Auſſi faut il croire, qu'on ne combat ordinairement que pour auoir la Paix, & que comme il eſt indubitable que la corruption des mœurs, procede celle de la guerre; auſſi eſt il certain que Dieu le permet, pour chaſtier les pechés des hommes. Nous en auons vn grand exemple dans les Saintes Lettres, où il eſt dict, Que tout le Peuple d'Iſraël, d'vn cõmun cõſentement, & par l'adueu de Dieu meſme, faiſant la guerre aux Gabaonites, leur tailla en pieces aux deux premieres attaques, bien prez de quarante mille hõmes, & qu'en la troiſié-me neantmoins, il perdit la victoire, pour punition de ſes fautes. Ie ne veux point m'areſter icy à décrire vne guerre qu'eu-rent entr'eux les Payens, qu'ils appelle-rent Sacrée, à cauſe du ſaccagement du Temple de Delphes, cauſé par les Pho-ciés, cõtre leſquels toutes les autres Pro-uinces de Grece firent vne ligue, qui dura dix ans, à la honte des Sacrileges. Il me

ſuffit de dire, que parmy les Chreſtiens meſme, il y a fort peu des guerres, qui n'ayent leurs ſcrupules, & leurs defauts particuliers. Par où ie concluds auec vn grand Empereur, que leuer quantité de Soldats, les mettre en ordre, & donner bataille, eſt le propre des grands Princes: mais que la Viſtoire eſt à Dieu ſeul. Cóme elle dépend donc de ſa diuine aſſiſtance, il faut recourir à elle auec ſoumiſſion, & faire obſeruer ponctuellement la Diſcipline, qui eſt la choſe du monde la plus loüable, & la plus neceſſaire au fait de la guerre.

Contre L'Ambition.

DISCOVRS LXV.

LEs Esprits des hommes sont possedez d'vn si violent desir des honneurs du monde, que pour s'y esleuer, ils employent non seulement leurs richesses, & ce qu'ils cherissent le plus, mais quelquefois aussi leur propre vie. Il n'en faut point d'autre exemple que celuy de M. Saluius Otho, Empereur Romain, en qui la passion de regner fut si auant enracinée dans l'Ame, qu'au raport de Suetone, il faisoit gloire de dire, *Qu'à*

moins que d'eſtre Souuerain, il luy eſtoit impoſſible de viure; Et que pourueu qu'on le reconnut pour tel, il luy eſtoit indifferent de mourir dans le champ de Mar, ou dans le Senat. En effet ce qu'il auoit ſi ardemment ſouhaité luy arriua; Et fit ſi bien, qu'à force d'argent & de ruſes, il paruint enfin à l'Empire, duquel neantmoins il ne joüit pas long-tẽps. Car voyant qu'il ne le pouuoit garder, ſans perdre beaucoup de gens, & que Galba le luy diſputoit auecque tous les efforts imaginables, il ſe reſolut volõtairement à mourir, afin, diſoit il, qu'on ne luy reprochât point d'auoir eſté cauſe de la ruyne des Citoyens. Ce qu'il ſceut bien teſmoigner, lors que ſe voyát preſſé par les gens de guerre, de ne point deſeſperer ſi toſt de la victoire; il leur reſpondit, qu'il ne la priſoit point tant, ny l'Empire non plus, que pour la conſideration de l'vn & de l'autre, il voulût allumer la guerre ciuile, & faire reſpandre le ſang Romain: Ce qui fut cauſe, que ſans

marchander d'auantage il ſe donna la mort luy-meſme. Il faut ioindre à cét exemple celuy de la Mere de Neron, à qui vn Deuin ayant predit, que ſon fils ſeroit Empereur, mais qu'il luy oſteroit la vie; *Il n'importe*, reſpondit-elle, *que ie meure, pourueu qu'il regne.*

Que ſi maintenant nous venons à rechercher les cauſes de la decadence & de la ruyne des Empires, aſſeurément nous en trouuerons trois principales, qui ſont, l'Ambition, la Luxure, & l'Auarice. Mais bien que tous ces Vices enſemble ſoyent les communes peſtes du genre humain, il eſt indubitable pourtant, que la ſeule Ambition conſiderée ſeparément, eſt la choſe du monde la plus nuiſible, & la plus contagieuſe aux hommes. Car dés auſſi toſt qu'elle s'eſt miſe en poſſeſſion de leur Ame, elle ne leur peut donner vn ſeul moment de repos; D'où il s'enſuit, que n'eſtant iamais ſatisfait de leur condition, ils veulent touſiours monter

plus haut, & quainſi, lors qu'ils penſent gaigner le ſommet, ils ſe voyent bien ſouuent dans le precipice. Puis qu'il eſt donc vray, que ces malheurs ſont des effets de l'Ambition, & qu'elle ſeule les cauſe ; ce n'eſt pas ſans ſuiet qu'elle eſt definie, *le Ver & la Teigne de la Vertu.* Delà vient, comme diſoit Fauorin, Que les Ambitieux ſont en partie ridicules, en partie odieux, & en partie Miſerables; Ridicules, d'aſpirer où ils ne peuuent paruenir, & où leur deſir ne ſe borneroit point, quand meſme ils ſeroient paruenus à la poſſeſſion entiere du Monde. Il ſe lit à ce propos, qu'Alexandre le Grand joüant vn iour à la paulme, ſe laiſſa cheoir en vn lieu fangeux ; d'où s'eſtant releué, & regardant ſur la bouë la trace que ſon corps y auoit laiſſée ; ô Dieux! s'eſcria-t'il, Que l'homme Ambitieux eſt compris en peu d'eſpace! Et qu'en vain il cherche à conquerir toute a terre, puis qu'il luy en faut ſi peu pour 'enſeuelir!

Que ſi quelqu'vn deſire ſçauoir, pourquoy les Ambitieux ſe font haïr naturellement, c'eſt d'autant qu'il eſt difficile que leur grandeur ne ſe fonde ſur la ruïne d'autruy. Car comme la Fortune n'eſt pas ſeulement Aueugle, mais inſolente, elle veut que toutes choſes s'aſſuietiſſent à leurs intereſts, & leur fait oublier qu'ils ſont hommes. A raiſon dequoy les Anciens Romains voulant empeſcher que leurs Generaux d'armée ne ſe meſconnuſſent dans les honneurs du Triomphe, & qu'ils ſe ſouuinſſent qu'en effet ils eſtoient mortels, auoient accouſtumé de les ſoumettre aux railleries des moindres Goujats, & des plus chetifs Eſclaues. Teſmoin le premier & le plus victorieux de tous les Ceſars, qui dans la plus haute magnificence où il ſe vid iamais eſleué, ouyt ſes propres ſoldats, qui parmy le bruit confus des Trompettes & des Clairons, s'en alloient chantant ces vers, comme ils marchoient peſle-meſle

deuant son Char de Triomphe.

Cesar par qui Rome possede
La despoüille de tant de Roys,
S'est laißé vaincre à Nicomede,
Ayant subiugué les Gaulois.
Il faut bien faire tant de cas
De ses beaux exploits qu'on renomme ;
Le Vaincueur ne triomphe pas,
Le vaincu triomphe dans Rome.

Où ils est à remarquer encore, qu'ils en firent autant à Ventidius ; & que pour luy remettre en memoire sa premiere condition, ils le picquoient à tout coup de ce trait de raillerie.

Si le Sort, par qui tout se change,
A fait Consul vn Muletier ;
Qu'on ne le trouue pas estrange,
C'est pour le rendre moins altier.

Quant à la condition des Ambitieux, il se verifie par les Histoires de tous les Peuples, qu'elle a toûjours esté miserable ; Ce qui a donné sujet à Iustin de commencer son huictiesme Liure, par des paro-

les dont le ſens eſt tel. *Toutes les Villes de Grece*, dit-il, *& tous les plus fameux Capitaines Grecs, ſe ſont veus Eſclaues, dés qu'ils ont voulu eſtre Maiſtres, & auoir vn abſolu commencement ſur autruy.* Mais laiſſant les Grecs, pour paſſer aux Romains; n'eſt ce pas vne choſe eſtrange, de dire, qu'aprés qu'vn ſi redoutable Empire, fut paruenu au plus haut point de ſa grãdeur; de cent treize Empereurs, ou Tyrans, il n'y en euſt que deux ſeulement, qui moururent dans leur lict de mort naturelle, celle de tous les autres ayant eſté violente?

Cette miſere des hommes Ambitieux, peut auec grande raiſon eſtre nommée la Creature de leur Aueuglement, & de leur appetit inſatiable. Car s'ils ſe voyent eſleuez d'vn degré, ils empietent auſſitoſt ſur l'autre, pour l'eſperance qu'ils ont de monter touſiours plus haut. Que s'ils ne le peuuent, ils s'emportent alors à violenter leur Deſtin; & par vn dernier effort qu'ils font, eſſayent à quelque prix

que se soit, ou de tout auoir, ou de tout perdre. Ainsi en vsa Iules Cesar, le plus Ambitieux de tous les Princes qui furent iamais. Car voyant que le Dictateur Sylla auoit l'Authorité en main, il s'aduisa de briguer puissamment le Peuple, pour estre fait souuerain Pontife; auec tant de confidence de soy-mesme, qu'il osa bien asseurer sa Mere, qu'elle ne le verroit point de retour en son Palais, qu'on ne l'eust premierement honoré de cette haute dignité, à laquelle il aspiroit auec tant d'ardeur. Ie laisse à part Cinna, Marius, Pompée, quantité d'autres, dont l'Ambition insupportable ne cessa iamais, qu'elle n'eust attiré les guerres Ciuiles, & auec elles l'entiere ruïne de la Republique Romaine. Ce qui n'arriua que par le contraste des vns & des autres, qui ne pouuans s'accorder ensemble, comme il se lit de Themistocles, & d'Aristides, formerent diuers partis, & ruïnerent ainsi le Public. Voilà donc les

beaux effets que l'Ambition produit ordinairement. Ce qu'il ne faut pas neantmoins trouuer estrange, puis qu'elle fait gloire, non seulement de se trouuer contre ses plus proches, mais de violer indignement le droit d'Amitié, & de rompre les sacrez liens de la Societé ciuile. Ce fut par elle que Romulus souïlla ses mains du sang de son Frere; Que Iustinien tua son Oncle; Andronique, le Pupil Alexius; & Constantin *Pogonotus*, ses deux Germains. I'obmets les inhumanitez qu'elle fait commettre aux Princes Ottomans, & les estranges folies qu'elle imprime dans les Esprits qu'elle possede; en leur persuadant que c'est à eux seuls à effacer par leur grandeur tout ce que leurs Predecesseurs ont eu d'esclat & de gloire. Ainsi l'insensé Neron, voulut que Rome & le mois d'Auril fussent appellez de son nom, & ainsi l'Empereur Commode, donna le sien à la mesme ville & à ses Armées. Que s'il y a

quelque consequence à tirer de toutes les choses que i'ay dites, la principalle est celle cy, ce me semble, Que ceux qui par brigues, par largesses, & par autres moyens semblables, cherchent à s'esleuer aux dignitez les plus hautes, semblent asseurément se deffier de leur merite, & de leur Vertu. En quoy certes ils ne considerent pas que cette grande Reine est inseparable d'auecque la Gloire, qui ne la quitte non plus que l'ombre le Corps. Mais lors qu'ils s'emportent ainsi hors des limites de la Raison, & qu'il n'est point d'estenduë assez grande pour leurs pensées, qui sont encore plus vastes; ils ne sont pas moins ridicules que seroient ceux qui voudroient embrasser le vent, ou l'emprisonner dans des filets, ainsi qu'ils nous est demõstré par cét Embleme. Car comme il n'y a rien qui passe plus viste que le vent, il ny a rien aussi qui s'enuole, ny qui s'esuanoüisse si prõptement que fait la gloire du monde.

Il en faut donc demeurer à cette Maxime, Que d'vne vaine Ambition la recompense en est tousiours vaine aussi; Au contraire, *le prix de la vraye Vertu, c'est la vraye Gloire, qui est la chose du Monde par qui les hommes sont plus volontiers portez aux actions honnestes.* Ie trouue excellent à ce propos ce raisonnement du Pere de l'Eloquence. *Ie ne pense pas*, dit-il, *qu'il puisse iamais arriuer aux hommes rien de plus grand, ny de plus souhaitable, que de s'ouurir vn chemin par leurs vertus, au sommet de cette haute Gloire, où pour s'esleuer, il n'est point de danger, point de trauail, ny point de guerre, où les premiers Fondateurs de nostre Estat, ne se soient volontairement exposez. A leur exemple, c'est la principale chose que se doiuent proposer pour prix, ceux qui veulent passer pour sages, & pour habiles gens en la conduite de leurs affaires.* Or il arriue raremét, que les courages Ambitieux, & trop altiers, joüissent de cette vraye Gloire dont nous parlons. Ce n'est qu'vn faux esclat que

le leur; & le mespris qu'ils font des autres, les fait mespriser de mesme. Ce qui leur est si sensible, que de depit qu'ils en ont, ils en viennent souuent à des extremitez, dont ils portent eux mesmes la peine tous les premiers. A ce mesme propos, le Sage Cynee parlant à Cyrus, Roy des Epirotes; *l'Ambition, dit-il, est comme vn venin qui gaigne peu à peu les parties nobles. Car depuis qu'elle s'empare vne fois des hommes elle leur fait quitter les meilleurs aduis; pour ne suiure que les plus mauuais:* D'où il s'ensuit que toutes ces belles apparences, qui leua semblent rire au commencement, les font pleurer à la fin; & que ces fausses douceurs se tournét en vrayes amertumes. Ceux qui desirent de paruenir aux grandes charges, s'y doiuent faire vn chemin par leur merite, & par leur propre Vertu. Les hommes qui en vsent ainsi, ne peuuent manquer de s'esleuer à la vraye Gloire, & de rendre leur nom à iamais recommandable; Comme

au contraire, ceux qui ſont autrement, ne doiuent attendre que des reproches durant leur vie, joint qu'il ne ſe parle d'eux apres leur mort, non plus que s'ils n'auoient eſté iamais au Monde.

De la Preéminence des grands Princes.

DISCOVRS LXVI.

IL y a tant d'harmonie & tant de correſpondãce des Corps celeſtes, à celuy de l'homme, qu'il ſe fait en eux vne mutuelle rencontre de qualitez à peu pres ſemblables; bien que toutesfois les Corps celeſtes agiſſent d'vne façon, & les ſublunaires, ou les terreſtres de l'autre. Ce n'eſt donc pas ſans vne grande raiſon, que nous admirons l'induſtrie de ce grand Ouurier du Monde, ſoit en la con-

duite, soit en la conseruation de ce Chef-d'œuure incomparable. C'est d'où est tiré tout le sujet de cét Embleme, où pour monstrer en peu de paroles, la merueilleuse simpathie qu'il y a entre le Soleil, & le cœur humain, ie dis que comme le Soleil tient le premier rang parmy les Corps celestes, le Cœur toute de mesme, est la principale partie de nostre Corps; d'où viét qu'à bondroit il est appellé des Philosophes la premiere chose qui a vie, & la derniere qui meurt. De plus, comme par son mouuement, & par ses influences secretes, le Soleil eschaufe & viuifie tout ce que nous voyons icy bas; Ainsi le Cœur, à mesure que le poulx bat, maintien en vigueur les quatre parties de nostre corps. L'vn par la force de ses rayons, inspire la vie aux Animaux, & l'autre par la chaleur, dont il est la source, les conserue si bien, & leur est tellement necessaire, que si elle vient à leur manquer,

quer, il faut de necessité qu'ils manquent aussi, & que leur mort s'en ensuiue. Quoy d'auantage ; Le Soleil reçoit tous les iours des Planetes qui l'enuironnent, certaines fonctions qui cooperent à faire subsister les choses du Monde ; Et le Cœur par le moyen des Entrailles entretien dans vn esgal temperament toutes les autres parties du Corps. Le Soleil ne s'eclypse iamais, que ce ne soit vn presage au Monde de quantité de reuolutions & de miseres, qui luy doiuent arriuer ; Et iamais aussi le Cœur n'est malade, que tout le Corps ne le soit aussi. En vn mot, comme il n'y a rien dans le monde qui ne languisse, & qui ne meure bien-tost apres, si le Soleil ne l'eschaufe ; ainsi sans cette flame tousiours agissante, dont le cœur est le Siege & le Centre, il n'est pas possible que le Cœur humain ait mouuement, ny vie.

Ie dis donc, pour les mesmes raisons

que i'ay cy-deuant alleguées, Qu'vn bon Prince eſt à ſon Eſtat ce que le Cœur eſt au Corps. Car Dieu a voulu qu'il en fuſt la plus noble partie, afin que toutes les autres ne ſubſiſtaſſent que par ſon mouuement, & par ſon ordre. Auſſi eſt ce luy, qui par ſa prudence, comme par vn vray Eſprit de vie, regle, & gouuerne les actions de ſes Peuples; luy dont la ſage conduite, la Iuſtice, la Pieté, la Force, ſeruent à tous d'vn parfait exemple, & d'vn modelle à bien viure; luy qui par des effects de Generoſité, qui ſont comme autant d'influences heureuſes, & autant de rayons eſclatans, prend le ſoing de diſtribuer aux honneſtes gens, qui ont bien merité du Public, les honneurs, les biens, les preeminences, & les principales charges de ſon Eſtat; luy qui au milieu de ſes fidelles Conſeillers, parmi leſquels il eſclate, comme le Soleil entre les Planetes, trauaille continuellement à donner ordre

aux affaires de ſon Royaume. Que ſi par malheur il luy arriue quelque accident, comme les plus grands Monarques n'en ſont pas exempts, il a du moins cette conſolation, que toutes ſes Prouinces & tous ſes Peuples y prennent part. Mais le pire eſt, que venant faute de luy, cét Eclypſe ne ſe peut faire ſans changemét, ny ce changement arriuer, ſans qu'il y ait touſiours quelque choſe à craindre. Quoy qu'il en ſoit neantmoins, la memoire des grands Princes eſt à iamais venerable à la Poſterité: ce qui doit eſtre par conſequent vn puiſſant motif à leurs Succeſſeurs, pour les obliger à ſe regler par l'exemple de leur vie. Car tant que le Soleil luiſt, que le cœur eſt viuant, & qu'vn Souuerain ſe monſtre vertueux, il ne faut nullement douter que les ſaiſons ne ſoient reglées, que les Corps ne ſe portent bien, & que les Royaumes ne ſoient paiſibles, & comblez de toute ſorte de biens, dont la

Corne d'Abondance eſt miſe icy pour ſymbole. Mais il faut ſur tout qu'ils ſe ſouuiennent, qu'entre les autres Vertus, la Pieté, la Iuſtice, & la Clemence leur ſont extrémement neceſſaires; Que leurs actions ſont expoſées à la veuë de tout le monde, & que la preeminence qu'ils ont leur defend beaucoup de choſes, qui ne laiſſent pas d'eſtre loiſibles à leurs ſuiets. A quoy leur peut ſeruir d'vne merueilleuſe inſtruction, ce beau Raiſonnement de Seneque, lors que parlant à Ceſar : *Il y a pluſieurs choſes*, dit il, *qui par voſtre faueur & par voſtre grace, nous ſont permiſes, & qui toutesfois ne ſont pas à vous. Ie puis me pourmener en aſſeurance, & ſans peur, par tous les quartiers de la ville, ſans que i'aye ny des Valets à ma ſuitte, ny des Armes à mon coſté ; au lieu que vous eſtes contraint de marcher touſiours armé, & meſme dans cette profonde paix que vous nous auez donnée. Vous ne ſçauriez vous reualer de voſtre fortune. Elle eſt ſi haute, qu'elle vous aſſiege en*

quelque lieu que vous descendiez ; vous donnant par tout des gardes, qui vous suiuent à la foule. Voicy bien encore vn autre sorte de seruitude, à laquelle vostre grandeur est sujette : C'est que vous ne pouuez deuenir plus petit que vous estes. Mais quoy ? Cette necessité vous est commune auecque les Dieux: Car le Ciel les tient comme attachez, & il leur est aussi peu permis qu'à vous d'en descendre. Et vn peu plus bas il adjouste. *Il ne vous est non plus possible de vous cacher, qu'au Soleil. Vous estes enuironné d'vne si grande clarté, qu'elle attire generalement les yeux de de tous vos sujets. Dés que vous pensés seulement à sortir dehors, vous paroissés vn Soleil leuant. Vous ne sçauriez au reste, ny dire vn seul mot, que les peuples les plus esloignés ne le sçachent en mesme-temps, ny vous mettre en cholere, sans que toutes choses en soient accablées, ny abattre aucun, sans que tout ce qui est à l'entour en soit esbranlé. Comme les Foudres en tombant ne frappent quelquefois que deux ou trois hommes, & font peur à tous ; ainsi*

les punitions ordonnées par les Souuerains, causent plus d'estonnement qu'elles ne font de mal. Dequoy toutesfois il ne faut pas s'estonner. Car quand il est question de la Puissance d'vn homme, qui peut tout ce qu'il luy plaist, on ne considere pas tant ce qu'il a fait, que ce qu'elle pouuoit faire. Il y a des personnes particulieres, dont il n'est pas possible de venir à bout que par la seuerité. Les Rois au contraire ne peuuent mieux s'assuietiir leurs Peuples que par la douceur. Toute la raison qu'on en peut rendre est celle-cy, Que les effets d'vne continuelle vengeance diminuent la hayne de peu de personnes, & augmentent celle de tout le monde.

A ce dernir sentiment de Seneque s'accommode tout à fait celuy de Monsieur Baccon, quand il dit, Que la vengeance est vne espece de Iustice sauuage, que plus on court apres elle, plus il faut aussi que les Loix la desracinent; Et qu'en vn mot, c'est vne action de Prince que de sçauoir pardonner; Ce que le

plus ſage de tous les Rois nous teſmoigne par ces paroles, *Ie ſuis aſſeuré que c'eſt la gloire de l'homme, de ne s'arreſter point ſur vne offence.*

De l'establissement des Estats, & des Colonies.

DISCOVRS LXVII.

COMME toutes les choses du monde ont eu leur commencement, elles ont aussi leur accroissemēt & leur fin. Car bien que l'industrie des hommes en puisse conseruer quelques-vnes par la prudence, & par la bonne conduite; il faut neantmoins, Dieu le permettant ainsi, qu'il y ait en elles auecque le temps, ou de la decadence, ou du changement. Cela se voit plus clair

que le iour, par l'exemple de la plus part des Estats, & des Empires du monde. L'Histoire fait foy, que Nemrod donna commencement à la Monarchie, qui passa depuis des Chaldées aux Assyriens, des Assyriens aux Perses, & des Perses aux Macedoniens. Apres cette preuue, il n'en faut point d'autre, pour monstrer que les Estats naissent & meurent, comme ceux qui en sont Possesseurs, & qu'il n'y a rien icy bas qui ne soit suiet à reuolution. Ie veux, comme ie viens de dire, que l'humaine Prudéce contribuë beaucoup à l'establissement & à la conseruation des Republiques & des Royaumes; on ne peut nier toutesfois, que Dieu ne les chãge comme il luy plaist, ou qu'il n'en permette la destruction, pour les pechez des Princes, & de leurs suiets.

Or comme celuy qui entreprend vn grand Bastiment, n'y doit rien obmettre de tout ce que l'Art & & l'industrie peuuent inuenter, soit pour le rendre com-

mode & durable, ſoit pour ioindre enſemble, auec agréement & ſymmetrie, la richeſſe de la Matiere à l'excellence de la forme; Ainſi lors qu'vn Prince ſe propoſe d'eſtablir vn Eſtat, qui ſoit fleuriſſant & de durée, il doit, ce me ſemble, auec vn ſoing merueilleux, pouruoir à toutes les choſes, deſquelles on ne ſçauroit ſe paſſer; pour eſtre non ſeulement vtiles, mais neceſſaires à viure commodement, & paiſiblement. Elles ſont quatre, à les prendre en general, à ſçauoir *la Nourriture, la Demeure, les Armes, & les Iugemens*. Platon neantmoins les diuiſe en neuf, & les fait ſeruir partie à la neceſſité, partie à l'ornement d'vne Ville. Mais ie trouue meilleure la Diuiſion d'Ariſtoſte, qui n'en met que ſix de differans Genres, à ſçauoir, les *Prouiſions de bouche*, pour l'entretenement des Citoyens; *les Manufactures*, pour leur fournir dequoy s'habiller; *les Vſtenciles*, pour en vſer dans leur meſnage; *les Armes*,

pour se defendre de leurs Ennemis, *la Religion*, pour les entretenir dans le culte qui se doit à Dieu, & les *Iugemens publics*, pour appaiser les differens qu'ils peuuent auoir ensemble. I'obmets plusieurs autres particularitez, qui seruent à l'ornement d'vn Estat; & il me sufit de dire en general, Que le vray culte de Dieu, l'Vnion entre les Citoyens, la Paix auecque les Estrangers, la Sagesse & la Clemence du Prince, ses bons Conseillers, la Foy Publique inuiolablement gardée; les Finances, les gens de guerre, les forces des Peuples, iudicieusement opposées à celles des Ennemis, & la bonne intelligence auec les Alliez, sont les choses du monde les plus capables de maintenir vn Royaume, & de le rendre fleurissant. Puis donc que les Princes doiuent auoir pour objet la consideration de leurs Estats, tant plus ils y appliqueront leurs soins, tant plus aussi ils se feront aymer & craindre de leurs sujets. Ce sera par ce

moyen qu'ils ſe rendront immortels dans la memoire des hommes, & que leur bon gouuernement, ſoit dans la Paix, ſoit dans la Guerre, ſeruira d'exemple & de ſuiet d'imitation à leurs ſucceſſeurs. Tout cela nous eſt repreſenté dans cét Embleme (qui a pour corps vne Ville de Commerce) par deux choſes extremement neceſſaires, qui ſont l'Eau & le Feu, dont nous ne pouuons non plus nous paſſer, que de l'air que nous reſpirons, & du toict où nous ſommes à couuert de la pluye, & des autres incommoditez du Temps; A raiſon dequoy les nouuelles Mariées ſouloient anciennement porter du feu dans la maiſon de leurs Maris; pour monſtrer par là, que ſans l'vſage de cét Element, elles ne pouuoient rien faire dans leur meſnage. Ce que i'ay dit des Eſtats en general, & de leur Eſtabliſſement, ſe peut auſſi entendre en particulier de celuy des Villes bien policées, comme ils s'en voit auiour-

d'huy plusieurs dans la Chrestienté, qui ne sont pas moins estimées pour leur bon gouuernement, que pour leurs fortifications Que si d'vn petit commmencement, elles se sont peu à peu esleuées à ce haut point de grandeur, où maintenant on les voit, il faut croire asseurément, que cela s'est fait par le bon ordre que les Princes y ont apporté de temps en temps, & par le soing qu'ils ont eu d'y faire valoir esgallement, & le commerce, & les Arts, afin qu'elles ne manquassent de rien. En quoy certes ils ont suiuy ponctuellement l'aduis que leur donne Ciceron, quand il dit, Que ceux qui sont appellez au gouuernement des Villes, ou des Estats, doiuent faire en sorte qu'ils ayent les munitions & les viures, qui sont necessaires à leur entretenement.

Voila pour ce qui regarde en general l'establissement des Estats: Ie viens maintenant à celuy des Colonies dans les Païs Estrangers; Et ne pouuant rien

dire de plus illuſtre que ce qu'en a eſcrit Monſieur Baccon, ie rapporteray icy tout entier l'excellent Diſcours qu'il en a fait, de la façon que ie l'ay traduit autrefois.

Les Colonies, dit-il, ſont parmy les Anciens, des Oeuures heroïques & primitiues. Quand le Monde eſtoit en ſon premier aage, il engendroit plus d'enfans: Mais maintenant qu'il eſt vieil, il en engendre moins. Ie puis appeller auecque raiſon les nouuelles Colonies, les Enfans des premiers Royaumes, & i'approuue fort vne Colonie, quand elle ſe fait en vne terre innocente, c'eſt à dire, lors qu'on ne chaſſe point de leur païs les vieux habitans, pour y en loger d'autres nouueaux. Car faire autrement, ſeroit ſans doute arracher de leur lieu natal iuſques aux plus profondes racines. Ie mets peu de difference entre peupler vn païs, & planter des bois, pource qu'en l'vn & en l'autre, il faut que vous faciez

eſtat de perdre plus de vingt années de profit, & de n'en attendre du reuenu qu'à la fin. Sur quoy i'oſeray bien dire que la principale choſe qui a cauſé la ruïne de la plus-part des Colonies, ç'à eſté d'en auoir voulu tirer trop promptement du profit, durant les premieres années. Car bien qu'vn prompt reuenu ne doiue point eſtre negligé, ſi eſt-ce qu'il ne faut chercher, qu'autant qu'il peut eſtre permis, pour l'aduancement de la Colonie. C'eſt vne choſe qui n'eſt pas moins honteuſe que maudite, de prendre l'eſcume du Peuple; & les hommes que leurs crimes ont rendu dignes du ſupplice, pour s'en ſeruir à l'eſtabliſſement d'vne Colonie: C'eſt le vray moyen de la ruïner tout à fait. Car il eſt certain que tels hõmes, comme méchans & pernicieux, dedaigneront le trauail, & qu'apres auoir deſpenſé leurs viures, ſe trouuant laſſez de cette ſorte de nouueauté, ils donneront de mauuais aduis à ceux de

leur

leur païs, afin de mettre la Colonie hors de credit Quant aux hommes que vous enuoyez peupler quelque nouuelle terre, ils doiuent estre Iardiniers, Laboureurs, Charpentiers, Forgerons, Menuisiers, Pescheurs Oiseleurs, Cuisiniers, Boulangers, sans oublier quelque nombre d'Apothicaires.

En vn païs de Colonie, la premiere chose qu'il faut regarder, c'est quelle sorte de fruits & de viures produit la contrée; comme par exemple, des noix, des chastaignes, des pommes de pin, des oliues, des dattes, des prunes, de cerises, du miel sauuage, & telles autres choses. Auecque cela, vous deuez considerer s'il y a des legumes, des racines, du persil, des raues, des oignons, & des artichauds. Car pour ce qui est du fourment, du seigle, & de l'auoine, il y a trop de peine auant qu'on en puisse proffiter, Il est vray que vous pouuez commencer auec moins de trauil par les feves &

par les poix, qui ont cela de bon, de ser-uir ensemble de pain & de viande. Vous n'oublirez non plus l'vsage du Ris, qui vient d'ordinaire en assez grand abondance, ou que c'est vn tres-bon aliment. Mais souuenez-vous sur tout de pouruoir la Colonie d'vne grande quantité de Biscuit, de farine d'auoine, de fleur de froment, & ainsi des autres choses dont il est besoin de fournir au commencement, iusques à ce que l'on puisse auoir du pain. Quant aux Animaux qui sont necessaire à la Colonie, ie trouue qu'il en faut prendre de ceux qui sont le moins maladifs, & qui multipliét en leur espece plus que les autres, tels que sont les pourceaux, les Chévres, les Poules, les coqs d'Inde, les Oyes, & les Pigeons domestiques.

Pour ce qui est de l'œconomie dont on doit vser en la Colonie, il me semble necessaire d'y mesnager les viures auec autant de moderation que dans vne

ville assiegée. Pour cét effet, il faut que la principale partie du fonds de la terre, employée en iardins, ou en bleds, soit soigneusement cultiuée pour les prouisions du commun, sans y comprendre ce que les particuliers doiuent auoir pour leur vsage. D'ailleurs, il est grandement à propos de considerer quelles commoditez apportent naturellement les lieux où l'on veut faire la Colonie, afin qu'ils puissent suppleer en partie aux grands fraids qui sont necessaires pour l'establir. Il faut neantmoins que cela ne tourne point au preiudice du fonds principal, comme il est arriué du Tabaq, en Virginie. Or pource que le bois manque fort rarement aux contrées que l'on veut peupler, il est important de ne point negliger tout ce qui touche la Charpenterie. Que si le païs est fertile en mines de fer, & s'il y a des eaux sur lesquelles vous puissiez asseoir des Moulins, il me semble que ce metal est vne excel-

lante commoditité, où le bois abõde l'a-prouue fort aussi de mettre en vsage la façon du sel noir, si le climat y est propre. I'en dis autant de la soye, qui n'est pas vne petite commodité. Quant à la poix & à la resine, elles ne manqueront point si c'est en vn lieu où il y ait abondance de pins & de peupliers. Que si de hazard il s'y trouue des racines douces, & des drogues exquises, il faudra se rẽdre d'autant plus soigneux de les receuillir, que le proffit en sera grand; Et c'est icy que ie comprends encore les diuerses sortes de sauons, & autres choses semblables dont on pourra s'aduiser. Mais quoy qu'il en soit, gardez vous bien de foüiller trop auant dans la terre; c'est à dire, que vous ne vous amusiez point à chercher des mines, dont l'esperance, comme incertaine qu'elle est la plus part du temps, fait que ceux qui trauaillent aux Colonies, deuiennent paresseux en autre chose.

Ie viens maintenant au Gouuernement de la Colonie, qui doit ſans doute eſtre mis ſous la charge d'vn principal Chef, qui ſoit aſſiſté de pluſieurs Lieutenans, auſquels il donne l'authorité de faire obſeruer les loix militaires. Il faut ſur tout que les nouueaux habitans façent leur proffit, de ce qu'ils ſont comme en vn Deſert, & qu'ils ayent tousjours deuant les yeux le ſeruice de Dieu. Or pour ce qu'il eſt dangereux que le Gouuernement de la Colonie depende d'vne trop grande quantité de Conſeillers, & d'Entreprenneurs; l'on ne peut mieux faire que d'en moderer le nombre, ſi la neceſſité le requiert Il eſt raiſonnable auſſi que ceux qu'on choiſit pour Chefs, ſoient tirez du corps de la Nobleſſe, pluſtoſt que des Compagnies de Marchans, qui ne ſe fondent ordinairement que ſur le gain preſent, & ſur leur particulier intereſt. Dauantage l'on doit auoir ſoing en ces nouueaux com-

mencemens, de donner quelques franchises & libertés de couftumes, iufques à ce que la Colonie foit entierement eftablie; Et par mefme moyen, permettre aux Habitans de raporter leurs commodités aux lieux qui leur peuuent eftre plus proffitables; fi ce n'eft qu'il y ait quelque caufe particuliere pour l'empecher. C'eft vne indifcretion bien grande, que de ruiner le deffein d'vne Colonie: Ce qui fe fait, lors qu'on y enuoye trop toft, & hors de faifon vne Compagnie fur l'autre. Ie fuis donc d'auis qu'on vfe de moderation en cecy, n'y mettant qu'autant de gens qu'il en faut pour trauailler, & pour fe garantir des incommoditez de la vie. Les fondemens des Colonies ont autresfois efté ruinez, ou du moins expofez à vn danger manifefte, pour les auoir pofez le long de la Mer, ou poffible en vn pays marefcageux & mal fain. Ce qui me fait croire, qu'encore que cela fe faffe fouuent, pour

euiter les chariages, & les autres incommoditez ; Il eſt neantmoins beaucoup meilleur de les baſtir vers le haut du courant des Riuieres, que non pas le long de l'eau. Il importe encore beaucoup à la ſanté de la Colonie, qu'elle ait vne grande abondance de ſel, afin de s'en ſeruir au beſoin, pour la conſeruation des prouiſions, des viures. Que s'il vous aduient de faire vne Colonie en vn lieu où il y ait des Sauuages, vous deuez non ſeulement les entretenir par de petites ioliuetez, qui leur peuuent eſtre inconnuës ; mais vous comporter encore auec eux ſelon l'équité, & toutes fois auec vne bonne garde pour voſtre defence. Ne cherchez point ſur tout à vous inſinuer dans leur faueur, en les ſecourant contre leurs Ennemis, s'ils les attacquent les premieres. Comme au cõtraire, ſi c'eſt pour les defendre, ie trouue qu'il n'y a point de mal à les aſſiſter, non plus qu'à enuoyer quelques-vns d'en-

tr'eux au païs d'où leur vient la Colonie, afin qu'ils voyent que la condition de ceux qui vont habiter leurs contrées, eſt meilleure que la leur propre, & qu'ils la loüent lors qu'ils ſeront de retour. Que ſi la Colonie commence d'eſtre en vigueur il eſt bon alors de la peupler de femmes, auſſi bien que d'hommes, afin qu'elle ſe prouigne de race en race. Le dernier aduis que i'ay à dõner là deſſus, eſt qu'il n'y a rien ſi digne de blaſme, que d'abandonner vne Colonie, quand elle eſt ſur le point de s'aduancer à quelque degré. Car outre le des-honneur qui en reuient à ceux qui ne l'aſſiſtent point au beſoin, ils ſe rendent coupables de la mort de pluſieurs perſonnes, qui ſont veritablement dignes de pitié.

A ces obſeruations de M. Baccon, en peuuent eſtre iointes pluſieurs autres que ie paſſe ſous ſilence. Il me ſuffit de dire, pour concluſion de ce Diſcours, que iamais les Colonies ne furent ſi fleuriſſan-

tes, qu'au temps des anciens Romains, comme il ſe peut voir dans Tite Liue, & par le denombrement que Velleius Paterculus en à fait au long, dans ſon Hiſtoire.

Des Parasites, ou des Amis de table.

DISCOVRS LXVIII.

PARMI les Aniens Autheurs qui parlét des Parasites, & des chercheurs de lipée, ie ne trouue qu'vn seul Lucian, qui les loué, si l'on ne veut dire qu'il les raille plustost, sous vn beau semblant de les traiter auec aduantage, Car auec ce qu'il paroist ingenieux au possible, à chercher diuerses raisons, pour establir vn Art d'escornif lerie, il s'estudie à mon-strer que ceux qui le suiuent, sont les

plus heureux, & les plus contans de tous les hommes. Il introduit pour cét effect vn Parasite qui parle ainsi au nom de tous ses semblables. *Comme il n'est rien de si volupteux que nostre mestier, il est bien à croire qu'il vaut beaucoup, puis qu'il se propose vne fin illustre. Que si cela n'estoit, le grand Homere, en admirant la vie que nous menons, n'auroit pas dit à nostre louange.*

La meilleure fin que ie voye,
Et qu'il nous faut plustost choisir,
C'est de passer ses iours en ioye,
Et de bannir tout deplaisir:
De s'asseoir aux Tables exquises;
De bien gouster les friandises,
Et d'estre pres d'vn Eschanson,
Qui remplisse tousiours la coupe,
D'vne delicate Boisson,
Pour resiouyr toute la troupe.

En suite dequoy, comme si cét excellent Poëte n'auoit pas assez admiré ce bon-heur, encherit par dessus encore, quand il adiouste.

Voicy donc la fin la plus belle de toutes. *Par où il demonstre, que le Parasite peut disputer de la felicité auecque les plus heureux.* *Or ce n'est pas à quelque homme de neant qu'il adresse ces paroles, mais au plus sage qui fust de son temps. Que s'il eust desiré, suiuant les Stoïques, de loüer en Vlysse la Vertu, comme s'il se la fust proposée pour fin de ses actions, il eust pû dire cecy, quand il amena Philoctete de Lemnos, quand assiegea Troye, quand il retint les Grecs, que se preparoient à la fuite, quand il entra d'assaut dans Ilion: Et pour le dire en vn mot, quand il se precipita soy mesme, pour receuoir des playes honteuses, & qu'il estoit vestu d'vn habit sale & tout à fait Stoïque. Mais il ne fait pour lors aucune mention d'vne fin si noble & si excellante. Il en parle encore moins, quand il dit, que menant vne vie d'Epicure, il se ioüoit auecque la belle Calypson, & qu'il luy estoit permis de viure dans toutes les voluptez imaginables, de coucher au lit d'Athlante, & de posseder à souhait tout ce*

que son cœur ne pouuoit desirer. Et toutesfois il dit bien, qu'il viuoit en Parasite parmy les Feaques. Or est-il qu'en ce temps-là les Parasites estoient nommez Detymons. Il est raisonnable à ce propos, qu'on se remette en memoire ces beaux vers,

Que les Happeloupins enuironnent les tables,
Et qu'il n'y soit parlé que des mets delectables.

Il est bien vray qu'Epicure ayant trop impudamment attaché cette fin aux chercheurs de lippée, en a fait son propre, & l'a tournée à felicité. Que cela soit vn vray larcin, & qu'Epicure n'ait aucun soucy de la Volupté, mais bien l'Escornifleur, tu le peux coniecturer de cette maniere. La volupté n'est autre chose qu'vn estat tranquille du corps, & l'esprit du voluptueux ne doit nullement estre trauaillé de soins, ny d'aucunes fascheries. Or l'Escornifleur a tous les deux ensemble, au lieu que l'Epicurien ne pratique ny l'vn ny l'autre. Car il est impossible qu'il ne soit gené non

ſeulement quant au corps, mais quant à l'Ame; auſſi lors qu'ils ne ceſſe de diſputer du rond de la terre, d'vne infinité de Mondes, de la grandeur du Soleil, de ſes eſloignemens, des premiers Elemens, & des Dieux, ou meſme de la fin des choſes. Mais quant au Paraſite, il ne ſe met point en peine de cela. Car il croit que toutes choſes vont bien, & que ſes affaires ne ſçauroient eſtre meilleur état qu'elles ſont, ſans qu'aucun ſcrupule de telles folies luy ronge l'eſprit. Il mange à ſon aiſe, & dort ſur ſon dos, tenant les mains & les pieds eſtendus de ſon long, à l'imitation d'Vlyſſe, lors que tirant l'auiron, il nauigeoit en ſon pays. Encore n'eſt-ce pas pour cecy ſeulement qu'Epicure ne ioüit d'aucune volupté. Il faut conſiderer que quiconque ait eſté ce ſage homme là; où il auoit dequoy manger, ou non: S'il n'auoit pas dequoy, il ne viuoit point ſans doute en homme voluptueux, & ce n'eſtoit point vne vie que la ſienne: Que s'il ne manquoit de rien, cela procedoit, ou de luy-meſme, ou d'autruy; Que s'il tenoit

d'autruy ce qu'il mangeoit, il estoit donc Escornifleur, Si deluy-mesme, il s'ensuit de là qu'il ne viuoit point en homme voluptueux.

Voila le beau Raisonnement que fait Lucian, en faueur des Parasites. Mais les Esprits plus moderez que n'estoit le sien, en iugent bien autrement, & ne peuuent s'accommoder en aucune sorte auecque cette engeance d'hommes fascheux, qui se persuadent de beaucoup sçauoir, & qui toutesfois ne sçauent rien moins que la Morale. Car s'ils en auoient la moindre teinture, ils attendroient que les Grands leur fissent l'honneur de les appeller à leur table, & ne s'y fourreroient pas impudemment cõme ils font, pour y debiter de mauuais contes, au lieu de bonnes choses. Cela leur est ordinaire pourtant; Et ce que i'y trouue de pire, c'est qu'ils s'imaginent de ne passer iamais pour habiles, s'ils ne chocquent, sans raison, ceux qui en sçauent plus qu'eux. Mais ce vice est attaché genera-

lement

lement à tous les hommes de leur meſtier, qui dans cette pretenduë ſuffiſance qu'ils mettent ſur le tapis, apres qu'on a leué le couuert, n'ont pas l'eſprit de connoiſtre, que dés l'inſtant qu'ils penſent dire le mot pour rire, ils ſe rendent eux-meſmes ridicules à tous ceux qui les eſcoutent. I'obmets qu'ils ne peuuent manquer d'eſtre hays, à force d'eſtre importuns, & de faire les pointilleux, en matiere de diſpute. Car les moindres choſes ſont ordinairement celles qu'ils opiniaſtrent le plus, qui leur troublent l'eſprit dauantage, & qui leur font enfin perdre la Raiſon, quand ils la penſent trouuer. Ainſi au lieu de parler en Philoſophes, Ils raiſonnent en Sophiſtes, & ſe gliſſent indifferemment, dans toutes les compagnies, où l'on ne les ſouffre qu'à regret, & où ils ne paſſent que pour ombres. En quoy, ce me ſemble, ils ne peuuent mieux eſtre comparez qu'à cét ancien

Ariſtodeme, dont parle Plutarque, qui pour s'eſtre fait d'vn feſtin, où il n'eſtoit pas mandé, & pour auoir voulu entrer chez Agathon auant Socrate, donna ſuiet à tous les Conuiez de luy reprocher, *Qu'il faiſoit en cela comme l'ombre, qui precede le corps, quand la clarté demeure derriere.* Telle n'eſtoit pas la maniere de viure d'Ariſtides, qui ne pouuoit ſe reſoudre qu'à regret à manger chez autruy, tant il aprehendoit, diſoit il, qu'eſtant à la table d'vn plus grand que ſoy, il ne ſe fiſt ſoupçonner d'inciuilité, ſi par reſpect il ne diſoit mot; où de trop d'audace, s'il luy eſchappoit quelque parole, que l'on expliquât mal à propos, & contre la ſincerité de ſon intention. Telle n'eſtoit non plus la couſtume d'Ariſtarque, qui ne vouloit iamais aller en feſtin, ny parmy les grands, ny parmy ſes eſgaux meſmes, qu'il ne ſe fut bien enquis premierement des mœurs & des humeurs des perſonnes

auec lesquelles il auoit à conuerser. Que si quelqu'vn luy en demandoit la cause : *Ie tiens pour maxime*, respondit-il, *qu'on peut passer l'eau, sans regarder qui est dans la barque ; Mais qu'en matiere de table, c'est imprudence de s'y asseoir, si l'on ne sçait auec qui.* A ces considerations n'ont aucunement esgard les Parasites dont nous parlons. Au contraire ils les reiettent comme inutiles, & desdaignent tout autre conseil que celuy de leur ventre ; Aussi ne s'estudient-ils qu'à le remplir ; & soit par cette partie-là, soit du costé de leurs yeux, tousiours sur-veillans, & de leurs mains crochuës, ils ne sont pas mal comparez dans cét Emblème à des Escreuices, que ce Cuistre porte dans vn plat ; si ce n'est qu'on veille dire, qu'ils ne vont iamais comme eux à reculons à la table ; Et qu'estans en vn mot tels que les descrit Horace.

Qu'on ne iuge pas tousiours en faueur de la Vertu.

DISCOVRS LXIX.

CETTE Femme que vous voyez assise sur ce Tombeau, où elle s'arrache les cheueux, & tesmoigne par cette action vne tristesse demesurée, peut estre prise pour la Vertu. Bien qu'elle soit patiente de sa nature, elle s'emporte icy neantmoins, & ne peut souffrir que les Armes d'Achille soient adiugées à Vlysse, plustost qu'au valeureux Ajax, à qui elles appar-

tenoient legitimement. Surquoy l'on peut dire encore, qu'elle mesme se plaint à bon droit en la personne d'Aiax, de se voir condamnée par les Grecs, de qui vray-semblablement, plus que de tous les autres Peuples du monde, qu'ils surpassoient en sagesse, elle attendoit vn iugement equitable. Ce qui nous apprend, qu'à faute d'appuy les plus gens de bien sont quelquefois priuez de leur droit par les sentences des mauuais Iuges; Et qu'encore que l'iniustice qu'on leur rend, soit visible à tout le Monde, il ne se trouue pourtant personne qui leur en face raison. Mais ce procedé n'est pas nouueau, puis qu'entre les plus celebres de l'Antiquité, le Pere de l'Eloquence Romaine se plaint de la mesme chose; lors que parlant de L. Opimius: *C'est pitié*, dit il, *de voir qu'vn si excellent homme, & qui a tant obligé le public, soit auiourd'huy si mal reconnu, qu'il ne se parle plus deluy dans Rome, & qu'on laisse*

ainſi deſerte en la coſte de Dyrrhachium la tombe d'vne perſonne qui ne doit iamais mourir, & qui a laiſſé dans le Senat de ſi belles marques de ſa Vertu, qu'elles ſeront à iamais illuſtres à la Poſterité. Et en vn autre endroit, où il parle de l'exil de Rutilius, que la Nobleſſe Romaine auoit iniuſtement accuſé de concuſſion, il regrette ainſi ſa mauuaiſe fortune, *Vous ſçauez, Meſſieurs nos Peres, qu'il n'y euſt iamais d'hommes plus iuſte que celuy là; ny qui ſe portaſt plus ardemment qu'il faiſoit au bien de la Republique. Et voyla pourquoy, il n'a point voulu ſe proſterner deuant elle, ny briguer les voix des Senateurs, de peur qu'il ne ſemblaſt mendier par ſes prieres, & par les ornemens de la Rhetorique, ce que la Verité toute nüe deuoit accorder au merite de ſa cauſe. Auec tout cela neantmoins, nous auons perdu ce grand Perſonnage, à qui Rome n'a daigné conſeruer ſon bon droit, non plus que s'il euſt veſcu dans la Republique imaginaire de Platon. En vn mot, il ne s'eſt point troué d'A-*

uocat pour luy : son affliction n'a touché personne ; nul ne s'en est plaint aux Senateurs, & pas vn seul Citoyen Romain ne l'a regretté. Voila quel est le sentiment de Ciceron sur cette Matiere , qui n'a pas besoin d'vn tesmoignage plus euident pour estre esclaircie, & pour nous apprendre, que ce n'est pas d'auiourd'huy que la Vertu est mal traittée de la Fortune.

Ce qu'il ne faut pas trouuer estrange pourtant, puis que les personnes libres ont des maximes qui ne s'acommodent du tout point auec celles des Ames seruiles, & qui n'ont l'esprit qu'aux ordures de la terre : Ce qui est cause, comme dit le Poëte , que pour ne vouloir sacrifier à Pluton , il les priue des richesses qu'il possede abondamment , & dont il fait part à ses adorateurs.

Souuent le Malheur, & l'Enuie,
Chocquent les hommes vertueux,
Et d'vn orage impetueux

Troublent le repos de leur vie.
Souuent par la rigueur du Sort,
Qui touſiours s'oppoſe au merite,
Contre eux la Fortune s'irrite
Et les pourſuit iuſqu'à la mort.

Que les vrays threſors ſont dans les bons Liures.

DISCOVRS LXX.

LA Deeſſe que vous voyez icy repreſentée, eſt proprement la Science; qui a cela de commun auec la Iuſtice, de tenir vne Balance à la main. Ce n'eſt pas pourtant pour y peſer les bonnes ny les mauuaiſes actions, mais ſeulement pour monſtrer que les excellens Liures ont plus de poids & de prix, que n'en ſçauroient iamais auoir tous les treſors, & toutes les richeſſes du monde. Ce ſont des Conſeillers fidelles, qui ne ſe connoiſſent point à flatter, des Am-

qui ne ſont iamais importuns, puis qu'ils parlent ou ſe taiſent, quand il nous plaiſt, & des Precepteurs irreprochables; qui de groſſiers que nous ſommes, nous rendent polis, & d'ignorans habiles, en nous apprenant les choſes paſſées & les preſentes, pour nous en ſeruir comme de regles certaines en la conduite de noſtre vie. Ce qui eſt tellement veritable, que le ieune Pline ne dit pas ſans ſuiet, Qu'il n'y a point de ſi mauuais liure, dont vn homme qui a l'Ame bonne ne puiſſe tirer quelque aduantage, & quelque proffit. Mais à parler generalement de la lecture, *Il la faut cherir*, comme dit M. Baccon, *non pas auecque deſſein de contredire, ou de croire tout ce que nous liſons; mais pour le peſer, & le mediter exactement. Car il eſt des liures deſquels il ſuffit de gouſter, d'autres qui veulent eſtre deuorez, & quelques-vns qu'il eſt bon de maſcher, & de digerer. Ie veux dire par là, Que les vns doiuent eſtre leus en partie, les*

autres comme en courant par dessus, & les derniers, qui sont les plus rares, depuis le commencement iusqu'à la fin, auec l'attention, & la diligence requise. Il y en a de plus, qu'il faut lire par autruy, & en apprendre de viue voix les points principaux. Il faut neantmoins que de tous les liures ce soient les moins importans ; autrement ils ne semblent non plus agreables au goust, que les eaux communes, quand elles sont distillées. La lecture & la conference font l'homme copieux, & prompt en Discours, comme les remarques par luy faites en escriuant, le rendent exact, en matiere de sçauoir: De maniere qu'vne grande memoire est requise à celuy qui escrit rarement : Que s'il n'aime point à conferer auecque les autres, il faut necessairement qu'il ait vne merueilleuse viuacité d'esprit. En vn mot, s'il n'a leu que fort peu de liures, il a besoin d'vn grand artifice, pour parestre habile dans les matieres dont il n'a qu'vne legere teinture.

Quoy qu'il en soit neantmoins, on

ne doit nullement mettre en doute, que la plus vtile de toutes les lectures ne ſoit celle des SS. Liures. Par elle auſſi l'on aperçoit ſes defauts, on guerit ſes ſcrupules, on trouue remede à ſes tentations, on ſe dégouſte du Vice, & l'on ſe fortifie dans la Vertu. Elle-meſme encore fut cauſe que le Roy Ioſias reforma ſa vie, que l'Eunuque de la Reine d'Ethiopie ſe conuertit, & que Saint Auguſtin deuint vne des plus grande lumieres de l'Egliſe. Ce n'eſt doncques pas merueilles, ſi pluſieurs grands Princes ont fait leur plus chere paſſion de ce deuot exercice: comme Ptolomée Philadelphe, qui fit traduire la Bible d'Hebreu en Grec: comme l'Empereur Theodoſe, qui paſſoit les iours & les nuicts, non ſeulement à lire, mais à reſcrire auſſi les Saints Liures: comme Alphonſe Roy d'Aragon, qui faiſoit ſa plus grand gloire d'auoir leu quatorze fois la Bible entiere, auec les Gloſes, &

les Commentaires : Et comme vne infinité d'autres grands Perſonnages, qui par cette loüable habitude, ſe ſont acquis celles des Vertus, & vne ſi haute reputation, qu'elle les fait reuiure encore auiourd'huy dans la memoire des hommes.

HEROVM PROELIA CANTO.
Ma. Briot f.

Du Poëme Heroïque.

DISCOVRS LXXI.

Traduit de l'Italien de

TORQVATO TASSO.

CELVY qui ſe propoſe d'eſcrire vn Poëme Heroïque, doit, ce me ſemble, eſtre ſoigneux de trois choſes. La premiere, de faire electiõ d'vne Matiere qui ſoit propre à receuoir en ſoy la plus excellẽte Forme que l'Art du Poëte s'eſtudie d'introduire. La ſeconde, de luy donner cette Forme cõme il faut, &

la troisiesme, de la reuestir des plus riches ornemens qui soient conuenables à sa nature. Ie fonderay donc tout ce discours sur ces trois articles ; aussi distinctement que ie les ay proposez. Or afin de commencer par le iugement qu'il doit témoigner touchant le choix de la Matiere, Ie diray quel doit estre l'Art qu'il faut obseruer, premierement à la disposer, & à former ; puis à la reuestir, & à la parer des ornemens necessaires.

La Matiere nuë (c'est ainsi que ie nomme celle qui n'a point encore receu aucune qualité de lArt de l'Orateur, ny du Poëte) est celle qui tombe sous la consideration du dernier, tout ainsi que le fer ou le bois peut tomber soubs celle du Forgeron, ou du Charpentier. Car comme l'Ouurier qui entreprend de faire vn nauire, est obligé de sçauoir, non seulement qu'elle en doit estre la forme, mais encore de con-

noiſtre qu'elle maniere de bois eſt la plus propre à la receuoir ; Il faut tout de meſme, que le Poëte ayt enſemble, & l'art de façonner la Matiere, & le iugement de la diſcerner, comme ayant à la choiſir de telle nature, qu'elle ſoit capable de ſoy-meſme de toutes les perfections qu'on ſçauroit dire. La matiere nuë, ou ſimple, eſt preſque toûjours offerte à l'Orateur, ou par l'euenement, ou par la neceſſité de la choſe. De là vient auſſi, qu'il arriue pluſieurs fois, que ce qui n'eſt pas bien ſeant au Poëte, eſt loüable en l'Orateur. Vn Poëte ſera repris, s'il eſſaye de rendre digne de compaſſion vne perſonne qui aura volontairement trempé ſes mains dans le ſang de ſon Pere ; Comme au contraire, de ce meſme euenement vn excellent Orateur fera naiſtre des effets de pitié, auec beaucoup de loüange : de maniere qu'en celuy-là l'election ſera blaſmée, & en celuy-cy l'eſprit loüé, & la neceſſité fort

iustement excusée. Car comme il est hors de doute que la vertu de l'Art peut en quelque façon violenter la nature de la Matiere, de telle sorte qu'on fasse paroistre vray semblable les choses qui ne le sont pas d'elles mesmes; & dignes de compassion, ou merueilleuses, celles qui ne sont ny l'vn ny l'autre: il ne faut pas douter non plus, qu'il n'y ait moyen d'introduire ces qualitez beaucoup plus facilement, & en vn degré bien plus haut, dans toutes ces Matieres qui sont naturellement disposées à les receuoir. Cela estant, il est à presupposer, qu'auec vn mesme artifice, & vne mesme eloquence, l'on rendra digne de compassion Oedipe, qui tua son Pere par ignorance; & Medée aussi qui desmembra ses enfans, & se porta de sang froid à vne si noire meschanceté. Mais cela n'empeschera pas que la Fable d'Oedipe si l'on ne sçait deduire les accidens, ne fleschise biē plustost à pitié,

que ne fera celle de Medée. Car l'vne touchera les cœurs viuement & les remplira de tendreſſe ; au lieu que l'autre ſera bien à peine capable de les eſmouuoir tant ſoit peu, quoy qu'en tous les deux l'Art ſoit ſemblable, & non pas eſgal. Ainſi voyons-nous que la forme d'vn meſme cachet s'imprime beaucoup mieux ſur de la cire, que ſur vne autre matiere, qui eſt ou plus eſpaiſſe, ou plus liquide; & qu'vne ſtatuë d'or, ou de marbre, eſt dauantage priſée que ſi elle eſtoit de bois, ou de pierre, encore qu'en l'vne & en l'autre l'on ne laiſſe pas d'admirer également l'induſtrie de Phidias, ou de Praxiteles.

Apres auoir demonſtré comme il importe de ſçauoir faire election de la Matiere du Poëme qu'on s'eſt propoſé d'eſcrire, il ne reſte plus qu'à voir de quel lieu elle doit eſtre tirée. Il faut donc ſçauoir, que la Matiere qu'on peut encore nommer plus commodement

l'Argument du Poëme, eſt ou feinte, & alors il ſemble que le Poëte ayt part, non ſeulement à l'election, mais encore à l'inuention ; ou tirée de l'Hiſtoire, & ce dernier expedient eſt le meilleur, ſi ie ne me trompe. Car ſi l'on vient à preſuppoſer ce principe connu de tous, Que l'Epique doit touſiours s'arreſter ſur ce qui eſt vray ſemblable, l'on trouuera que les actions les plus illuſtres, comme par exemple celles qu'on repreſente dans le Poëme Heroïque ; doiuent apparemment auoir eſté eſcrites par quelque Hiſtorien, pour les rendre memorables à la Poſterité. D'ailleurs, il eſt tres certain que les grands ſuccez ne peuuent eſtre inconnus aux hommes ; qui les tiennent pour faux, s'ils ne ſont point receus dans l'Hiſtoire. Que s'il aduient vne fois qu'ils les eſtiment tels, il eſt fort difficile en tel cas de bien manier leurs paſſions, ſoit qu'il leur faille donner de la crainte, de l'effroy, de

l'estonnement, & de la pitié; ou les rendre susceptibles de ioye, ou de fascherie. En vn mot, quoy qu'il en puisse arriuer, il est bien certain qu'ils n'attendent pas le succez des choses auec tant de plaisir, qu'ils en receuroient si elles estoient du tout veritables, ou du moins en Partie. Puis que c'est donc par le moyen de la Vray-semblance que le Poëte doit tromper les Lecteurs, & ne leur persuader pas seulemēt que les choses par luy traittées sont veritables, mais les soumettre si bien à leurs sens, qu'ils croyent y estre presens, ou mesme les voir, ou les ouyr; Il faut necessairement qu'il imprime dans leur esprit vne haute opinion de la Verité; ce qui luy sera facile de faire, s'il s'ayde bien à propos des Authoritez de l'Histoire. En cecy toutesfois, ie n'entends parler que de ces grands Esprits, qui se proposent d'imiter les actions les plus illustres. Tels sont les Poëtes tragiques, & les Epiques.

Car quand aux Comiques, qui ne sont que simples imitateurs des choses basses & populaires, il leur est tousiours permis de feindre vn argument tel qu'ils veulent; n'estant pas incompatible, que des hommes qui sont habitans d'vne mesme ville, ne puissent auoir connoissance des actions des particuliers. Or bien que dans l'art Poëtique d'Aristote, nous lisions que les Fables feintes à plaisir, ont accoustumé d'estre agreables au peuple, à cause de leur nouueauté; comme fut entre les anciennes celle d'Agaton, & comme le sont parmy nous les Fables Heroïques de l'Arioste, & les Tragiques des Autheurs les plus modernes; si ne deuons nous pas pour cela nous laisser persuader, qu'il faille faire beaucoup d'estat d'vne Fable qu'on aura feinte en quelque Poëme excellent, comme nous l'auons prouué par les raisons tirées du vray-semblable.

A tout cela l'on peut adjouster, que

la nouueauté du Poëme ne consiste pas principalement en vne matiere feinte & inouye, mais plustost en la nouueauté de ce qu'on appelle *intrigue*, & en la façon de se monstrer ingenieux à desmesler le nœud de la Fable, l'allegueray pour exemple de cecy, qu'il s'est trouué diuers Poëtes anciens, qui ont choisi pour Argument de leur Ouurage Thieste, Oedipe, & Medée, sans toutes fois prendre garde qu'à force d'en accommoder diuersement la tissure, ils en ont fait le suiet, & propre, & nouueau, de commun & de vieil qu'il estoit. Mais de moy, ie ne sçaurois nommer nouueau que cette sorte de Poëme, qui dans ses Epissodes, en ses intrigues, & en la façon de les desmesler, aura de la nouueauté, quoy que la Matiere en soit connuë, & que d'autres l'ayent auparauant traitée. Au contraire, l'on ne pourra qu'improprement appeller nouueau quelque Poëme que ce

soit, dont les personnages seront feints; aussi bien que l'argument; Et telle est possible quelque Tragedie moderne, de qui le suiet & les noms sont imaginaires, mais dont le neud est tissu & broüillé à la maniere des anciens Grecs, sans qu'il y ayt ny l'authorité que requiert l'Histoire, ny la nouueauté qui semble naistre de la feinte. Il faut donc que l'argument du Poëme Epique se tire de l'Histoire, qui soit ou dans la fausse Religion comme celle des Payens, ou bien dans la veritable, comme est la Chrestienne, & telle que fut anciennement celle des Hebreux. Ie ne pense pas neantmoins, que les actions des Gentils puissent fournir le suiet qu'il faut pour bien faire vn Poëme Epique. La raison est, pource qu'en ce genre de Poëmes, nous voulons ou recourir, ou ne recourir pas aux Dietez que les Gentils adoroient. Que si nous faisons le dernier des deux, nostre Poëme n'atti-

iamais l'Admiration ; comme au contraire, si nous y recourons, nous le mettons hors du Vray semblable. Or est-il qu'on trouue rarement agreable vn Poëme qui n'est point accompagné de ces hautes merueilles qui sont capables d'esmouuoir les ignorans, & mesme les plus iudicieux Par où i'entends parler de ces effets admirables qu'on feint estre causez par la Magie ; tels que sont les anneaux & les escuz enchantez, les cheuaux volants, les vaisseaux transformez en Nymphes, les Fantosmes entre-meslez aux combats, & ainsi des autres choses, dont vn Escriuain doit assaisonner son Poëme, pour le mieux faire gouster, s'il a tant soit peu de iugement. Car il s'en suit de là, qu'auec ce qu'il s'accommode au goust des hommes vulgaires, il contente par mesme moyen ceux qui se picquent le plus de sçauoir Et d'autant que ces miracles ne se peuuent faire naturelle-

ment, il faut neceſſairement auoir recours à vne vertu ſurnaturelle. Que ſi pour le meſme effet, nous nous addreſſons aux Dieux des Gentils, le vray-ſemblable caſſe auſſi toſt, pource que nous ne qualifions point de ce nom vne choſe fauſſe, n'eſtant pas poſſible que de vaines Idoles puiſſent produire des choſes qui ſoient au deſſus de la Nature, & de l'humaine creance. De dire maintenant qu'on doiue fonder vne merueille ſur l'imaginaire pouuoir de Iupiter, d'Appollon, & des autres Dieux des Gentils; c'eſt aſſeurément vne pure extrauagance, & vne choſe tout à fait eſloignée du vray-ſemblable, comme le pourront facilement connoiſtre les plus mediocres eſprits, qui voudront prendre la peine de lire les Poëmes, qui ſont fondez ſur la fauſſeté de l'ancienne Religion.

Le *Merueilleux*, & le *Vray ſemblable* ſont aſſeurément deux natures ſi fort

differentes , qu'il s'en faut bien peu qu'elles ne ſe contrarient. Et toutesfois l'vn & l'autre ſon tellement neceſſaires au Poëme, qu'il faut ſans doute qu'vn Poëte qui trouue moyen de les joindre enſemble, ſoit grandement ingenieux en ſon Art. Auſſi, à vray dire, bien que pluſieurs l'ayent fait iuſques icy, pas vn neantmoins n'en a donné les preceptes. Au contraire, il s'eſt trouué pluſieurs grands hommes, qui voyant la repugnance de ces deux natures, n'ont pas tenu pour merueilleuſe ceſte partie du Poëme, qui eſt vray ſemblable; ny pour vray-ſemblable celle qui tient d'vne trop haute merueille. Que ſi toutes deux ſont neceſſaires, comme il eſt certain, il faut, à mon aduis, qu'elles le ſoient de telle ſorte, que tantoſt le *Vray-ſemblable* s'enſuiue, & tantoſt le *Merueilleux*, de maniere que l'vn ne cede point à l'autre, & que le temperamment en ſoit mutuel.

Ie ſçay que pluſieurs ſe font accroire qu'il y peut auoir en vn Poëme Epique quelque partie deſtachée du *Vray ſemblable* ; Mais pour moy mon ſentiment n'eſt pas tel, & en voicy la raiſon. La Poëſie n'eſt de ſa nature qu'vne Imitation. Or eſt il que l'Imitation ne pouuant eſtre ſeparée du Vray-ſemblable, puis qu'imiter ſignifie s'eſtudier à faire ce qu'vn autre a fait ; il s'enſuit que pas vne partie de la Poëſie ne peut eſtre ſeparée du *Vray-ſemblable*. La vray-ſemblance neantmoins n'eſt point du nombre de ces conditions, qui font les plus grandes beautez, & les plus agreables ornemens de la Poëſie, combien qu'elle luy ſoit propre ; & tellement eſſentielle, qu'il n'eſt point de partie en elle qui s'en puiſſe paſſer. Mais bien que i'oblige le Poëte Epique à garder touſiours le *Vray-ſemblable* ; ſi eſt ce que ie n'exclus point de luy l'autre par-

tie, à ſçauoir *le Merueilleux.* Au contraire, ie croy qu'il n'y a point de repugnance qu'vne meſme action ne puiſſe eſtre & merueilleuſe, & vray ſemblable; Outre que ie tien aſſeurément que pour accorder enſemble des qualitez ſi differentes, il ſe trouuera pluſieurs moyens, dont ie rapporteray icy le principal, remettant à paler des autres en cet endroit de mon ouurage, où ie traitteray de la tiſſure de la Fable. Que le Poëte attribue donc tous les effects qui vont par deſſus la puiſſance des hommes, à Dieu, aux Anges, & aux Demons, ou bien à ceux auſquels ils en ont donné le pouuoir, tels que ſont les Saincts, les Magiciens & les Fées. Ces operations, à les conſiderer en elles meſmes, paſſeront pour des merueilles, ou ſi vous voulez pour des miracles, ſelon la commune façon de parler; Ioint qu'on les tiendra pour vray-ſemblables, ſi l'on a eſgard à la vertu, & à la

puissante de leur Autheur. Car cette maxime estant vniuersellement establie parmy les Chrestiens, Que par la permission de Dieu, les Demons, & les Magiciens peuuent faire plusieurs choses merueilleuses, & par dessus les forces de la Nature, ceux-là sans doute qui en auront leu les exemplaires, ou qui en sçauront par ouy-dire, n'appelleront iamais contraire à la bienseance vne chose qu'ils croiront non seulement estre aduenuë, mais pouuoir aduenir tous les iours. Peut-estre aussi que pour cette mesme raison, ces Anciens qui viuoient dans les erreurs de leur vaine Religion, ne deuoient point estimer impossibles ces miracles que s'imaginoient de leurs Dieux les Historiens, & les plus excellents Poëtes qu'ils eussent. Car bien qu'ils choquassent le sentiment des Sçauans, si est-ce que les Poëtes qui s'en seruoient, se tenoient apparammét

pour

pour satisfait, pourueu qu'ils pleussent au sentiment de Vulgaire, auquel on est contraint de s'accommoder bien souuent, ou mesme on le doit, laissant à part la verité des choses par trop exacte.

De ce que ie viens de dire, il s'ensuit qu'vne mesme action peut estre ensemble, & merueilleuse, & vray-semblable; à sçauoir merueilleuse, si on la cõsidere en elle mesme dans les bornes de la Nature; & vray-semblable, si l'on se la represente separée de ses limites en sa cause; qui est vne vertu surnaturelle, puissante, & accoustumée à faire de ces merueilles. De ce particulier Priuilege, ou de ce moyen de pouuoir ioindre le *Vray-semblable*, au *Merueilleux*, ne sont nullement capables ces Poëmes, dans lesquels l'on introduit les Dieux des Gentils; Comme au contraire, si quelques vns s'en peuuent seruir commodement, & sont, à mon aduis, ces Poëtes qui ne

fondent leur Poësie que sur nostre Religion ; Et voila, ce me semble, la seule raison d'où l'on peut conclure, que l'Argument du Poëme Epique doit estre tiré non pas de l'Histoire des Gentils, mais de celle des Chrestiens, ou des Hebreux. Adioustons à cecy, qu'en matiere des deliberations, ou celestes, ou infernales ou des predictions, & des plus belles Ceremonies, nostre Religion a bien incomparablement plus de grandeur & de maiesté, que celle des Gentils. Aussi, m'estonnay-ie grandement, de ce que certains Escriuans modernes, voulant former l'Idée d'vn parfait Caualier, en ont pris le modelle sur l'Idolatrie, au lieu de se proposer vn plus noble obiet de Religion, & de Pieté. Que si l'on ne peut attribuer le zele d'vne vraye Religion, ny à Iason, ny à Thesée, qu'on les laisse à part, pour faire election à leur place, du Roy Artus, de Charlemagne, & ainsi de leurs sem-

blables l'obmets que le Poëte, qui dans la societé ciuile, faisant vne partie de la Republique, est obligé d'auoir esgard à l'Vtile, enflammera bien plustost les courages par l'imitation des Cheualiers Chrestiens, que par celle des Infidelles; veu que les exemples de nos semblables, & qui nous sont comme domestiques, ont bien asseurément plus de force à toucher les cœurs, que n'en ont les estrangers, & les dissemblables. Il faut donc que l'Argument du Poëme Epique, soit tiré d'vne Histoire de Religion, & que nous tenions pour veritable. Or est-il, que ces Histoires, sont, ou tellement sacrées, & venerables, que l'establissement de nostre Foy estant fondé sur elles, l'on ne peut les alterer sans impieté; ou bien elles ne sont pas Sainctes iusques à ce poinct, qu'il faille tenir pour articles de Foy ce qu'elles contiennent: Si bien qu'en tel cas, si l'on en retranche quelque chose,

pour y en adiouſter vne autre, ou pour le changer, l'on ne pourra point legitimement eſtre blaſmé de temerité, ou de peu de zele enuers les choſes qui touchent la Religion. Quoy qu'il en ſoit, ie n'approuue pas que noſtre Epique ſoit ſi hardy, que de mettre la main aux Hiſtoires de la premiere qualité. Au contraire, ie ſuis fort d'auis, qu'il en laiſſe le maniment aux hommes deuots & Religieux, afin qu'ils ſe tiennent à cette Verité toute pure, puis qu'il n'eſt pas loiſible d'y rien feindre; & cela eſtant, il faut que le poëte ſe ſouuienne que s'il laiſſe à part les fictions, il ne paſſera que pour Hiſtorien. Qu'il puiſe donc l'Argument de l'Epopée, dans les Hiſtoires qui ſe fondent ſur la vraye Religion, ſans que toutesfois on les authoriſe iuſqu'à ce point, que de ne les pouuoir alterer, à moins que de faillir contre la Pieté. Or eſt il que les Hiſtoires contiennent, ou les choſes aduenuës

de noſtre temps, ou celles qui ſe ſont paſſées depuis pluſieurs Siecles, ou qui ne ſont, ny beaucoup Modernes, ny auſſi beaucoup Anciennes. Ie veux dire maintenant, que l'Hiſtoire d'vn Siecle extremément eſloigné du noſtre, fournit au Poëte vne grande commodité de feindre. La raiſon eſt, pource que les choſes eſtant ſi auant enſeuelies dans vne profonde Antiquité, qu'il n'en reſte plus qu'vne memoire bien foible, il les peut changer, comme bon luy ſemble, ſans s'arreſter autrement à la Verité. En quoy toutesfois il y a cela de mauuais, qu'il s'en enſuit vne incommodité, qui poſſible n'eſt pas petite. Car eſtant neceſſaire en vn Poëme, de ioindre l'Antiquité des temps à celle des Mœurs; S'il aduient qu'on s'eſtudie à le faire, on trouuera que la diſcipline Militaire des Anciens, ny meſme leurs ſtratagemes, ny leurs couſtumes, ne pourront plaire en ce Siecle à la plus-part des hommes,

qui les liront. Il n'en faut point de meilleure preuue que l'Iliade, ou l'Odiſſée d'Homere, de qui les Liures, bien que diuins, ne laiſſent pas toutesfois d'eſtre ſouuent ennuyeux. De quoy certes l'on ne doit attribuer la cauſe qu'à l'Antiquité des mœurs; à quoy ne peuuent s'accomoder les Eſprits de noſtre temps; qui pour eſtre accouſtumez à la politeſſe d'auiourd'huy, appellent ſuranné tout ce qui n'eſt pas de leur gouſt, ny de l'vſage preſent Auſſi veritablement, qui voudroit meſler enſemble la nouueauté des mœurs, & la façon de viure, qui ſe pratiquoit anciennement; celuy-là ſans doute imiteroit vn Peintre peu iudicieux, qui nous repreſenteroit Caton, & Cincinnatus veſtus à la Milannoiſe, ou à la Napolitaine; ou qui oſteroit à Hercule la Maſſuë, & la peau de Lion, pour l'habiller d'vne ſoutanne.

LesHiſtoires modernes ont, à vray

dire, cela de commode, d'eſtre conformes aux mœurs, & aux couſtumes qui ſont auiourd'huy pratiquées. Mais d'vn autre coſté, ce que i'y trouue de mauuais, eſt qu'elles oſtent preſque par tout les moyens de feindre, qui ſont tout à fait neceſſaires aux Poëtes, & particulierement aux Epiques. Car il n'y a pas de doute, que ce ſeroit vne tres grande effronterie à vn Poëte, de vouloir deſcrire re les belles actions de l'Empereur Charles V. tout autrement que ceux qui les auroient veües. Cette extrauagance paſſeroit ſans doute pour vn effet de folie, puiſque les hommes ne peuuent ſouffrir qu'on les trompe, en matiere des choſes qu'ils ſçauent d'eux meſmes, ou qu'ils ont appriſes par la relation que leurs Ayeulx leur en ont laiſſée. Mais quant aux Hiſtoires des temps, qui ne ſont ny trop nouueaux, ny trop eſloignez auſſi, elles n'ont pas accouſtumé, ny de nous en faire trouuer les couſtu-

mes desagreables, ny d'oster non plus la liberté des fictions. Telles sont les choses aduenuës au temps de Charlemagne, ou du Roy Artus, ou celles qui se passerent vn peu auparauant, ou apres : Ce qui a donné suiet à vne infinité d'Escriuains, de puiser dans les aduentures de ce temps-là l'argument de leurs Romans, & de leurs Poëmes Aussi est-il vray, que la memoire de cét âge là n'est pas si fraische, que l'on n'en puisse dire des mensonges agreables, & qui ne feront point accuser d'impudence leur Autheur ; ioint que nos coustumes s'y accommodent assez bien ; & que si elles sont differentes en quelque façon, l'vsage de nos Poëtes les a renduës, & domestiques, & familieres. Cela presupposé, le suiet du Poëme Epique, ne peut mieux estre tiré que de quelque Histoire de la vraye Religion : qui ne soit pas toutesfois tellement sacrée, que l'on n'y puisse toucher, & y changer

quelque chose ; où il faudra prendre garde, que le Siecle ne soit ny trop proche, ny trop esloigné du nostre, ny de la memoire que nous en pourrons auoir. Toutes ces choses, à mon aduis, sont necessaires au choix de la Matiere tant seulement, bien que non pas de telle sorte, qu'encore qu'vne de ces conditions luy deffaille, elle laisse pour cela de receuoir la forme de Poëme Heroïque, veu que chacune de soy produit cét effet, l'vne plus, & l'autre moins ; mais toutes ensemble le portent si haut, que sans elles la Matiere n'est pas capable de perfection. A ces conditions requises au Poëme Heroïque, i'en adiousteray vne autre, qui luy est absolument necessaire. C'est que toutes les actions qui doiuent tomber sous l'Art de l'Epique, soient entierement nobles, & illustres. Car cette condition forme la nature de l'Epopée ; & c'est en quoy la Poësie Heroïque, & la

Tragique, ſont differentes de la Co-medie, qui fait couſtume d'imiter les actions baſſes, & raualées. Or afin de faire voir, qu'entre la Tragedie & l'E-popée, il n'y a point de difference en matiere d'Imitation, veu que l'vne & l'autre imittent également les grandes actions ; & de prouuer par meſme moyen que la difference de leur eſ-pece procede de la diuerſe methode de s'en ſeruir ; il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, que nous conſiderions tout cecy plus exactement. Ariſtote en ſont Art Poëtique, met trois differences eſſentielles, & ſpecifiques, par leſquelles vn Poëme eſt ſeparé & diſtingué de l'autre. Elles conſiſtent, en la diuerſité des choſes imitées, en la maniere d'imi-ter, & en tous les inſtruments dont on vſe pour cét effet. Les choſes ſont les actions ; la maniere eſt l'art de narrer; en quoy principalement paroiſt la per-ſonne du Poëte ; & de repreſenter où

elle ſe cache, la repreſentation n'appartenant qu'au Farſeur. Les inſtruments ſont, l'Elocution, l'Harmonie, & la Rime, par qui ſe doit entendre la meſure des mouuemens & des geſtes, qui font eſtimer vn Comedien. Ariſtote ayant eſtably ces trois differences eſſentielles, ſe met à rechercher, comment d'elles meſmes procede la diſtinction des eſpeces de la Poëſie, & dit que la Tragedie s'accorde auec la Comedie, tant en la maniere de l'Imitation, que des inſtrumens requis. Car toutes les deux agiſſent & repreſentent, outre les Vers, la Rime, & l'Harmonie. Mais ce qui les fait differer de nature, eſt la diuerſité des choſes imitées, veu que la Tragedie imite les grandes actions, & la Comedie les moindres. Quant à l'Epopée en matiere d'Imitation, elle eſt conforme à la Tragedie, veu que l'vne & l'autre imitent les actions illuſtres; ce qu'elles font toutesfois d'vne façon

differente. L'Epique narre, & le Tragique represente ; L'vne n'ayant que les Vers pour instruments, au lieu que l'autre a les Vers, l'Harmonie, & la Rime ensemble. Ces preceptes, qu'Aristote a donnez obscurement, & en peu de mots, ont fait croire que le Tragique & l'Epique se rendoient conformes en tout aux choses imitées ; Opinion assez commune, & generalement receuë. Elle me chocque neantmoins, & ne me semble point vraye, pour la raison qui s'ensuit. S'il estoit vray que les actions Epiques, & les Tragiques, fussent d'vne mesme nature, elles produiroient de mesmes effects : ce qu'elles ne font pas, & par consequent la nature en est differente. Que s'il ne tient qu'à prouuer, qu'elles ne produisent point de mesme effets, cela ne sera pas difficile. Car on sçait bien que les actions tragiques esmeuuent l'horreur & la compassion, veu que l'vn & l'autre

manquant, elles ne tiennent plus du tragique. Mais quant aux Epiques, elles ne ſont aucunement propres à cauſer des effects de terreur & de pitié, ioinct que cette condition ne leur eſt point neceſſaire. Que ſi quelquefois aux Poëmes Heroïques eſt entremeſlé ie ne ſçay quoy d'horrible, ou de lamentable, il ne s'enſuit pas pour cela, que l'horreur & la compaſſion doiuent faire toute la tiſſure de la Fable. Au contraire, toutes ces choſes ne ſont en elles que des accidents, & de ſimples embelliſſemens; de maniere qu'encore que l'on appelle eſgalement illuſtres l'action du Tragique, & celle de l'Epique, la nature ne laiſſe pas d'en eſtre diuerſe. *L'Illuſtre* du Tragique, conſiſte en l'ineſperé changement de la Fortune, & en la grandeur des euenements, qui ſont dignes d'horreur, & de compaſſion. Mais quant à *l'Illuſtre* de l'Heroïque, il eſt fondé ſur les plus hautes

vertus de la guerre, & ſur des effets de Courtoiſie, de Pieté, de Religion, & de Generoſité ; Toutes leſquelles actions, qui ſont propres à l'Epopée, ne conuiennent en aucune ſorte à la Tragedie ; d'où il s'enſuit, qu'encore que les perſonnages qu'on introduit, ſoient de condition eminente & Royale, ils ne ſont pas toutesfois d'vne meſme nature. Il eſt de la bien-ſeance du Poëte Tragique, de mettre en auant des perſonnes, qui ne ſoient ny bonnes, ny mauuaiſes, mais qui tiennent vn milieu entre les deux ; comme on a feint d'Oreſte, d'Electre, & d'Iocaſte ; ce qu'Ariſtote a demonſtré en Oedipe, plus qu'en aucun autre, comme en effet ie trouue qu'il n'eſt point de perſonnage qui s'accommode mieux que le ſien aux Fables Tragiques. Au contraire, l'Epique veut que ceux qu'il introduit ſoient doüez de toutes les plus hautes vertus, que l'on appelle *Heroïques*, à

caufe qu'élles appartiennent à dés *Heros*. Ainfi voyons-nous, que les plus iudicieux ont particulierement fait efclater la Pieté en la perfonne d'Enée, la Valeur en Achille, la Prudence en Vliffe, la Fidelité en Amadis, la Conftance en Bradamante, & en quelques vns de ceux-cy le comble de toutes ces belles Vertus. Que fi quelquesfois le Tragique & l'Epique prennent vne mefme perfonne pour le fuiet de leur Poëme, il n'y a pas de doute qu'alors ils la confiderent diuerfement. Par exemple, en la perfonne d'Hercule & de Thefée; l'Epique confidere la valeur, & l'excellence des armes, au lieu que le Tragique fe les reprefente comme coupables, & tombez dans le mal-heur par leur propre faute. I'adioufte à cecy, que les Epiques fe rendent fufceptibles, non feulement du comble de la Vertu, mais de l'excez du Vice, auec moins de danger que les Tragiques. Tefmoins

Mesence, Marganor, Archelorus, Busi-re, Procuste, Diomede, & ainsi des autres.

De toutes les choses que i'ay dittes l'on en peut tirer cette consequence manifeste; Que la difference qu'il y a de la Tragedie à l'Epopée procede & de la diuersité des instrumens, & de la maniere d'imiter, mais plus encore de la varieté des choses imitées; ce qui est vne difference plus propre, & plus essentielle que les autres. Que si Aristote n'en fait point mention, c'est pource qu'il se contente de monstrer en cét endroit là, que l'Epopée & la Tragedie sont differentes entre-elles; comme en effect cela paroist assez en ces deux autres differences, qui sont d'abord plus connuës que celle-cy. Mais d'autant que ce haut tiltre d'Illustre, que nous auons donné au Poëme Heroïque, le peut estre, ou plus ou moins, selon que les euenemens de la Matiere seront grands

& nobles,

& nobles, elle se trouuera disposée à receuoir l'excellente forme de l'Epopée; Car bien que ie ne nie pas qu'on ne puisse tirer le suiet d'vn Poëme Heroïque des accidens les moins magnifiques, tels que sont les amours de Florio, de Theagene, & ainsi des autres, si est ce qu'en cette idée du Poëme parfait que nous cherchons maintenant, il faut necessairement que la Matiere s'esleue de soy au premier degré d'excellence & de noble. C'est en ce mesme degré qu'on doit mettre la venuë d'Enée en Italie, pource que le suiet en est illustre, & tres-grand, pour estre fondé sur l'Empire des Romains, qui prit son origine de l'arriuée de ce Herôs au pays Latin. A quoy certes le diuin Poëte eut particulierement esgard, comme il est monstré par ce vers du commencement de l'Eneyde,

Si fort il importoit de fonder les Romains.

Telle est pareillement la deliurance

de l'Italie, miſe hors de la ſeruitude des Goths, d'où le Triſſino à tiré l'argument de ſon Poëme ; & telles ſont encore ces entrepriſes, qui pour la dignité de l'Empire, ou pour l'exaltation de la Foy Chreſtienne, ne furent pas moins heureuſement faites, que glorieuſement executées. Auſſi voit on par eſpreuue, qu'eſtant grandes d'elles meſmes, elles ont cela de propre, de ſe rendre fauorable l'eſprit du Lecteur, de le tenir touſiours en attente, & de le combler enfin d'vn incroyable contentement ; De ſorte qu'on peut bien dire, que l'Art d'vn excellent Poëte le fait regner ſouuerainement dans les volontez des hommes.

Voilà, ce me ſemble, les conditions qu'vn Poëte iudicieux doit chercher dans la Matiere ſimplement conſiderée ; qui ſont en peu de paroles, l'authorité de l'Hiſtoire, la verité de la Religion, la liberté de feindre, la qualité des temps appropriez comme il faut, & la gran-

deur des euenemens. Auant que telle chose tombe sous l'Art de l'Epique, elle s'appelle Matiere : mais apres que le Poëte l'a disposée, & si bien traittée, qu'elle est deuenuë Fable, alors elle ne se doit plus nommer la Matiere, mais la Forme, & l'ame du Poëme, ainsi qu'Aristote la qualifie. Que si elle n'est vne forme simple, elle en est du moins vne composée, puis qu'elle tient d'elle-mesme de la Matiere. Or ce n'est pas sans raison qu'au commencement de ce Discours nous auons comparé à la premiere Matiere des Naturalistes, celle que nous appellons nuë : Car comme en la premiere Matiere, bien que priuée de toute Forme, les Philosophes ne laissent pas de considerer la quantité, qui luy tient sans cesse compagnie, comme se trouuant en elle auant la naissance de la Forme, & apres sa corruption ; Ainsi en la Matiere dont il est question, il faut que le Poëte considere la quantité, auant

que toute autre chofe, puis que cette confideration eft infeparable d'auec elle Qu'il prenne donc garde que la quantité qu'il fe propofe ne foit fi grande, que lors qu'il faudra former la tiffure de la Fable, & y entremefler plufieurs Epiffodes pour l'embelliffement des chofes, qui font fimples de leur nature, il ne rende fon Poëme beaucoup plus long, qu'il n'euft requis par les Reigles, ny mefme par la bien-feance. Car il faut qu'vn Poëme foit dans la iufteffe, & qu'il ne paffe pas certaines bornes que nous luy prefcrirons en fon lieu. De cette façon, lors qu'il voudra euiter cet excez, & cette prolixité defmefurée, il fe trouuera contraint de laiffer les digreffions, & les autres ornemens, qui font neceffaires au vray Poëme, pour fe tenir dans les fimples limites de l'Hiftoire. C'eft le deffaut où font tombez le Poëte Lucan, & Silius Italicus, pour auoir embraffé tous deux vne matiere

trop ample, à ſçauoir l'vn, la iournée de Farſale, ou pluſtoſt les troubles ciuils entre Ceſar & Pompée, & l'autre toute la ſeconde guerre Africaine: ce qu'ils ont fait, ce me ſemble aſſez imprudemment, ſans prendre garde que ces matieres, comme prolixes d'elles-meſmes, eſtoient capables par conſequent d'occuper toute cette large eſtenduë, qui eſt requiſe à la grandeur de l'Epopée, ne laiſſant aucun lieu à l'inuention, ny à l'Art Poëtique. Auſſi veux ie bien aduoüer, qu'à chaque fois que ie mets en parallelle les meſmes choſes que Silius, & Tite Liue ont traittées, il me ſemble que ie les trouue plus ſteriles dans les eſcrits du Poëte, qu'en ceux de l'Hiſtorien, contre la bien-ſeance, & la nature de la Matiere. Ce meſme deffaut eſt remarquable dans le Triſſin; qui pour auoir pris en ſon Poëme vn ſuiet beaucoup plus long qu'il ne falloit, à ſçauoir toute la guerre de Belliſaire contre

les Gots, eſt ſouuent contraint de paſſer legerement par deſſus les choſes qu'il deſcrit. Que s'il ſe fuſt contenté de ne deduire que la plus noble partie de cette guerre, ie m'aſſeure que ſon ouurage luy euſt mieux reüſſi qu'il n'a fait, pource qu'il y euſt apporté plus d'ornement, & de plus belles inuentions. En vn mot, il ne ſe peut faire que le Poëte, qui ſe propoſe de traiter vne Matiere trop ample, ne ſoit reduit à la fin à rendre ennuyeux ſon Poëme, & à l'eſtendre au delà des bornes conuenables; ce qui pourroit ſembler d'abord eſtre arriué à Roland le furieux, ou à l'Amoureux, à quiconque voudroit conſiderer comme vn ſeul Poëme, tel qu'il eſt en effet, tous ces deux liures, qui ſont diſtinguez de tiltre & d'Autheur. I'adiouſte à ce que i'ay dit, que la trop grande abondance du ſuiet contraint le Poëte de laiſſer les Epiçodes, & les autres ornemens qui

luy ſont tres neceſſaires. Iè trouue merueilleux en cecy l'Eſprit, & le iugement d'Homere, qui s'eſtant propoſé vne Matiere fort courte, ne laiſſe pas toutesfois de la reduire à vne iuſte grandeur par la richeſſe des ornemens, & par les Epiçodes, dont il l'augmente. Virgile au contraire, par vne inuention qui n'eſtoit propre qu'à luy, ayant choiſi vn ſuiet fort ample, comme celuy qui dit plus de choſes en vn ſeul Poëme, qu'Homere n'en a compris en deux, l'a ſceu faire auec tant de iuſteſſe, qu'il a touſiours eſuité l'vn & l'autre de ces vices. Et toutesfois il eſt en certains endroits ſi reſſerré, & ſi chiche en matiere d'ornemens, qu'encore qu'il n'y ait rien à redire, & qu'il ſe rende merueilleux & inimitable à s'exprimer nettement, & en peu de mots; ſi eſt-ce que ſon Elocution ſuccinte ſurprend quelquefois l'eſprit de telle ſorte, qu'elle

ſemble n'eſtre pas ſi Poëtique que l'abondance d'Homere, qui eſt eſgalement feconde & fleurie. Ie rapporteray à ce propos, qu'ayant accouſtumé, comme i'eſtudiois à Padoüe, de m'en aller à la chambre du Speroni, auſſi volontiers qu'aux Eſcholes publiques, pource que ie croyois veritablement d'y voir repreſentée l'Image de l'Academie & du Lycée, où Socrate & Platon ſouloient diſputer enſemble, il me ſouuient de luy auoir ouy dire pluſieurs fois, *Que noſtre Poëte Latin reſſembloit plus à vn Orateur qu'à vn Poëte Grec, & que noſtre Orateur Latin approchoit plus du Poëte Grec que non pas de l'Orateur: Mais que l'Orateur & le Poëte Grec auoient chacun à par ſoy atteint à cette vertu qui eſtoit propre à leur Art, au lieu que les deux Autheurs Latins auoient pluſtoſt vſurpé cette haute excellence qui appartenoit à l'Art d'autruy.* Auſſi, dire vray, qui-

conque

conque voudra bien examiner la façon d'eſcrire de tous deux, celuy-là ſans doute aduoüera que l'Eloquence de Ciceron, & celle d'Homere ont vne grande conformité; tout de meſme que Demoſthene & Virgile ſe reſſemblent fort, ſoit que l'on conſidere les pointes qu'ils ont, ou la netteté de leurs eſcrits, ou la force de leurs expreſſion, qui n'eſt pas moins illuſtre que Laconique. Que ſi de tous les preceptes que i'ay donnez, il n'eſt queſtion maintenant que d'en tirer vne conſequence, & d'en faire vn abregé, l'on trouuera, que la quantité de la Matiere nuë doit eſtre telle, que de l'Art Poetique elle en puiſſe receuoir beaucoup d'accroiſſement, ſans toutesfois paſſer au delà des bornes requiſes.

FIN.